
3 1761 04266 0373


536
21
I

Tom. 3.



# LES ŒUVRES
## DE MONSIEUR
# D'ANCOURT.

TROISIE'ME EDITION.

*Augmentée de plusieurs Comedies qui n'avoient point été imprimées.*

Ornées de Figures en taille-douce, à chaque Piece.

TOME TROISIE'ME.



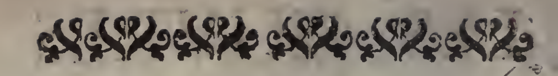
*Imprimé à Roüen, & se vend,*

A PARIS,

Chez la Veuve de PIERRE RIBOU, Libraire, ruë des Fossez S. Germain des Prez, vis-à-vis la Comedie Françoise.

M. DCC. XXIX

*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*



*PIECES CONTENUES dans ce troisiéme Volume.*

# LE
# TUTEUR,
## COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois le 13
Juillet 1695.

## ACTEURS.

Mr BERNARD, Tuteur d'Angelique.

LE CHEVALIER, Oncle d'Angelique.

DORANTE, Amant d'Angelique, & crû Peintre chez Mr Bernard.

LOLIVE, Valet de Dorante, & Jardinier de Mr Bernard.

ANGELIQUE, Niéce du Chevalier.

LISETTE, sa Suivante.

LUCAS, Fermier de Mr Bernard.

MATURINE.

*La Scene est dans une Maison de Campagne de Monsieur Bernard.*



# LE TUTEUR, COMEDIE.

## SCENE PREMIERE.

LUCAS *seul, tenant un papier à la main.*

TATIGUE' que c'est grand dommage que je ne connoisse A. ni B. Gros & grand comme je sis, c'est une honte que je ne sçache pas encore lire. Ah! que j'aurois de plaisir à défricher ce qu'il y a dans ce papier que je viens de trouver? il faut que ce soit quelque chose de beau; car il étoit bien emmailloté: cachets par ici, cachets par y-là. Si c'étoit quelque bon contrat, quelque bonne lettre de change, que sçait-on? La fortune viant parfois en dormant, alle m'en veut peut-être? pourquoi non? je ne serois pas le premier manant qu'alle auroit fait grand Seigneur, ça se voit à chaque bout de champ, ça arrive tous les jours, & si personne ne crie miracle. Si on me voioit dans un beau carosse, qu'est-ce qui croiroit que j'ai été païsan? je ne m'en souviendrois morgué peut-être pas moi-même.

## SCENE II.

### LUCAS, LISETTE.

LISETTE.

QUe fais-tu-là, Lucas ?

LUCAS.

Je me promene, Mademoiselle Lisette. Comme j'avons soupé de bonne heure, en attendant qu'il soit tout à fait nuit, je suis bian-aise de faire un peu digestion.

LISETTE.

Mais tu parlois tout seul, je pense ?

LUCAS.

C'est que je songeois à faire fortune : je ne suis pas un sot, non, tel que vous me voiez.

LISETTE.

Je le crois bien ; tu as la phisionomie d'avoir de l'esprit.

LUCAS.

J'en ai comme un enragé : mais je ne sçai pas lire, c'est ce qui me chagrine.

LISETTE.

Tu as raison, cela est chagrinant : mais cela n'est pas trop necessaire pour faire fortune.

LUCAS.

Morgué sifait, & j'en aurois bon besoin à l'heure qu'il est.

LISETTE.

Comment donc, Lucas ?

LUCAS.

Acoutez, je sommes peut être mariez ensemble ; car Monsieur Bernard nôtre Maître dit qu'il le veut, je le veux bian itou, quand vous

ne le voudriais pas vous : je ſommes deux contre ùn, à la pluralité des voix je ſerons mari & femme, ne vous en déplaiſe.

LISETTE.

C'eſt une choſe ſûre : mais afin que les choſes ſe faſſent de bonne grace, & que je le veüille bien auſſi, c'eſt pour cela que tu veux faire fortune.

LUCAS.

Tout juſtement, vous l'avez deviné : j'aime à être riche moi ; il m'eſt avis que ça eſt bien commode, Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Tu as raiſon.

LUCAS.

Oh bian donc, comme je partagerons nôtre fortune, il n'y a point de danger de vous montrer ce que je viens de trouver

LISETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LUCAS.

*Motus* au moins.

LISETTE.

Eſt-ce quelque diamant ?

LUCAS.

Non.

LISETTE.

Une bourſe pleine d'or ?

LUCAS.

Non.

LISETTE.

Quoi donc ?

LUCAS.

Un papier.

LISETTE.

Quel papier ?

LUCAS.

Un papier dont j'ai bonne opinion, c'eſt tout

dire, le voilà; tenez il fait encore un tantinet jour, vous sçavez lire, voïez ce que c'est; car je n'y entens goute, oüi: mais morgué lisez donc tout haut; point de trahison au moins.

LISETTE *lit.*

*Madame vôtre mere m'est venu trouver: vous avez fort bien fait de lui mander naturellement où vous êtes, le sujet qui vous y retient, & les moiens qu'il y a de vous rendre service. Je suivrai de prés le valet de chambre qui vous porte ma lettre: tâchez de plaire, puisque vous l'avez entrepris, & comptez qu'on n'epargnera rien pour vous rendre heureux.*

LE CHEVALIER D'ARTIMON.

D'Artimon! c'est l'oncle d'Angelique.

LUCAS.

Il n'y a morgué pas-là de quoi faire fortune. Mais tatigué que les gens sont sots d'empaqueter si bien si peu de chose?

LISETTE.

Où as-tu trouvé ce papier?

LUCAS.

Auprès de la petite porte du jardin; je n'aurois pargué pas pris la peine de le ramasser, si j'eusse crû que ç'eût été si peu de chose. Vous en ferez vôtre profit, je vous le baille.

LISETTE.

Où vas-tu si vîte?

LUCAS.

Je n'ai pas le tems de m'amuser, je m'en cours dire à Monsiéur Bernard quelque chose que j'ai vû: car je ly dis tout comme vous sçavez, c'est ce qui fait que je sommes si bons amis.

# SCENE III.

LISETTE *seule.*

UNe lettre du Chevalier d'Artimon, qui ne s'adresse point à sa niéce ! quelle autre correspondance peut-il avoir en ce païs-ci ? Ah ! vous voilà le plus à propos du monde.

# SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AS-tu quelque chose à m'aprendre qui puisse me faire plaisir ?

LISETTE.

Cela se pouroit bien, connoissez-vous l'écriture de vôtre oncle ?

ANGELIQUE.

De mon oncle le Chevalier ? oüi, Lisette,

LISETTE.

En est-ce-là ? voïez.

ANGELIQUE.

Sans doute, cette lettre est de lui ? donne, à qui s'adresse-t-elle ? où l'as-tu trouvée ? qui te l'a renduë ?

LISETTE.

Elle ne s'adresse à personne. C'est par hazard qu'elle est entre mes mains ; je ne sçai ce qu'elle signifie, mais le cœur me dit quelque chose de bon, & je me flâte que nous allons

voir de la nouveauté dans nos affaires.

ANGELIQUE.

Non, Lisette, je suis née malheureuse, & je ne sçache rien au monde qui puisse changer ma destinée.

LISETTE.

Mais dans le fonds, qu'est-ce qui vous manque? ce ne sont pas les soupirans, Dieu merci. Vous n'en avez que trop peut-être, & je ne sçai pas même s'il n'y en a point ici quelqu'un *incognitò*, qui attend une occasion favorable pour se déclarer. Ce Peintre, & ce Jardinier qui sont ici depuis quinze jours.

ANGELIQUE.

Que veux-tu dire?

LISETTE.

Ces gens là ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent; je m'y connois, ce sont des amoureux en masque, sur ma parole.

ANGELIQUE.

Que tu-es extravagante, Lisette, avec tes idées.

LISETTE.

Donnez-vous patience, nous aurons tout le temps d'éclaircir mes doutes, & selon toutes les aparences nous ne retournerons pas si-tôt à Paris. Ce bizarre Monsieur Bernard, que vôtre pere en mourant s'avisa pour nos péchez de nommer vôtre Tuteur, en dépit de toute la famille, a ses raisons pour demeurer ici, & sous prétexte d'embellir sa maison de campagne, de faire peindre ses appartemens, il vous cache aux yeux de tout le monde, & nous tient releguées depuis six mois dans le fond d'un village, où il y a plus de cinq mois & trois semaines que je m'ennuie.

ANGELIQUE.

Ah! ma chere Lisette.

LISETTE.

J'entens. Vous vous ennuiez aussi, & de plus d'une maniere même L'état de fille vous déplaît autant que le village, & franchement vous avez raison : c'est une chose ennuieuse. Mais enfin ce qui se trouve à Paris se trouve en Province : Il y a des épouseurs par tout païs, & si par hazard le Peintre étoit ce que je m'imagine, je répondrois bien moi de faire passer vos chagrins avant qu'il fût peu.

ANGELIQUE.

Hé ! que me serviroit-il qu'on m'aimât, & même de faire un choix ? les injustes caprices de mon Tuteur, qui refuse tous les partis qui se presentent, ne me permettent pas de me déterminer en faveur de quelqu'un.

LISETTE.

Hé ! mort de ma vie, si vôtre Tuteur ne sçait ce qu'il veut, ne sçavez vous pas ce qu'il vous faut ? il ne vous le donne point, c'est à vous de le prendre.

ANGELIQUE.

Ah ! que me conseilles-tu ? les mauvaises manieres qu'il a pour moi ne me feront jamais sortir des égards que je me dois à moi-même, & quelque passion que je puisse avoir, elle sera toûjours soûmise à la raison & à la bien séance.

LISETTE.

Et avec ces beaux sentimens-là vous mourrez vieil e fi le, cela est cruel : Monsieur Bernard pour ne point rendre compte de vôtre bien, écartera tous les prétendans : car enfin il n'a point eu jusqu'ici de bonnes raisons pour rebuter ceux qui vous ont demandée.

ANGELIQUE.

C'étoit des partis fort convenables, Lisette.

LISETTE.

Oüi : mais cependant pourquoi a-t-il refusé ce jeune Conseiller ? parce qu'il est ignorant, dit il, la grande merveille : Hé mort de ma vie, si pour être de robe il falloit absolument être habile homme, la plûpart des Charges seroient à vendre.

ANGELIQUE.

Tu as raison. Hé ! qu'ai-je affaire aussi que mon mari soit sçavant, Lisette ?

LISETTE.

Bon, c'est quelque chose de bien nécessaire pour le mariage que de la science : & voilà ce gros Colonel qui vous aimoit tant, par exemple, on dit qu'il sçait du latin, celui-là du grec, que sçai-je moi ? Il a tous les livres du monde dans la cervelle.

ANGELIQUE.

Oh cet homme-là ne me revenoit point du tout ; je te l'avouë.

LISETTE.

Ni à moi non plus, & cependant je vous aurois toûjours conseillée de le prendre en attendant mieux ; mais le maudit Tuteur l'a-t-il voulu ? il dit que c'est un homme qui ne s'attache qu'à l'étude, & qui ne songe point à son Regiment : Le Conseiller en sçait trop peu pour un Magistrat, & le Colonel en sçait trop pour un homme d'épée Ne voila-t-il pas de bonnes chiennes de raisons ?

ANGELIQUE.

Tu me fais entrevoir des choses...

LISETTE.

Je vous fais entrevoir juste. Et comment a-t-il reçû la demande que lui fit il y a quelque tems la mere de ce riche Marquis, dont les terres sont si proches d'ici ?

ANGELIQUE.

Je n'ai jamais vu ce Marquis, mais j'en ai oüi dire mille biens.

LISETTE.

Je ne le connois pas non plus que vous, & cependant je m'interessois pour lui, parce que Madame sa mere est si bonne personne, outre qu'il est presque toûjours à la Cour, & l'air de ce païs-là nous conviendroit assez, à ce qu'il me semble.

ANGELIQUE.

Je ne sçaurois pardonner à mon Tuteur d'avoir rebuté celui là, je te l'avouë.

LISETTE.

Il prétend encore avoir eu raison; ce Marquis, dit-il, est trop honnête homme. Il est franc, genereux, bon ami, sincere. C'est un Courtisan qui ne sçait pas son métier, Monsieur Bernard veut que tout le monde excelle comme lui dans ce qu'il se mêle de faire.

ANGELIQUE.

Comment donc qu'on excelle comme lui? que veux-tu dire?

LISETTE.

Quoi vous ne voiez pas comme moi que sa conduite est admirable?

ANGELIQUE.

En quoi admirable?

LISETTE.

En ce qu'il ne vous marie point: vous êtes jeune, belle & riche, il est vôtre Tuteur, il vous refuse à tout le monde, il vous garde pour lui peut-être; n'est-ce pas faire le métier de Tuteur à merveille.

ANGELIQUE.

Si je croiois qu'il eût cette pensée, il n'y a rien au monde que je ne fusse capable de faire plûtôt que d'être exposée...

LISETTE.

Paix, taiſez-vous : voici ſon eſpion, il ne faut rien dire devant ce maraut-là.

## SCENE V.

### ANGELIQUE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

OH ! palſangué je vous trouve bien à point. Réjoüiſſez-vous, Mademoiſelle, vous ne ſerez plus ſi fâchée.

ANGELIQUE.

Comment ?

LUCAS.

Réjouiſſez-vous, vous dis-je encore une fois, tout vient à point à qui peut attendre, vous ſerez morgué mariée à la fin.

ANGELIQUE.

Tes conjectures n'étoient pas juſtes, ma pauvre Liſette,

LISETTE.

Elle ſera mariée ! qui te l'a dit ?

LUCAS.

Morgué je le ſçai bian, il n'y aura point de nenni pour cette fois-ci, & ſti qui la prend n'en aura pas le démenti ; car j'y ont regardé.

ANGELIQUE.

Explique-toi donc, quel homme eſt ce ?

LUCAS

Oh palſangué c'eſt une bonne-affaire.

LISETTE.

Quelque jeune homme peut être ?

LUCAS

Un jeune homme : fy : Eſt-ce que ce ſeroit

une bonne affaire pour une fille qu'un jeune homme d'asteure ?

ANGELIQUE.

Est-ce quelque personne de qualité ?

LUCAS.

De qualité ? Dieu vous en garde. Ils avont toûjours quelque menage on Ville les gens de qualité, & ils en sont plus soigneux que de celui de leurs femmes encore.

LISETTE.

Ne seroit-ce point quelque Financier ?

LUCAS.

Un Financier ? elle seroit bian lottie ! aujourd'hui Madame, & demain rien peut-être.

ANGELIQUE.

Hé ! ne nous tiens pas davantage dans l'incertitude.

LUCAS.

Tatigué comme vous gobez ça. Je sis un porteux de bonnes nouvelles moi, n'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Hé ! de par tous les diantres acheve donc de la dire ta bonne nouvelle. Est-ce un parti avantageux enfin ?

LUCAS.

Oh ! pour sti-là je vous en répons. Hé ! pargué tenez, vela Monsieur, qu'il vous le dise lui-même.

## SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE, LUCAS, Mr BERNARD.

Mr BERNARD.

AH ! c'est vous que je cherche, Angelique ; j'allois monter à vôtre apartement, &

je suis bien-aise de vous rencontrer ici.

ANGELIQUE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi ?

Mr BERNARD.

Oüi, depuis le souper on m'a apris des choses qui ont achevé de me faire prendre des résolutions dont vous serez bien-aise ; & j'ai de bonnes nouvelles à vous dire.

ANGELIQUE.

Me voila prête à vous écouter.

Mr BERNARD.

On vous demande en mariage.

ANGELIQUE.

On m'a déja demandée tant de fois inutilement ; que cette nouvelle n'est pour moi ni surprenante ni agréable.

LISETTE.

Oh ! cette fois-ci ne sera pas comme les autres, & de la maniere dont Monsieur parle, je vois bien qu'il a de bonnes intentions.

Mr BERNARD.

Les meilleures du monde, Lisette : tu sçais bien combien de soins j'ai pris pour son éducation.

LISETTE.

Cela est vrai.

ANGELIQUE.

Je vous en suis bien redevable.

Mr BERNARD.

Depuis la mort de ses parens je n'ai épargné aucune chose pour la rendre une personne accomplie.

LISETTE.

Et vous avez très-bien réüssi.

Mr BERNARD.

Il me semble qu'il ne manque plus à l'accomplissement de mon ouvrage, que de la voir heureusement mariée.

LISETTE.

Vous avez raiſon, il faut un bon mari pour couronner l'œuvre.

Mr BERNARD.

J'ai peut-être, ſelon ſon gré, un peu trop differé de le faire, & entre nous, Liſette, elle en a murmuré quelquefois.

ANGELIQUE.

Moi, Monſieur?

LISETTE.

Oh! pour cela oüi, je vous l'avouë, nous en murmurions tout à l'heure encore.

ANGELIQUE.

Tu perds l'eſprit, Liſette.

LISETTE.

Vous rougiſſez: voila une pudeur bien placée! Hé allez, allez, en fait de mariage les honnêtes filles ont toûjours plus d'impatience que les autres.

Mr BERNARD.

Elle n'aura rien perdu pour attendre.

LISETTE.

Ses intérêts ſont bien entre vos mains.

Mr BERNARD.

Aüjourd'hui tout me détermine à la marier inceſſamment, & j'ai été averti de bonne part qu'on forme des deſſeins contre ſon honneur.

ANGELIQUE.

Hé quels deſſeins, Monſieur?

Mr BERNARD.

On veut vous enlever l'une & l'autre.

ANGELIQUE.

Nous enlever!

Mr BERNARD.

Oüi, mais..

LISETTE.

Aü remede, Monſieur, vîte, au remede, on ne peut trop ſe hater de mettre l'honneur des

filles à couvert des mauvaises intentions des hommes.

Mr BERNARD.

C'est aussi le parti que je prens.

LISETTE.

Vous êtes un homme de bon esprit.

Mr BERNARD.

Et pour la dérober aux persecutions & aux poursuites d'une foule de prétendans qui ne lui conviennent point, j'ai résolu dés demain d'en faire ma femme, & j'ai pris pour cela...

ANGELIQUE.

Comment, Monsieur ?

LISETTE.

Mes conjectures n'étoient pas fausses.

Mr BERNARD.

Plaît-il ?

ANGELIQUE.

Vous avez fait dessein, dites-vous ?

Mr BERNARD.

De vous épouser dés demain moi même, & d'ôter ainsi tout espoir.

LISETTE.

Oh si cela est comme cela, qu'il nous laisse enlever, cela vaut beaucoup mieux.

Mr BERNARD.

Qu'avez-vous ? vous voila toute je ne sçai comment.

ANGELIQUE.

Je me trouve mal, Monsieur : viens auprès de moi, Lisette.

LISETTE.

Madame, Madame, hola donc, Madame.

Mr BERNARD

Oüais, voila un mal qui lui prend bien brusquement.

LISETTE.

Il ne faut pas que cela vous étonne, Monsieur,

elle est si fort outrée des mauvais desseins que l'on fait contr'elle, que le moins qu'elle puisse faire, c'est de s'évanoüir, je crois que j'en mourois moi si j'étois à sa place.

Mr BERNARD.

Oh bien, bien, cela ne sera rien, qu'elle prenne un peu de repos, je mettrai bon ordre à ce qui la chagrine.

LISETTE.

Hom quel ordre, quel ordre! nous y mettrons un contre-ordre nous autres.

## SCENE VII.

### Mr BERNARD, LUCAS.

Mr BERNARD.

ICi, Lucas; tu as un gros bon sens que j'ai toûjours trouvé admirable.

LUCAS.

Mon bon séns & moi je sommes à vôtre service.

Mr BERNARD.

Que penses-tu de l'évanoüissement d'Angelique?

LUCAS.

Morgué je pense qu'alle ne vous aime point, voiez-vous; alle seroit bien-aise d'être mariée, mais alle est fâchée que ce soit avec vous.

Mr BERNARD.

Elle n'en épousera pourtant point d'autre.

LUCAS.

Accoutez, Monsieur, ne jurons de rian, & défions-nous de tout, il se mitonne queuque manigance, à quoi il faut prendre garde.

Mr BERNARD.

Mais es-tu bien sûr de ce que tu m'as dit ?

LUCAS.

J'en sis morgué plus sûr que je ne sis sûr qui étoit mon pere. Ne vous ai-je pas dit que vôtre Jardinier va tous les soirs au bout de la Saussaye, qu'a-t-il affaire-là ce Jardinier ? Il vient un grand homme à cheval.

Mr BERNARD.

Tous les soirs aussi ?

LUCAS

Il y étoit il n'y a pas une bonne heure : Le Jardinier & ly se promenont, ils parlont, ils gesticulont, ils se tourmentont, & puis ils se séparont, le Monsieur à cheval galope d'un côté, & le Jardinier trotte de l'autre ; morgué qu'est-ce que cela signifie ?

Mr BERNARD.

Tu as raison, il y a là-dessous quelque chose.

LUCAS.

S'il y a queuque chose ? je vous en répons ; mais ce n'est pas tout. Maturine la servante des trois Rois, dit qu'ils avons cheux eux du depuis quatre jours trois ou quatre Monsieux que vôtre Jardinier connoît itou, ils soupiont tout à l'heure ensemble, & ils parliont de vous, de Mademoiselle Angelique ; ils disoient qu'il la falloit ôter de vos pattes, & qu'ils la mettriont dans les pattes d'un autre. Que sçai-je moi ? mais bref tantia, ce sont vos affaires.

Mr BERNARD.

Et le Peintre sur quoi le soupçonnes-tu d'être de la partie ?

LUCAS.

Sur quoi ? sur ce que le Jardinier & ly sont bons amis, puisqu'ils s'aimont tant ils ne valont pas mieux l'un & l'autre.

Mr BERNARD.

Cela pourroit être ; il faut que j'aprofondisse cette affaire.

LUCAS.

Et quand vous aurez aprofondi, que ferez-vous?

Mr BERNARD.

Je les chasserai.

LUCAS.

Hé morgué chassez-les sans aprofondissement, faut-il tant de façons? je sommes cheux vous, j'y avons deux filles, vous aimez l'une, vous voulez que j'aime l'autre, je le veux bian moi pour vous faire plaisir, tout coup vaille : acourez, mettons tout le monde dehors, & ne demeurons que nous quatre, je ne serons jaloux de personne, & je varrons beau jeu, ne vous boutez pas en peine.

Mr BERNARD.

Je veux avant toutes choses penetrer ce mystere, te dis-je : Je vais faire un tour dans le Village, & tâcher de sçavoir qui sont ces gens qui logent aux trois Rois.

LUCAS.

Vous ne sçaurez que ce que je vous ai dit.

Mr BERNARD.

Pour toi quand je serai dehors, prens soin de bien roder par tout, & d'observer exactement ce qui se passera dans le logis.

LUCAS.

Vela qui est bian, vous n'avez qu'à dire.

Mr BERNARD.

Le Jardinier est-il rentré?

LUCAS.

Il faut bien qu'il le soit, car le vela lui-même.

# SCENE VIII.

Mr BERNARD, LOLIVE, LUCAS.

Mr BERNARD.

AProchez, Monſieur le maraut, aprochez.

LOLIVE.

Avez-vous quelque ordre à me donner, Monſieur ? me voila prêt à vous obéïr.

Mr BERNARD.

D'où venez-vous à l'heure qu'il eſt, coquin que vous êtes.

LOLIVE.

Je viens d'ici près, Monſieur.

Mr BERNARD.

Vous êtes un pendart.

LOLIVE.

Monſieur.

Mr BERNARD.

Un fripon.

LOLIVE.

Monſieur.

Mr BERNARD.

Un yvrogne qui ne bougez du cabaret.

LOLIVE.

Ah ! Monſieur ! demandez, je n'y ai pas mis les pieds depuis que j'ai l'honneur d'être à vôtre ſervice.

Mr BERNARD.

Tu n'y a pas mis les pieds, infâme ? qui ſont ces gens avec qui tu viens de ſouper ?

LOLIVE.

Oh ! pour cela oüi, Monſieur, je vous l'a-

voüe, ce sont de mes amis, des gens de qualité.

Mr BERNARD.

Des gens de qualité de tes amis ?

LOLIVE.

Oüi, Monsieur, ils auront l'honneur de vous venir faire la révérence pour voir vos parterres, vos potagers, vos espaliers, vos palissades; ce sont des illustres, des Jardiniers de la

*M. Bernard donne des coups de bâton.*

Cour qui voiagent par curiosité. Ah, ha, ha, Monsieur.

Mr BERNARD.

Tiens, porte cela de ma part à tes Jardiniers de la Cour.

# SCENE IX.

## LUCAS, LOLIVE.

LUCAS.

HA, ha, ha, palsangué cela est tout à fait drôle, à qui en a-t-il donc de vous rosser comme ça, sans dire gare ? queu caprice est-ça, Monsieur le Jardinier !

LOLIVE.

Parbleu je ne sçai pas: mais je l'envoierois au Diable moi avec ses caprices.

LUCAS.

Est-ce que vous prenez ça serieusement ? il ne vous a baillé que queuques coups de bâton, vela une belle bagatelle, ce sont de petites hümeurs qui ly prenont comme ça parfois, & il faut un peu excuser les défauts des personnes.

LOLIVE.

Maugrébleu de ses défauts : mais baste j'ai aussi des défauts à peu près pareils ; & si les siens le reprennent encore, les miens me prendront à coup sûr, & nos défauts auront querelle ensemble.

LUCAS.

Vous joüez de malheur d'être tombé le premier sous sa patte. Il a du chagrin, il est amoureux.

LOLIVE.

Lui amoureux, & de qui amoureux ?

LUCAS.

De Mademoiselle Angelique.

LOLIVE.

Et depuis quand ?

LUCAS.

Pargué depuis toûjours : mais il ne lui a dit que depuis tout à l'heure.

LOLIVE.

Hé ! bien ?

LUCAS.

Hé ! bien ? ne jasez point au moins.

LOLIVE.

Non, non, ne craignez rien.

LUCAS.

Il ne la veut marier avec personne, parce qu'il veut qu'alle se marie avec ly : mais elle ne l'aime pas.

LOLIVE.

Non ?

LUCAS.

Non voirement, c'est ce qui le met de mauvaise humeur. Il la battroit si alle étoit sa femme ; en attendant qu'alle la devienne, afin que les coups qu'alle merite ne soiont pas perdus, il les baille au premier venu, c'est sa maniere. Oh ! pour ça c'est un plaisant homme.

LOLIVE.

Je ne trouve point cela plaiſant moi, & je n'ai que faire...

LUCAS.

Açoutez, pour les coups de bâton d'aujourd'hui, vous pourriais bien y avoir un tantinet vôtre part ; à ce que je m'imagine.

LOLIVE.

Comment donc ?

LUCAS.

Allons, allons, boutez la main à la conſcience ; je dis tout ce que je ſçai : vos bons amis les Jardiniers de la Cour, hem ?

LOLIVE.

Hé ! bien ?

LUCAS.

Ce ſont eux qui vous avons procuré cette aubaine-là, je vous conſeille de les en remercier. Sarviteur, Monſieur le Jardinier.

## SCENE X.

LOLIVE *ſeul.*

Voila un marouſle qui ſe moque de moi. La mine eſt éventée, quel parti prendre ? Il n'y a point à balancer.

# SCENE XI.

## DORANTE, LOLIVE.

DORANTE.

TRouverai-je l'occasion de me déclarer ? & quand je l'aurai trouvée, aurai-je assez de bonheur pour persuader Angelique ?

LOLIVE.

Ma foi, Monsieur, il faut vous dépêcher de le faire, si vous voulez y réüssir.

DORANTE.

Ah ! te voila, mon pauvre Lolive.

LOLIVE.

N'êtes-vous point las de ce déguisement, Monsieur ? N'est-il pas temps que vous cessiez d'être Peintre, & que vous redeveniez ce que vous êtes ?

DORANTE.

Hé ! paix, paix, Lolive, as-tu résolu de tout perdre ?

LOLIVE.

Hé ! morbleu tout est déja perdu. Monsieur Bernard vient de me donner cent coups de bâton, afin que vous le sçachiez.

DORANTE.

A toi ?

LOLIVE.

A moi-même.

DORANTE.

Hé ! paix, paix, parlons bas.

LOLIVE.

On ne nous écoute point.

DORANTE,

DORANTE.

Il n'importe. Et pourquoi t'a-t-il maltraité!

L'OLIVE.

Il faut qu'il ſoupçonne quelque choſe, ou que ce ſoit par maniére de converſation. Son gros coquin de fermier dit que c'eſt ſa coûtume, pour ſe déſennuier il roſſe tantôt l'un, tantôt l'autre; vôtre tour viendra peut être, c'eſt ce qui me conſole. Mais, Monſieur, j'ai bien autre choſe à vous aprendre.

DORANTE.

Quoi?

LOLIVE.

Vous ne regardez ce Monſieur Bernard que comme le Tuteur d'Angelique.

DORANTE.

Hé! bien?

LOLIVE.

Il eſt vôtre rival, je vous en avertis.

DORANTE.

Mon rival! que me dis-tu là?

LOLIVE.

Ne vous allarmez point, Angelique le haït en perfection; & la crainte qu'elle a d'être à lui, la déterminera plus facilement à ſe donner à vous.

DORANTE.

Ah! mon pauvre Lolive, je tremble à lui découvrir qui je ſuis, ce que je ſens pour elle, & je crains qu'elle ne s'effarouche en aprenant le deſſein que j'ai formé.

LOLIVE.

Qu'elle ne s'éfarouche! la crainte eſt bonne, & allez, allez, Monſieur, les filles d'aujourd'hui ſont des animaux bien aprivoiſez, elles ne s'effarouchent point qu'on les aime, & nous vivons dans un ſiécle fort aguerri.

DORANTE.

Non, Lolive, attendons pour me déclarer que le Chevalier d'Artimon son oncle soit arrivé. Si j'en crois la lettre que son valet de chambre m'a renduë hier au soir, il ne doit pas tarder.

LOLIVE.

Il ne doit pas tarder; mais il tardera peut-être; croiez-moi, Monsieur, il y a quatre ou cinq de mes camarades dans le Village, qui n'attendent que vos ordres pour entrer en action. Vous attendez vous le consentement de vôtre maîtresse, il faut le demander pour l'obtenir.

DORANTE.

Mais enfin?

LOLIVE.

Mais enfin, il faut venir au fait, & tout au plus vîte, nous n'avons point de temps à perdre: nous travaillons ici depuis quinze jours l'un & l'autre, moi à gâter le jardin de Monsieur Bernard, & vous à défigurer ses plafons & ses cheminées: car vous êtes un trés-mauvais Peintre, & je ne suis pas bon jardinier moi sans contredit. La fourberie sera découverte avant terme, si nous ne nous hâtons d'en profiter. Voici la suivante, laissez-moi un peu causer avec elle, j'irai dans un moment vous rendre compte de la conversation.

DORANTE.

Ne lui donne point trop à connoître....

LOLIVE.

Laissez-moi faire, je ne gâterai rien.

# SCENE XII.

## LOLIVE, LISETTE.

LISETTE.

IL faut abſolument que je démêle ce que je ſoupçonne. Monſieur Bernard, Monſieur Bernard, vôtre extravagante paſſion nous fera faire quelque extravagance.

LOLIVE.

Je ſuis vôtre très-humble ſerviteur, Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Je ſuis vôtre ſervante, Monſieur le jardinier.

LOLIVE.

Vous me ſemblez avoir l'eſprit occupé de quelque affaire importante, Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Oüi, j'ai quelque choſe en mouvement dans la cervelle, je vous l'avouë.

LOLIVE.

J'ai auſſi la tête embaraſſée de quelques petites bagatelles.

LISETTE.

Ne pouroit-on point ſçavoir le ſujet de vôtre embaras.

LOLIVE.

Refuſeriez-vous de m'aprendre la cauſe de vôtre mouvement ?

LISETTE.

C'eſt nôtre Monſieur Bernard qui me chagrine.

LOLIVE.

Cela eſt heureux, c'eſt auſſi lui à qui j'en veux juſtement,

LISETTE.

Il forme de petits projets que je renverserai s'il m'est possible.

LOLIVE.

Il m'a donné quelques coups de bâton, dont j'espere que je mourrai quitte.

LISETTE.

Il vous a donné des coups de bâton, Monsieur ?

LOLIVE.

Oüi Mademoiselle, je ne suis pas glorieux comme vous voiez.

LISETTE.

Vous n'êtes pas glorieux : mais vous êtes vindicatif peut-être ?

LOLIVE.

Oh ! pour cela oui, comme tous les diables ; & s'il ne tient pour vous le persuader, qu'à faire piéce à Monsieur Bernard, vous n'avez qu'à parler, je suis vôtre homme.

LISETTE.

Si l'on pouvoit vous confier un secret ?

LOLIVE.

Pour gage de ma discretion, je vous en confierois un autre.

LISETTE.

Je m'interesse pour une petite personne qui merite bien que l'on fasse quelque chose pour elle.

LOLIVE.

Je rends service à un honnête homme qui n'est pas ingrat de ce qu'on fait pour lui.

LISETTE.

Ah ! je vous entens.

LOLIVE.

Comment?

LISETTE.

Regardez-moi un peu en face,

LOLIVE.

Ma phisionomie vous plaît-elle ?

LISETTE.

Vous n'êtes pas Jardinier ; Monsieur le Jardinier.

LOLIVE.

Vous devinez la moitié des choses.

LISETTE.

Et le Peintre n'est pas Peintre, sur ma parole.

LOLIVE.

Vous sçavez tout mon secret, dites-moi le vôtre.

LISETTE.

N'avez-vous pas l'esprit de le deviner ?

LOLIVE.

Oh ! que sifait : la petite personne pour qui vous vous interressez est Angelique ?

LISETTE.

Justement.

LOLIVE.

Elle est amoureuse de quelqu'un ?

LISETTE.

Non pas encore : mais elle haït Monsieur Bernard.

LOLIVE.

C'est une grande disposition pour en aimer un autre.

LISETTE.

Ce Monsieur Bernard veut l'épouser malgré qu'elle en ait.

LOLIVE.

Voilà d'heureuses conjonctures ; & si vous voulez lui faire entendre que le Peintre est mon maître, homme de condition, amoureux d'elle à la folie.

LISETTE.

Hé ! bien !

LOLIVE.

Je crois que nous n'aurons pas de peine à faire ce mariage-là, qu'en dis tu?

LISETTE.

Il s'en fait de plus difficiles.

LOLIVE.

N'est-il pas vrai? & le nôtre ne sera pas mal-aisé à conclure, je pense.

LISETTE.

Oh! que non, quand les parties sont une fois d'accord, les affaires sont bien-tôt terminées.

LOLIVE.

Touche donc-là. Sans façon, ma chere, ce sont de bonnes filles que ces Lisettes, je n'en ai jamais trouvé qui n'aient dit oüi.

LISETTE.

Voici Angelique, va chercher ton maître, & l'amene ici; il ne faut point que les choses languissent.

LOLIVE.

J'y cours, & je te le livre tout à l'heure. Ah! qu'on est heureux en amour de trouver des filles si expeditives!

## SCENE XIII.

### ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

POurquoi me laisses-tu seule, Lisette? dans l'accablement où je suis, tu m'abandonne à mes chagrins, & depuis que tu es sortie de ma chambre j'ai fait les plus cruelles réfléxions.

LISETTE.

Et je viens de faire moi la rencontre la plus heureuse.

ANGELIQUE.

Tu causois avec le Jardinier, que te disoit-il ?

LISETTE.

Vivat, Madame, la fortune & l'amour sont pour la jeunesse, & le Tuteur est pris pour dupe.

ANGELIQUE.

Comment ?

LISETTE.

Je m'en étois toûjours bien doutée que le Peintre étoit un faux Peintre.

ANGELIQUE.

En as-tu quelque certitude ?

LISETTE.

C'est un de vos amans, qui s'est déguisé pour s'introduire auprès de vous.

ANGELIQUE.

Que me dis-tu ?

LISETTE.

Je vous dis vrai.

ANGELIQUE.

Un de mes amans ! il y a quinze iours qu'il est ici, il ne m'a point encore parlé. Qu'il est indolent, ou timide ! & dans l'extrémité où je me trouve, que j'ai peu de secours à attendre d'une tendresse comme la sienne ?

LISETTE

Oüi, vous aimez la vivacité dans un amant, vous avez le goût bon, & le Peintre en aura, ne vous mettez pas en peine. Le voici.



## SCENE XIV.

### DORANTE, LOLIVE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AH ! Lisette, que sa presence me cause de trouble, je n'ai jamais senti ce que je sens.

LISETTE.

Ce sont les effets de la simpatie. Allons, mort de ma vie, il ne faut pas être rebelle à la destinée.

LOLIVE

Hé ! allons donc, Monsieur, ferme, courage.

DORANTE.

Je tremble, Lolive.

L'OLIVE.

Ira-t il ?

LISETTE.

Il n'ose vous aborder.

ANGELIQUE.

Qu'osera-t-il donc entreprendre pour me prouver l'amour que tu me dis qu'il a pour moi ?

DORANTE.

J'oserai tout, belle Angelique, si vous souffrez que je vous aime, & si vous me permettez d'esperer.

LOLIVE.

Ah ! le voilà en mouvement, Dieu merci.

DORANTE.

Je ne vous adore, il est vrai, que depuis deux

mois, parce qu'il n'y a que deux mois que j'eus le bon-heur de vous voir pour la premiere fois de ma vie. J'ai fait parler à vôtre Tuteur. Ma mere elle-même....

LISETTE.

Madame, c'est le Marquis dont nous parlions encore aujourd'hui. Oh! par ma foi, Monsieur Bernard, nous nous marierons; mais vous ne signerez point au contrat

DORANTE.

Oüi c'est moi, charmante Angelique, qui brûle d'unir ma destinée à la vôtre.

ANGELIQUE.

Si vous êtes le Marquis, Monsieur, j'ai reçû tant de témoignages de tendresse de Madame vôtre mere, quand elle vint ici...

LOLIVE.

Je me donne au diable, Madame la mere est aussi folle de vous que le fils, c'est beaucoup.

LISETTE.

Ah! Madame, par reconnoissance pour l'une, vous ne pouvez vous dispenser d'aimer l'autre.

DORANTE.

Je ne demande point, adorable Angelique, que pour vous délivrer des persecutions d'un Tuteur bizarre, vous vous jettiez aveuglement entre mes bras, moins par tendresse peut-être que par desespoir; c'est l'amour qui me fait faire le personnage que je fais ici: mais l'aveu de vôtre famille l'autorisera sans doute. Vôtre oncle le Chevalier...

LISETTE.

Eh vîte, eh vîte, éloignez-vous, j'entens tousser de loin ce gros coquin de Lucas, il vient de ce côté-ci peut-être, il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble.

ANGELIQUE.

Ah! Lisette!

LOLIVE.

Sauvons-nous, Monsieur

DORANTE.

Un mot avant que je vous quitte.

ANGELIQUE.

Que voulez-vous que je vous dise ?

LISETTE.

Hé retirez-vous, la nuit s'avance à grands pas ; quand elle sera tout-à-fait obscure, revenez ici dans le même endroit, vous nous y trouverez l'une & l'autre.

DORANTE.

Que je vais attendre ce moment avec impatience !

LOLIVE.

Nous voiagerons, Monsieur, aparemment, & la partie sera quarrée ; elles sont à nous, sur ma parole.

## SCENE XV.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

HE' bien, que dites-vous de tout ceci ? vôtre cœur est plus agité que le mien, je gage.

ANGELIQUE.

Mon cœur est agité, je te l'avouë, & mon esprit embarassé.

LISETTE.

Il faut pourtant se hâter de prendre parti ; & voici une avanture qu'il faut brusquer, si vous voulez la conduire à bonne fin.

ANGELIQUE.

Mais comment la finir ſans conſentir à un enlevement ?

LISETTE.

Ce ne ſera pas un enlevement, le Ciel nous en préſerve Il faudra faire la choſe par maniere de promenade.

ANGELIQUE.

Mais la médiſance...

LISETTE.

Bon, bon, c'eſt une bonne carogne que la médiſance, elle eſt elle-même ſi fort décriée, que perſonne ne s'embaraſſe de ce qu'elle peut dire.

ANGELIQUE.

Quel éclat feroit mon Tuteur ?

## SCENE XVI.

ANGELIQUE, LISETTE, Mr BERNARD, LUCAS.

Mr BERNARD.

Qui va-là ?

LISETTE.

Le voila, Madame, nous ſommes perduës.

ANGELIQUE.

Crois-tu qu'il nous ait écoutées ?

Mr BERNARD.

Qui va-là encore une fois ?

LUCAS *entrant de l'autre côté du Théâtre.*

Palſangué, qui va la toi même ?

Mr BERNARD.

Lucas.

LUCAS.

Monſieur.

Mr BERNARD.

Eſt-ce toi ?

LUCAS.

Hé voirement oüi, qui pourroit ce être ? vous m'avez baillé ordre de roder par tout, & je rode comme vous voiez, mais je ne trouve rien.

LISETTE

Nous avons bien fait de les renvoier.

ANGELIQUE.

La nuit devient fort noire, ils vont revenir ; comment ferons-nous ?

Mr BERNARD.

Hem, que murmures-tu là entre les dents ?

LUCAS.

Tâtigué comme vous vous gauſſez, c'eſt vous qui jaſez tout ſeul, je penſe.

Mr BERNARD.

Tu réves, je n'ai pas parlé.

LUCAS.

Tout de bon ?

Mr BERNARD.

Non vraiment.

LUCAS.

Oh ! bian morgué je ſommes donc ici plus de deux ; il y a de la trahiſon, prenons garde à nous.

LISETTE.

Il faut les éviter, ſauvons-nous.

LUCAS.

Morgué je tiens quelque choſe que je ne laiſſeral pas aller.

ANGELIQUE.

Doucement, Lucas.

Mr BERNARD.

Je penſe que c'eſt la voix d'Angelique.

ANGELIQUE.

Oüi, Monsieur, c'est moi qui me promene avec Lisette.

Mr BERNARD.

Ah! ah!

LUCAS.

Les mâles se sont envolez, Monsieur, je n'avons déniché que les femelles.

Mr BERNARD.

Vous êtes aujourd'hui bien tard dans le jardin ?

LISETTE.

Pour dissiper un grand mal de tête qui lui est resté de son évanoüissement de tantôt, je lui ai conseillé de faire un tour de promenade.

Mr BERNARD.

C'est fort bien fait: mais l'heure de la promenade est un peu passée, l'humidité de la nuit pourroit vous incommoder, rentrons.

ANGELIQUE.

L'air me fait du bien au contraire, & je continuërai, s'il vous plaît, de me promener avec Lisette.

Mr BERNARD.

Non, non, puisque vous voulez vous promener, je ne vous quitterai point, je suis ce soir aussi dans le goût de la promenade; allons, venez.

ANGELIQUE.

Lisette.

LISETTE.

On trouvera moien de s'en débarasser.

LUCAS.

Où êtes-vous donc, Mademoiselle Lisette, que je nous promenions itou par ensemble?

# SCENE XVII.

## DORANTE, LOLIVE.

DORANTE.

LOlive.

LOLIVE.

Monſieur.

DORANTE.

N'as-tu point entendu marcher, ce ſont elles ſans doute.

LOLIVE.

Non, Monſieur, je n'ai rien entendu, il n'y a encore perſonne, nous revenons de trop bonne heure, & quoique la nuit ſoit des plus obſcures, elles ne l'eſt point aſſez à ma fantaiſie.

DORANTE.

Que veux-tu? les momens me durent des ſiecles abſent d'Angelique, & je ne puis me rendre trop tôt dans un lieu où elle doit être, où je lui ai parlé de mon amour pour la premiere fois, & où j'eſpere la trouver ſenſible à ce que je ſouffre pour elle.

LOLIVE.

Cela eſt bien tendre: mais dites-moi un peu, Monſieur, ſi par avanture les belles conſentent au voiage, cette affaire-ci me paroît d'une nature à meriter que la Juſtice s'en mêle.

DORANTE.

Cela peut arriver, elle s'en mêlera ſans doute

LOLIVE.

Tant pis, je voudrois bien que cela ſe fiſt ſans elle.

DORANTE.

Pourquoi ?

LOLIVE.

Elle est tracassiere la Justice, elle fera des informations, des poursuites.

DORANTE.

Nous nous tirerons bien d'affaires, cela s'accommodera.

LOLIVE.

Oüi cela s'accommodera pour vous; mais je serai peut-être pendu par accommodement moi, ce sera un des articles : Ce Monsieur Bernard m'en veut diablement.

DORANTE.

Je te répons de tout, ne te mets pas en peine. Angelique ne vient point encore.

LOLIVE

Elle ne viendra peut-être pas, Monsieur ; si c'étoit une baie qu'elle vous eût donnée.

DORANTE.

Paix, paix, j'entens quelqu'un.

## SCENE XVIII.

DORANTE LOLIVE, ANGELIQUE, LISETTE, Mr BERNARD, LUCAS.

ANGELIQUE *en rentrant dans le fonds du Théâtre*

Nous revenons insensiblement au même endroit où vous nous avez trouvées.

DORANTE.

La voici, Lolive

Mr BERNARD.

Cette allée sombre vous plaît apparemment mieux qu'une autre ?

DORANTE.

Lolive.

LOLIVE.

Oüi, c'est elle, vous avez raison ; mais elle est en compagnie : retirons-nous, Monsieur, la place est prise.

*Angelique s'avance d'un côté avec Monsieur Bernard, qui la tient sous le bras, & Lisette de l'autre côté s'avance de même avec Lucas ; de maniere que Dorante & Lolive, qui continuent de parler, se trouvent au milieu d'elles, & Monsieur Bernard dans les deux côtez du Théâtre.*

Mr BERNARD.

Mais, mignonne, n'êtes vous point lasse de vous promener, & ne serions-nous point mieux dans la maison ?

ANGELIQUE.

Vous ne vous plaisez qu'à me contraindre.

LISETTE.

Elle a raison, un peu de complaisance une fois en vôtre vie ; y a-t-il du mal à se promener ?

*Ici Lisette en aprochant de l'Olive qu'elle ne voit point, étend sa main, & le prend par le colet, & dans le même tems Angelique rencontre la main de Dorante, qu'elle prend.*

LOLIVE *à voix très-basse.*

Je suis pris, Monsieur.

DORANTE.

Et moi aussi.

LISETTE.

Est-ce toi ?

LOLIVE.

Moi-même.

LISETTE.

Paix.

ANGELIQUE.

Ne faites point de bruit.

Mr BERNARD.

Hem! comment? quoi? que dites-vous?

ANGELIQUE.

Je dis, Monsieur, que si vous voulez rentrer absolument, nous acheverons Lisette & moi nôtre caprice de promenade.

Mr BERNARD.

Non, je ne suis point pressé, mignonne, & je ne rentrerai qu'avec vous.

ANGELIQUE.

Quelle peine!

LISETTE.

Va te coucher, Lucas, & emmene Monsieur.

LUCAS.

Oh! non, tatigué je ne m'irai coucher qu'avec toi.

LISETTE.

Avec moi! parle donc, hé marousle.

Mr BERNARD.

Mais mignonne, cette passion de vous promener ainsi toute la nuit me paroît bien nouvelle, & bien extraordinaire, j'ai peine à croire qu'elle soit sans fondement, je vous l'avouë.

ANGELIQUE.

Et moi, Monsieur, je vous avouë naturellement que vous croiez juste. Ce Peintre que vous avez ici depuis quinze jours.

DORANTE.

Ah! Madame, vous me perdez.

Mr BERNARD.

Hé! bien, ce peintre, qu'a-t-il fait?

ANGELIQUE.

Il a eu aujourd'hui l'audace de me dire qu'il est amoureux de moi.

LUCAS.

Morgué, je vous l'avois bian dit, Monsieur, que le Jardinier & l'y c'étoient deux fripons.

ANGELIQUE.

Je suis bien malheureuse, ma pauvre Lisette, d'être exposée...

LISETTE.

Hem, que vous êtes bonne, Madame, c'est par ordre de Monsieur que tout cela se fait, il veut nous éprouver, & cela n'est ni beau ni honnête de soupçonner ainsi de pauvres innocentes comme nous, & de faire sonder nôtre pudeur par un Peintre, & par un maraut de Jardinier.

LOLIVE.

Hom, masque.

Mr BERNARD.

Quoi le Peintre & le Jardinier?

ANGELIQUE.

Ils ont eu la hardiesse de nous demander à Lisette & à moi un rendez-vous cette nuit.

Mr BERNARD.

Un rendez-vous!

LISETTE.

Oüi vraiment un rendez-vous, & nous avons eu la foiblesse de leur accorder la chose, Monsieur.

Mr BERNARD.

Vous leur avez donné le rendez-vous?

ANGELIQUE.

Oüi, Monsieur.

Mr BERNARD.

Comment oüi?

LISETTE.

Que voulez-vous? les filles sont curieuses; on est bien-aise de voir jusqu'où des coquins comme cela pousseront les choses. Voici l'heu-

re à peu près, Monsieur, si vous vouliez nous irions par curiosité encore.

Mr BERNARD.

Qu'est ce à dire par curiosité ?

LUCAS.

Tâtigué que cette Lisette est curieuse, je n'aime pas ça.

ANGELIQUE.

Pour moi; Monsieur, je ne veux pas être la dupe de cette affaire, s'il vous plaît, je démêlerai l'avanture, & vous me vengerez de ces insolens.

LISETTE.

Mort de ma vie, il les faut faire expirer sous le bâton, Madame.

LOLIVE.

Si tu ne me laisse aller, je crierai.

ANGELIQUE.

Oh je sçaurai bien me venger de vous, s'il est vrai, comme je le pense, que ce soit vous qui par soupçon de ma conduite me fassiez faire cette mauvaise plaisanterie.

Mr BERNARD.

Moi ? je ne sçai ce que c'est, je vous jure.

LUCAS.

Ni moi non plus, la peste m'étouffe.

ANGELIQUE.

Voulez-vous me le bien persuader ?

Mr BERNARD.

Oh ! de tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Le rendez-vous est au coin du parterre, sous ces maronniers d'Inde, il faut que vous y alliez à ma place.

Mr BERNARD.

Oüi j'irai, je vous en répons.

ANGELIQUE.

Et nous iront tout de ce pas, Lisette & moi,

nous cacher derriere la palissade pour entendre la conversation, & sçavoir ce que nous devons croire.

Mr BERNARD.

Oh ! je le veux bien, vous me rendez justice.

LISETTE.

Il faut donc que Lucas prenne aussi ma place, Madame ?

LUCAS.

Volontiers, morgué que ça sera drôle.

Mr BERNARD.

Ne perdons point de temps, allons, viens Lucas.

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, ce n'est point ainsi qu'il y faut aller.

Mr BERNARD.

Comment donc ?

ANGELIQUE.

Il faut prendre des habits de femmes pour les mieux tromper.

Mr BERNARD.

Qu'en avons-nous affaire ? on n'y voit goute.

LUCAS.

On n'y voit goute, mais on tâte. Monsieur, ça est bian pensé des habits de femmes.

Mr BERNARD.

Hé ! bien soit, voions la fin de tout cela.

ANGELIQUE.

Vous trouverez un déshabillé pour vous, & une coëffure sur ma toilette.

LISETTE.

Et pour l'ajustement de Lucas, vous le prendrez dans ma garderobe.

LUCAS.

Pargué je n'avons pas besoin de tant de parures.

ANGELIQUE.

Allez vîte, & revenez de même.

LUCAS.

Ne vous boutez pas en peine ; je ſerons bientôt fagotez. Morgué que j'allons rire.

## SCENE XIX.

### ANGELIQUE, DORANTE, LISETTE, LOLIVE.

LISETTE.

Maintenant, Monſieur le Jardinier;

LOLIVE.

La peſte que tu as la ſerre bonne !

ANGELIQUE.

Je ne tiens pas mal auſſi ce qui me tombe en partage, & quelques éforts que vous ayez fait pour m'échaper...

DORANTE.

Je fais tout mon bonheur d'être auprès de vous : mais le commencement de vôtre converſation.

LOLIVE.

Je me donne au diable, j'ai eu belle peur ; j'ai crû d'abord que vous étiez traîtreſſe, Madame.

ANGELIQUE.

Cette converſation s'eſt terminée plus heureuſement que vous ne penſiez.

DORANTE.

Elle vous a débaraſſée de vos ſurveillans ; nous ſommes ſeuls, charmante Angelique, quelles réſolutions ſont les vôtres ?

ANGELIQUE.

Que vous alliez tout au plus vîte au rendez-vous que l'on vient de vous procurer,

DORANTE

Ah ! de grace, parlons ſérieuſement, je vous prie.

LISETTE.

On vous parle ſérieuſement auſſi, il y faut aller.

LOLIVE.

Pour moi je ne demande pas mieux.

DORANTE.

Adorable Angelique, profitons d'une occaſion ſi favorable : il s'agit de me deſeſperer, ou de vous déterminer à une fuite.

ANGELIQUE.

Non, pour le parti de la fuite, ne vous attendez point que je le prenne. Ménageons vôtre fortune & ma réputation, une affaire d'éclat perdroit l'une & l'autre : écrivez à vôtre famille, j'attens des nouvelles de la mienne.

DORANTE.

Et que deviendrai-je en attendant moi, Madame ?

ANGELIQUE.

Vous me dites que vous n'aimez, vous aurez le temps de me le perſuader.

DORANTE.

Après ce que vous avez dit à vôtre Tuteur : il ne faut pas que le jour me retrouve chez lui ni dans le Village.

ANGELIQUE.

Au contraire, allez au rendez-vous, vous dis-je, & trouvez les moiens de mériter ſa confiance.

DORANTE.

Sa confiance, Madame !

LISETTE.

Oüi ſa confiance. Vous avez de l'eſprit & de l'amour, & vous ne comprenez pas ce qu'on vous conſeille ?

LOLIVE.

Il faut que j'aie plus d'eſprit que mon maî-

être assurément, car je comprens la chose à merveille moi.

DORANTE.

Mais expliquez moi donc ?

LOLIVE.

Je vous expliquerai tout, suivez-moi seulement.

DORANTE.

Je vous obéïs aveuglement, Madame, quel prix recevrai-je de ma soûmission ?

LISETTE.

Hé ! mort de ma vie dépêchez-vous, on vous dira cela quand vous serez revenu.

## SCENE XX.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

La plaisanterie devient peut-être un peu trop forte, Lisette ; & Monsieur Bernard. . .

LISETTE.

Hé ! allez, allez, Madame : c'est un bon homme qui le merite bien. Comment, on ne sçauroit se défaire de ce petit importun-là ?

ANGELIQUE.

L'imagination du rendez-vous m'est venuë bien à propos pour nous en débarasser.

LISETTE.

Avoüez que je ne vous ai pas mal secondée ; nous sommes vives nous autres dans l'occasion, nos soûpirans en ont tremblé.

ANGELIQUE.

Cette avanture produira des effets admirables, Lisette.

LISETTE.

Assurément. Le Tuteur convaincu de nôtre bonne foi ne sera plus si défiant, & nous serons un peu moins gênez, par ma foi voila une jolie maniere de guérir les soupçons d'un jaloux!

Mr BERNARD & LUCAS *derriere le Théâtre.*

Haie, haie, haie, à l'aide.

ANGELIQUE.

J'entens du bruit, Lisette.

LISETTE.

Oui, Madame, on aplique le remede, il faut lui donner le temps d'operer : rentrons dans le logis.

Mr BERNARD.

Au secours, au secours.

LUCAS.

A l'aide, à l'aide.

## SCENE XXI.

DORANTE, Mr BERNARD, ANGELIQUE, LUCAS, LISETTE.

DORANTE.

Vous prétendez en vain m'échaper, je veux vous mener moi-même à Monsieur Bernard, & le rendre témoin de vôtre trahison : comment malheureuse, vous trompez un si honnête homme ? ha perfide !

Mr BERNARD.

Voila un brave garçon, je ne l'aurois pas crû.

LUCAS.

Hé! je suis tout moulu de coups, misericorde.

LOLIVE.

LOLIVE.

Oh ! tu as beau fuïr, tu ne m'échaperas pas. Trahir un si bon maître que le tien, carogne de Lisette.

LUCAS.

Oh ! tatigué, tenez-vous donc. Si c'est Lisette à qui vous en voulez, je ne suis pas elle, je suis Lucas.

LOLIVE.

Comment, Lucas.

LUCAS.

Oüi palsangué, regardez-y plûtôt : Voici tout à propos de la lumiére.

## SCENE XXII.

DORANTE, LUCAS, Mr BERNARD, MATHURINE, ANGELIQUE. LISETTE, LOLIVE.

MATURINE *avec un flambeau.*

HE ! quel vacarme est-ce-là : à qui en avez-vous donc ? quel bruit vous faites.

DORANTE.

Lucas en habit de femme, que veut dire ceci ?

LUCAS.

Ça veut dire que je croions vous attraper, & que je sommes attrapez nous. C'est nôtre Monsieur qui est la Damoiselle que vous avez si biau époustée.

DORANTE.

Quoi ! Monsieur.

Mr BERNARD.

Oüi, mon cher enfant, c'est moi-même.

DORANTE.

Je ſuis au deſeſpoir, Monſieur, des coups de bâton.. ..

Mr BERNARD.

Ne ne fais point d'excuſes, je te prie, ne me fais point d'excuſes. Je ſuis ravi d'avoir ce témoignage de ton zéle, & de ton affection.

DORANTE.

Monſieur. ....

LOLIVE.

Si vous voulez encore quelques preuves de la mienne, Monſieur, vous n'avez qu'à dire.

Mr BERNARD.

Ho! non, non, diable. Hé bien, Lucas, te voilà avec tes ſoupçons, tu es détrompé maintenant, dis, n'eſt-il pas vrai?

LUCAS.

Détrompé, non, mais je ſis battu.

Mr BERNARD.

Aprochez. Où êtes-vous, Angelique? venez embraſſer cet honnête garçon-là: Voilà la perle des domeſtiques. Hé bien, étois-je d'intelligence avec eux? qu'en dites-vous? vous me rendez juſtice à l'heure qu'il eſt.

ANGELIQUE.

Oh! pour cela oüi, Monſieur, je vous en répons; & voici mon Oncle le Chevalier qui vient d'arriver qui vous la rendra bien davantage encore.

Mr BERNARD.

Vôtre oncle! & que vient-il faire ici à l'heure qu'il eſt?

ANGELIQUE.

Nous ne tarderons pas à l'aprendre: c'eſt quelque affaire preſſée aparemment.

DORANTE.

Le Chevalier me tient parole, tout va bien, Lolive.

LUCAS.

Morgué, Monſieur, ne nous montrons pas comme ça, on ſe gaufferoit de nous.

## SCENE DERNIERE.

Mr BERNARD, LE CHEVALIER, ANGELIQUE, DORANTE, LOLIVE, LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

Tenez, Monſieur, c'eſt Monſieur Bernard à qui vous en voulez, le voilà en deshabillé de campagne.

LE CHEVALIER.

Monſieur Bernard!

Mr BERNARD.

Oüi, Monſieur, c'eſt moi-même. Il faut vous dire.

LE CHEVALIER.

Dans un tel équipage! donnez-vous le bal ici, Monſieur? Ma niéce, y en a-t-il quelqu'un dans le village?

Mr BERNARD.

Ce n'eſt point une maſcarade, Monſieur je vais vous expliquer.

LISETTE.

Le pauvre homme a perdu l'eſprit depuis quelque temps. Il nous le faut veiller toutes les nuits.

Mr BERNARD.

Comment inſolente?

LOLIVE.

Il ne court encore que le jardin ; mais il courera bien-tôt les champs si je ne me trompe.

LE CHEVALIER.

Ah ! te voilà Lolive.

LOLIVE.

Vous voiez, Monsieur, chacun a sa folie dans cette maison-ci : la mienne est d'être jardinier.

LE CHEVALIER.

Je sçai l'avanture.

LOLIVE.

Et voilà aussi un autre fou de vôtre connoissance qui s'est mis dans la tête....

LE CHEVALIER.

Je connois sa folie ; je viens ici pour la guérir. Et quelle figure est-ce encore-là ?

LISETTE.

C'est le fermier de Monsieur Bernard, qui a la même folie que son maître, ils ont tous deux la rage d'être femmes.

LUCAS.

Morgué ça n'est pas vrai, je ne veux pas être femme, c'est une trop méchante engeance, & j'aimerois mieux être loup-garou.

Mr BERNARD.

Ouais, tout ceci commence à me déplaire, qu'est-ce donc que cela signifie ?

LE CHEVALIER.

Vous êtes-là, ma niéce, en bien mauvaise compagnie.

ANGELIQUE.

Je m'y déplaît beaucoup, mon oncle, je vous l'avouë.

LE CHEVALIER.

Je le crois bien, ce sont les Petites Maisons que cette maison-ci ; il faut en sortir au plus vîte.

Mr BERNARD.

On ſe moque ici de moi, je penſe.

ANGELIQUE.

Pour le Peintre & le Jardinier, ce ſont des eſpeces de foux aſſez agréables. Si vous voulez bien, mon oncle, nous les emmenerons avec nous.

LE CHEVALIER.

Volontiers, ma niéce.

LOLIVE.

Nous divertirons ces Dames dans le voïage, Monſieur.

LE CHEVALIER.

J'ai-là mon caroſſe, allons; venez.

Mr BERNARD.

L'on prétend ainſi malgré moi....

LE CHEVALIER.

Doucement, s'il vous plaît, Monſieur Bernard, vôtre folie me paroît dangereuſe, vous demeurerez tout ſeul: mais je vous ferai garder à vûë, en attendant qu'on vous enferme, ou que vôtre bon ſens vous revienne.

Mr BERNARD.

Quoi! Angelique. . . .

ANGELIQUE.

Adieu, Monſieur, je ſuis bien fâchée de vôtre accident, nous vous reverrons quand vous ſerez plus ſage,

Mr BERNARD.

Ma pauvre Liſette, empêchez que. . .

LISETTE.

Juſqu'au revoir. Monſieur, quand ſa folie le prendra recommandez qu'on ne le batte point, il vient d'en avoir aſſez, je vous aſſure.

Mr BERNARD.

Quoi! tout le monde m'abandonne.

DORANTE.

Vous êtes perſuadé de mon zéle & de ma

fidélité, Monſieur, je vais ſuivre vôtre maîtreſſe, & je vous promets de l'entretenir toute ma vie dans les bons ſentimens qu'elle a pour vous.

Mr BERNARD.

Hom, je creve.

LOLIVE.

Je laiſſe vôtre jardin en bon état. Souvenez-vous quelquefois de moi, je vous prie, ne donnez jamais de coups de bâton à vos Jardiniers; ces marauts-là ſçavent les rendre.

Mr BERNARD.

Ah! mon pauvre Lucas, je perds Angelique, que deviendrai-je?

LUCAS.

Bon. Palſangué que voulez-vous faire: ils ont beau dire, je ne ſommes pas foux; je ſommes les ſots, & ſi j'avions épouſé ces deux carognes-là, je l'aurions été bian davantage.

FIN.

# LA FOIRE DE BESONS,

## COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois le 14. Août 1695.

## ACTEURS.

Mr GRIFFARD, Financier.
MARIANE, Fille de Monſieur Griffard.
CHONCHETTE, Filleule de Mr Griffard.
CLITANDRE, Neveu de Mr Griffard.
Mr GUILLEMIN, Notaire.
Me GUILLEMIN, Femme de Monſieur Guillemin.
LE CHEVALIER.
L'ABBE'.
CIDALISE, Femme de Clitandre.
ERASTE, Amant de Mariane.
Me ARGANTE, Vieille Coquette, Amoureuſe d'Eraſte.
FROSINE, Intrigante.
LOLIVE, Valet d'Eraſte.
LE TABELLION.
LE NOURICIER.
Troupe de Païſans & de Païſannes, &c.

*La Scene eſt dans la Prairie de Beſons.*



# LA FOIRE DE BESONS, COMEDIE.

## SCENE PREMIERE.

CLITANDRE *seul.*



RASTE me fait bien attendre, & il n'a guéres d'empressement pour un homme aussi passionné qu'il paroît l'être.

***************************

## SCENE II.

CLITANDRE, LOLIVE.

CLITANDRE.

AH! te voila, Lolive, où est ton maître?

LOLIVE.

Il m'envoie vous prier de ne vous point im-

patienter, Monsieur, il va venir aussi-tôt qu'il sera débarassé de Madame Argante.

CLITANDRE.

Sa Madame Argante est avec lui.

LOLIVE.

Vraiment oüi, Monsieur, ce sont des animaux tenaces que de vieilles Coquettes, on ne les quitte pas comme on veut; cependant comme il est sans façon avec elle, il la plantera-là toute seule au premier endroit: nous l'aurons bien-tôt ici. Le voilà, je pense.

# SCENE III.

## CLITANDRE, ERASTE, LOLIVE.

ERASTE.

Mille pardons, mon cher Clitandre, j'abuse de toutes maniéres des bontez que tu as pour moi.

CLITANDRE.

Laissons-là les complimens, s'il te plaît, & venons au fait. Voilà la maison de mon oncle.

LOLIVE.

Vous avez tort d'être brouillé avec lui, vous seriez bien logé en ce païs-ci.

CLITANDRE.

Il y est depuis deux jours, sa fille est avec lui. Tu es amoureux d'elle; mon oncle est un homme extraordinaire qui ne la mariera point dans les formes; il faut se servir, pour te rendre heureux, du petit stratagême que nous avons imaginé.

ERASTE.

Toutes nos mesûres sont prises pour cela:

mais l'execution m'en paroît un peu difficile.

LOLIVE.

Point du tout, Monsieur, c'est ce qui vous trompe, l'occasion de la Foire autorise la Mascarade ; & pour donner plus d'aparence à la chose, j'ai engagé deux ou trois païsans des plus gros Bourgeois du Village, à être aussi de la partie, tout ira bien.

CLITANDRE.

Ton aimable parente Cidalise a mis le moins scrupuleux petit Notaire de Paris dans tes interêts, nous l'avons amené avec nous. Mon oncle est amoureux de Cidalise à la fureur, elle le fera donner dans tous les panneaux qu'elle voudra lui tendre.

ERASTE.

Mais toi qui aimes Cidalise, consentiras-tu, sans quelque sorte de repugnance, qu'elle flâte du moindre espoir l'extravagante passion de ton oncle? Et la délicatesse de ton amour...

CLITANDRE.

Il faut te parler confidemment : prens garde que quelque curieux ne vienne point nous écouter, Lolive. Nous sommes trop bons amis pour avoir des secrets l'un pour l'autre, & je me reproche de t'en avoir fait un depuis six jours de mon mariage avec Cidalise.

ERASTE.

Quoi Cidalise!

CLITANDRE.

Elle a consenti à mon bonheur, nous nous interessons à faire le tien. Tu seras heureux, j'ose t'en répondre.

ERASTE.

Et ton oncle ne sçait-il rien de cette affaire?

CLITANDRE.

Je suis si mal avec lui depuis si long-tems;

& il en uſe ſi mal avec ſa famille, que j'ai crû pouvoir me diſpenſer....

LOLIVE.

Monſieur, je viens d'appercevoir Froſine qui ſe promene ici-près toute ſeule. Monſieur eſt mal avec ſon oncle, je n'y ſuis pas bien moi; nous n'avons perſonne pour commencer l'intrigue, voulez-vous que je la mette de nôtre partie?

ERASTE.

Elle eſt des amies de Madame Argante, prens garde.

LOLIVE.

Elle aime l'argent plus que toutes choſes, je vous répons d'elle.

CLITANDRE.

Fais-la venir que nous lui parlions, je ſuis fort de ſes amis, moi.

LOLIVE.

Je vous l'amene... Oh! par ma foi il n'eſt plus temps, Madame Argante s'en eſt emparée: les voilà qui viennent de ce côté.

ERASTE.

Retirons-nous, & toi Lolive, trouve quelque moien pour éloigner Madame Argante de cet endroit-ci, nous en aurons beſoin pour nôtre Maſcarade.

LOLIVE.

Je m'en charge, & d'engager Froſine à vous rendre ſervice, laiſſez-moi faire.

## SCENE IV.

Me ARGANTE, FROSINE.

Me ARGANTE.

AH! quelle cohuë, ma pauvre Froſine, quelle cohuë que cette Foire de Beſons.

FROSINE.

C'eſt une eſpece de bal de campagne, où on laiſſe entrer tous les maſques, comme vous voiez.

Me ARGANTE.

Le cruel bal, & les vilains maſques! je ſuis bien heureuſe de t'avoir rencontrée. Il n'y a ici que moi de femme de qualité, je penſe: en verité je ſuis confuſe de la complaiſance que j'ai pour Eraſte: il faut l'aimer autant que je fais, pour ne pas rompre toutes les ridicules parties où il m'engage.

FROSINE.

Nous l'avons perdu dans la foule, & cela vous inquiéte, à ce qu'il me ſemble: avoüez de bonne foi la choſe, Madame, c'eſt la jalouſie plûtôt que la complaiſance qui vous fait être de ſes parties, il ne vous a pas trop preſſée pour celle-ci, au contraire.

Me ARGANTE.

Jalouſe moi! moi jalouſe! oh je ne la ſuis point du tout, je t'aſſure: quand on eſt faite comme moi, & qu'on ſe connoît, la jalouſie eſt une paſſion qu'on ne connoît guéres.

FROSINE.

Il eſt vrai, Madame, que vous avez tous les ſujets du monde de vous loüer de la nature.

Me ARGANTE.

Franchement, Froſine, ma figure lui fait honneur, & depuis qu'on s'eſt aviſé de porter des viſages dans le monde, il n'y a guéres que le mien qu'elle puiſſe ſe vanter d'avoir fait.

FROSINE.

Vous êtes bien contente de vôtre groſſe perſonne, Madame?

Me ARGANTE.

Tout ce qu'on peut l'être, ma chere Froſine, je ſuis belle, riche & jeune, encore malgré là

médisance ; car il y a des mal-intentionnées dans le monde.

FROSINE.

Oüi cela est vrai, des ridicules qui enragent de vieillir, & qui veulent que tout le monde vieillisse à proportion : quand il y a quarante ou cinquante ans qu'ils connoissent une femme, ils s'imaginent qu'elle a cet âge là.

Me ARGANTE.

Le monde est si plein d'impertinens : car pour très-jeune je le suis, te dis je.

FROSINE.

Hé à qui le dites-vous, Madame ? je le sçai mieux qu'un autre, vous n'étiez qu'un enfant quand ma grand-mere fut mariée.

Me ARGANTE.

Et avec tous ces avantages de la beauté & de la jeunesse j'ai ceux aussi d'une naissance distinguée, d'une alliance considerable.

FROSINE.

Ah ! Madame, qu'il y a de malignité dans le monde !

Me ARGANTE.

Comment donc, Frosine ?

FROSINE.

Le merite & la vertu sont bien persecutez dans ce siecle ci ! J'ai entendu dire à mille personnes que vous n'avez jamais eu ni pere ni mere, ni de mari même, quoique vous soiez veuve.

Me ARGANTE.

Mais en verité cela est trop plaisant, Frosine, cela est trop plaisant. Que le monde est extravagant ! comme si l'on ne connoissoit pas ma famille : j'ai deux jeunes garçons au Collège, une petite niéce dans le Convent.

FROSINE.

Oh ! pour des enfans & des especes de niéces, on ne vous dispute point cette famille-là : mais

pour un mari & des ancêtres ; ce sont des parens qu'on ne vous connoit point, à ce que j'ai oüi dire.

Me ARGANTE.

Il y a là-dedans un excès de ridicule qui me réjoüit.

FROSINE.

Je vous demande pardon, Madame, de vous dire si naturellement...

Me ARGANTE.

Tu ne me fâches point, mon enfant, je suis femme de bon esprit, je me mets au dessus des discours du peuple, j'ai du bien, de l'argent comptant.

FROSINE.

De l'argent comptant ?

Me ARGANTE.

Oüi, Frosine.

FROSINE.

Ah! vraiment je ne m'étonne plus que vous vous moquiez de tout ce qu'on peut dire, & que vous n'en preniez point de chagrin. Le chagrin & l'argent comptant ne doivent point loger en même maison.

Me ARGANTE.

J'ai du goût pour Eraste : il m'aime, cela suffit, je suis à la veille de l'épouser.

FROSINE.

Ecoutez, Madame, on est dans le goût de vous disputer vos mariages, on pourroit bien vous disputer ce mari ci. En tems de guerre les hommes sont rares, c'est à qui en aura.

Me ARGANTE.

Non, Frosine, il ne tient qu'à moi d'épouser Eraste, te dis-je, & cela ne tardera pas à se faire,

# SCENE V.

## Me ARGANTE, FROSINE, CIDALISE.

CIDALISE.

AH Ciel ! que vois-je ? l'heureuſe rencontre, Madame Argante à la Foire de Beſons ! hé c'eſt vous, charmante perſonne !

Me ARGANTE.

Cidaliſe ! quoi Cidaliſe ! ah quelle prédeſtination, te trouver ici, mon incomparable ? tu n'y es pas ſeule apparemment ? & ces ſortes de parties. . .

CIDALISE.

Elles ſe font toûjours en bonne compagnie, la mienne eſt aſſurément une des plus gaillardes, Clitandre m'a engagée d'y venir avec un Abbé, une fille d'Opera & un Notaire.

FROSINE.

Ne ſeroit-ce point le mariage de l'Abbé que vous venez faire en ce païs-ci : c'eſt une Foire pour ces ſortes de mariages que la Foire de Beſons, Madame.

CIDALISE.

Ah ! te voilà, Froſine, tu es toûjours auſſi folle que de coûtume.

FROSINE.

Fort à vôtre ſervice, Madame.

Me ARGANTE.

Où as-tu laiſſé ta compagnie ?

CIDALISE.

Elle s'eſt diſperſée de côté & d'autre. En ſortant du bac cinq ou ſix femmes à bonne fortune

ſe ſont emparées de Monſieur l'Abbé, à cinquante pas plus loin un gros d'yvrognes a accoſté la fille d'Opera, & Monſieur le Notaire eſt ici proche en affaire ſerieuſe.

Me ARGANTE.

En affaire ſerieuſe à la Foire de Beſons.

CIDALISE.

Oüi vraiment, & très-ſérieuſe même. Le pauvre petit Tabellion en faveur du voïage avoit arboré le plumet & l'épée pour impoſer aux Clercs & aux Courtaux.

FROSINE.

Cela aura produit un effet tout contraire, je gage.

CIDALISE.

Juſtement, Froſine, tu l'as deviné. Ils l'ont reconnu, il a pris querelle: & ils achevoient de le battre quand je l'ai quitté, parce que je ne pouvois plus m'empêcher d'en rire.

Me ARGANTE.

Et toi tu n'as point trouvé d'avanture?

CIDALISE.

Une des meilleures de toute la Foire. Un joli Mouſquetaire de dix-huit ans, qui m'a offert la collation, & de me remener en croupe à Paris; ce ne ſont pas-là des bagatelles, Froſine.

FROSINE.

Fy en croupe, Madame.

CIDALISE.

Oh! il me propoſoit d'aller en deux jours, pour éviter la fatigue du voïage.

FROSINE.

Diantre, cela merite réflexion.

Me ARGANTE.

Et voilà, Froſine, à quoi l'on eſt expoſée dans ces ſortes de plaiſirs ci, & ſérieuſement je me ſçai fort mauvais gré d'y être venuë.

FROSINE.

Ah ! Madame, vous n'avez rien craindre ; & vous êtes à couvert de ces sortes d'avantures, ce n'est que de petites étourdies comme Madame, à qui l'on ose faire des propositions si téméraires : mais il n'y a point de jeune homme, quelque déterminé qu'il puisse être, qui ose vous insolenter de cette maniere-là.



# SCENE VI.

## Me ARGANTE, FROSINE, CIDALISE, Mr GUILLEMIN.

CIDALISE.

AH ! vous voila, Monsieur Guillemin, hé ! comment avez-vous pû vous débarrasser de cette foule de frapeurs qui vous entouroit ?

Mr GUILLEMIN.

J'en suis venu à bout, Madame, & grace au Ciel m'en voila quitte.

Me ARGANTE.

N'est-ce pas-là ton petit Notaire ?

CIDALISE.

Oüi, lui même.

Mr GUILLEMIN.

Il arrive toûjours quelque histoire plaisante dans ces promenades-ci, c'est la coûtume, il s'y faut attendre.

CIDALISE.

Je ne sçai pas où vous trouvez le plaisant de celle-ci, & elle me paroît assez triste pour vous.

Mr GUILLEMIN.

Point du tout, Madame, ce n'eſt qu'une bagatelle.

FROSINE.

Oh! Monſieur Guillemin eſt fait à ces ſortes d'incidens-là, Madame, il y a long-temps que nous nous connoiſſons; c'eſt un petit homme à bonne fortune.

Mr GUILLEMIN.

Ah! c'eſt toi: Serviteur, Froſine.

FROSINE.

Qu'il ſoit à Paris, ou à la campagne, il ne paſſe point de jour ſans quelque avanture.

Me ARGANTE.

Cela eſt heureux, & je l'en felicite.

CIDALISE.

Comment, ma charmante, ſçavez-vous bien que Monſieur Guillemin eſt en commerce avec ce qu'il y a de plus agréables libertines dans le monde?

Mr GUILLEMIN.

C'eſt bien de l'honneur que vous me faites, Madame.

FROSINE.

Tout Notaire qu'il eſt, il ne ſe fait pas une affaire de diſputer le cœur d'une Coquette à un Prince, & à un Financier même.

Mr GUILLEMIN.

Il y a une maniere pour ſe faire aimer, que ces Meſſieurs-là ne connoiſſent pas mieux que d'autres.

CIDALISE.

Il eſt toûjours le préféré, vous dis-je.

Me ARGANTE.

Je n'ai pas de peine à le croire.

Mr GUILLEMIN.

Je ne m'en vante jamais, & cela ſe ſçait d'ailleurs, Madame.

FROSINE.

Oh ! pour cela oüi, ses affaires finissent toûjours avec éclat. Il prend ordinairement querelle avec ses rivaux, où avec ses maîtresses, cela lui attire des disputes avec les domestiques, ces marauts-là sont insolens, il faut les battre, ou être battu quelquefois. Il y a toûjours des coups donnez dans le dénouëment des avantures de Monsieur Guillemin ; ce sont des especes de Tragedies.

Mr GUILLEMIN.

Je n'y jouë pas le plus mauvais personnage, Frosine.

FROSINE.

Vous êtes souvent lezé dans la catastrophe.

CIDALISE.

Que ne souffre-t-on point pour les Dames ! il aime le beau sexe, c'est-là sa folie.

Mr GUILLEMIN.

Ah ! Madame !

FROSINE.

Lui ! Madame ! vous n'y songez pas, il a la plus jolie femme de France, qu'il n'aime point du tout.

Mr GUILLEMIN.

Fy, aimer sa femme, cela est-il permis à un galant homme ? & se marie-t-on pour cela dans le monde ? A moins que d'être du dernier Bourgeois...

CIDALISE.

Monsieur Guillemin est un Notaire de qualité au moins, c'est lui qui fait valoir tout l'argent comptant des petits Maîtres de la Cour, Madame.

Mr GUILLEMIN.

Je ne me suis donné une femme que pour la forme ; c'est une bonne personne qui ne sort point de chez elle, qui ne voit ame qui vive, & qui fait

aller mon ménage pendant que je me divertis, & que je me promene.

CIDALISE.

Vous êtes bien prédestiné, Monsieur Guillemin, d'avoir une si bonne femme.

# SCENE VII.

## Me ARGANTE, FROSINE, CIDALISE, Mr GUILLEMIN, L'ABBE'.

CIDALISE.

NOus nous retrouverons tous à la fin. Voici Monsieur l'Abbé, je pense.

L'ABBE'.

Nous l'avons échapé belle, Madame. Et l'avanture qui vient d'arriver....

Mr GUILLEMIN.

Comment ? quelle avanture ?

L'ABBE'.

On ne vous l'a pas encore dite ?

FROSINE.

Nous ne sçavons ce que c'est.

L'ABBE'.

Le même Bac qui nous a passé vient de s'ouvrir en abordant de ce côté-ci, il y avoit dedans plus de trois cens personnes.

Me ARGANTE.

Au secours, au secours, misericorde. Hé n'y a-t-il personne de noié ?

L'ABBE'.

Non, Madame, la plûpart n'ont pris que le demi bain même : à la vérité il y a quelques chapeaux & quelques fontanges qui prendront le

bain tout entier, & qui pourront bien aller jusqu'à Roüen porter des nouvelles du naufrage.

Me ARGANTE.

Ces pauvres chapeaux ! ces pauvres fontanges !

## SCENE VIII.

Me ARGANTE, FROSINE, Mr GUILLEMIN, L'ABBE', LE CHEVALIER *yvre*.

LE CHEVALIER *à l'Abbé.*

BOn jour, mon ami.

L'ABBE'.

Voila un jeune homme qui se porte bien. Bon jour, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Mesdames. Allons vîte, vôtre manteau, Monsieur l'Abbé.

L'ABBE'.

Mon manteau ! tu te moques, je pense.

LE CHEVALIER.

Je ne me moque point, tôt, dépêche.

Me ARGANTE.

Comment donc, est-ce qu'on vole ainsi les manteaux à la Foire de Besons ?

CIDALISE.

Cela est fort commode.

LE CHEVALIER.

On ne les vole point, Madame, on les emprunte aux Abbez officieux pour enveloper les baigneuses du Bac, en attendant que leurs habits sechent.

FROSINE.

Il faut avoüer que ces Messieurs les Abbez

ſont d'une grande reſſource pour les Dames.

L' A B B E'.

Mais je ſuis bien-aiſe de ſçavoir à qui mon manteau...

LE CHEVALIER.

Hé donne, te dis-je, la petite perſonne qui s'en ſervira merite bien qu'on lui faſſe plaiſir ; elle eſt d'humeur reconnoiſſante, & tu ne ſeras point fâché de l'avoir obligée.

L' A B B E'.

Mon caractere m'engage à être charitable, il n'y a pas moien de m'en défendre.

Mr GUILLEMIN.

Que Monſieur l'Abbé eſt bien faiſant, Meſdames !

LE CHEVALIER *à Me Argante.*

Il me faudroit encore une jupe ; allons Madame, faites bien les choſes

Me ARGANTE.

Comment ? qu'eſt-ce à dire ?

LE CHEVALIER.

C'eſt une petite Bourgeoiſe des plus jolies, qui m'avoit ici donné rendez-vous, il lui arrive un accident, je ne puis pas avec bienſeance la ramener chez elle toute nuë : allons, Madame.

Me ARGANTE.

Mais qu'eſt-ce que cela ſignifie ? je n'ai que faire de vôtre petite Bourgeoiſe moi.

CIDALISE.

Il faut avoir quelques égards pour ſon prochain, Madame.

L' A B B E'.

Monſieur le Chevalier eſt fort joli homme au moins, ce n'eſt pas un ingrat ; & quand une perſonne de merite lui rend ſervice, il a ſa revanche de la bonne maniere.

FROSINE.

Est-ce que vous voudriez être moins charitable que Monsienr l'Abbé, Madame ?

Me ARGANTE.

Hom, il faut avoir des complaisances...

FROSINE.

Voila une Dame bien obligeante.

LE CHEVALIER.

La petite Bourgeoise viendra vous remercier ; je vous l'amene dans ce moment même.

## SCENE IX.

Mr GUILLEMIN, CIDALISE, Me ARGANTE, L'ABBE'.

Mr GUILLEMIN.

VOila un naufrage de bac qui causera du désordre dans plus d'un ménage.

CIDALISE.

Oüi, on verra bien que les habits moüillez ne viendront pas de visites sérieuses.

Me ARGANTE.

Oh ! pour moi je ne passerai point de Bac assurément, on fera faire un pont si on veut que je m'en retourne.

L'ABBE'.

Il faut vous établir en ce païs-ci, Madame ; le Bailli de Besons est veuf ; si vous voulez c'est un mariage à faire.

Me ARGANTE.

Un Bailli de Besons, Monsieur l'Abbé ! un Bailli... Regardez-moi bien, ai-je l'air d'une Baillive... Je vous trouve admirable.

L'ABBE'.

L'ABBE'.

Vous vous emportez, je quitte la place.
*A Cidalise & au Notaire.*
Nous sçavons où nous retrouver : sans adieu, Madame.

Me ARGANTE.

Voilà un Abbé bien impertinent, avec son Bailli de Village. Je ne sçai ce qui me tient....

# SCENE X.

Me GUILLEMIN, Mr GUILLEMIN, LE CHEVALIER *yvre*, FROSINE, Me ARGANTE, CIDALISE.

Me GUILLEMIN.

JE ne sçai à qui j'ai l'obligation de l'ajustement où me voilà : mais on m'a fait si grand plaisir, que je ne puis remercier assez.

Mr GUILLEMIN.

Que vois-je ? ventrebleu, c'est ma femme !

Me GUILLEMIN.

Ah ! Monsieur le Chevalier, voila mon mari, je suis perduë.

LE CHEVALIER.

Son mari !

Mr GUILLEMIN.

Comment malheureuse !

LE CHEVALIER.

Doucement, Monsieur, point de violence.

Mr GUILLEMIN.

Qu'est-ce à dire, point de violence ?

FROSINE *à Mr Guillemin.*

Vous le disiez bien, Monsieur, voila un pa-

tit naufrage qui causera du desordre.

Mr GUILLEMIN.

Oüi je vous en répons, & vous verrez de quelle maniére....

Me ARGANTE

Est-ce ainsi que vôtre femme fait aller le ménage, pendant que vous vous promenez, Monsieur le Notaire?

Mr GUILLEMIN.

Morbleu.

CIDALISE.

Cette avanture est plus triste que la premiere; M'en croirez-vous je suis vôtre amie, avalez doucement la pilule. Si vous teniez chez vous compagnie à vôtre femme, elle n'en viendroit pas chercher à la Foire.

Mr GUILLEMIN.

Quoi, Madame!

FROSINE.

Hé fy, Monsieur, vous faites comme le chien du Jardinier; vous n'avez pas pris vôtre femme pour l'aimer, & vous ne voulez pas que d'autrés l'aiment.

Mr GUILLEMIN.

L'aimera qui voudra: mais ce ne sera pas chez moi, je vous jure, & je m'en vais tout de ce pas la remener chez son pere.

Me GUILLEMIN.

Helas! vous le pouvez, Monsieur, vous m'y avez prise: mais comme le carosse de Monsieur le Chevalier ma prise au logis, il faut auparavant qu'il m'y remene.

Mr GUILLEMIN.

Quoi vous avez encore l'éfronterie....

Me ARGANTE.

Ce qu'elle propose est dans les regles, il n'y a pas le petit mot à dire.

Mr GUILLEMIN.

J'entage.

LE CHEVALIER.

Allons, point de bruit, Monſieur le Notaire ; vôtre femme ſe met à la raiſon, il faut auſſi que vous vous y mettiez, vous la remenerez demain chez ſon pere, & je la remenerai ce ſoir chez vous moi : nous allons toûjours faire collation en attendant que ſes hardes ſéchent ; il n'y paroîtra pas, je vous aſſûre.

Mr GUILLEMIN.

Je ne vous quitterai pas, vous avez beau faire.

LE CHEVALIER.

Hé ! bien venez, vous êtes le maître : mais point de mauvaiſe humeur ſur tout, où nous vous mettrons dehors, je vous en avertis.

CIDALISE.

Vous n'êtes pas heureux à la Foire de Beſons. Monſieur Guillemin, je ne vous conſeille pas d'y revenir l'année prochaine.

Me GUILLEMIN.

Si l'on m'y ratrape de ma vie.

LE CHEVALIER.

Donnez la main à vôtre épouſe, Monſieur Guillemin, faites bien les choſes.

Me GUILLEMIN.

Sans rancune au moins, mon petit mari.

Mr GUILLEMIN.

Hom ! carogne.

LE CHEVALIER.

Tout cela s'accommodera, Meſdames, avec nous autres gens de qualité. Il faut bien qu'un Notaire ſoit bon homme.

## SCENE XI.

FROSINE, CIDALISE, Me ARGANTE.

FROSINE.

JUsqu'au revoir, Monsieur Guillemin. On va vous envoier la petite fille d'Opera, afin que la partie soit quarrée.

CIDALISE.

Epargne-le, Frosine, il est de mes amis, & il a assez de chagrin.

FROSINE.

Bon, Madame, il ne s'est donné une femme que pour la forme, & il n'est aussi fâché que pour la forme, je vous assure.

Me ARGANTE.

Il n'a pas fait un heureux voiage.

## SCENE XII.

Me ARGANTE, CIDALISE, FROSINE, LOLIVE.

LOLIVE.

AH! Madame, que je vous trouve bien à propos.

Me ARGANTE.

A qui en as-tu donc? te voila bien essoufflé.

LOLIVE.

On le seroit à moins. Bon jour, Frosine.

FROSINE.

Bon jour, Lolive.

LOLIVE.

Il y a une heure que je galope toute la prairie pour vous chercher, Madame.

Me ARGANTE.

Que me veux-tu ?

LOLIVE.

Ah ! la maudite Foire, Madame, la maudite Foire ! vous aviez un bon pressentiment de vouloir rompre cette partie-là.

Me ARGANTE.

Qu'y a-t-il donc ?

LOLIVE.

Ce qu'il y a, Madame ?

FROSINE.

Est-il arrivé quelque chose à Eraste ?

Me ARGANTE.

A Eraste ?

LOLIVE.

Oüi, Madame.

CIDALISE.

Que peut-il lui être arrivé ? Eraste n'a point de mauvaises affaires.

LOLIVE.

Pardonnez-moi vraiment, il connoît je ne sçai combien de femmes.

Me ARGANTE.

Il a pris querelle pour des femmes ?

LOLIVE.

Non pas, Madame, il n'est pas si bête : ce sont des femmes qui ont pris querelle pour lui.

FROSINE.

Des femmes qui ont pris querelle pour lui, que veut-il dire ?

LOLIVE.

Vraiment oüi : est-ce que vous ne sçavez pas que c'est à la Foire de Besons que les curieuses

de Paris se fournissent pour l'Automne, en attendant le retour de la campagne :

CIDALISE.

Comment donc, Lolive ?

LOLIVE.

Il y a des Foires pour les chevaux, & pour les bêtes à cornes, Madame, il est bien juste qu'il y en ait une pour les soupirans. Les Dames qui veulent faire emplettes, viennent ici dans la prairie voir danser, sauter, gambader, trotter, galoper ce qu'il y a de jeunes gens : & quand il s'en trouve quelqu'un beau, bien fait, & de bonne mine ... Je me donne au diable, je l'ai échapé belle moi qui vous parle, la bonne marchandise est de défaite en ce pais-ci.

Me ARGANTE.

Qu'est-ce à dire ? ce sont donc des femmes à ce compte qui sont amoureuses de lui ?

LOLIVE.

Justement, Madame, ce garçon-là est d'une belle encolure, & il ne trotte pas mal comme vous sçavez. Elles sont cinq ou six curieuses à qui il a donné dans la vûë.

Me ARGANTE.

Cinq ou six, ma pauvre Frosine !

FROSINE.

Voilà un grand nombre de rivales ! On vous disputera ce mari-là, je vous l'avois bien dit.

LOLIVE.

Oh ! pour cela oüi, Madame, je vous en répons. L'une veut le mener à Clichy, l'autre à Nanterre, celle-ci à Asnieres, celle-là, à Colombes ; il y a la femme d'un Sous-fermier, qui est une connoisseuse confirmée celle-là, qui veut à toute force qu'il aille souper à Argenteüil avec elle.

CIDALISE.

Il faut que vous rompiez ces parties-là, ma charmante.

LOLIVE.

Il faut donc se hâter, Madame, la scéne ne se passe qu'à cent pas d'ici sous ces premiers Saules. L'une le tire d'un côté, l'autre de l'autre ; on le démembre peut-être à l'heure que je vous parle. Est-ce que vous souffrirez cela, Madame ?

Me ARGANTE.

Non vraiment je ne le souffrirai pas. Ne viendras-tu pas avec moi, ma chere bonne ?

CIDALISE.

Volontiers.

LOLIVE *bas à Cidalise*.

Défaites-nous de cette vieille masque-là, c'est une cassade que je lui donne.

CIDALISE.

Mais il faudra que je vous quitte pour rejoindre ma compagnie.

Me ARGANTE.

Ne m'abandonne pas toi, Frosine.

FROSINE.

Non, Madame.

LOLIVE.

Nous allons vous suivre, Madame. Je suis bien-aise que Frosine vienne avec moi, pour me défendre des curieuses. Un homme seul à la Foire de Besons court de grands risques, comme vous voiez.

## SCENE XIII.

FROSINE, LOLIVE.

FROSINE.

OH ! par ma foi, je suis vôtre servante : mais je ne vous aime pas assez pour vous

garder, Monsieur de Lolive.

LOLIVE.

Tu prens la chose au pied de la lettre, un peu de patience, mon enfant, j'ai quelques petites propositions à te faire de la part d'Eraste.

FROSINE.

Veut-il que je presse son mariage avec Madame Argante!

LOLIVE.

Ce n'est pas cela, tout au contraire, il n'est pas content d'elle, il cherche condition.

FROSINE.

Comment donc?

LOLIVE.

Elle ne fait pas bien les choses.

FROSINE.

Elle est pourtant bien en argent comptant, à ce qu'elle dit.

LOLIVE.

Bagatelles. Elle s'en vante pour attraper quelque jeune sot : mais nous ne sommes pas dupes nous autres. Elle a eu du goût l'année derniére pour un Colonel de Dragons qui a furieusement dérangé ses affaires : il a fallu remonter un Regiment, & le quartier d'Hiver a été rude.

FROSINE.

Elle s'attendoit bien à épouser ce Colonel-là.

LOLIVE.

Bon épouser! sont-ce des épouseurs que les Officiers, & les Officiers de Dragons encore?

FROSINE.

Il est vrai, la plûpart de ces Messieurs-là s'imaginent que leur profession leur donne des droits sur les femmes des autres, ils n'en veulent point prendre en leur nom.

LOLIVE.

N'ont-ils pas raison: au retour d'une Cam-

pagne ils ne sont pas fâchez de trouver chez des Madame Argantes toutes les commoditez de la vie. Ils regardent cela comme une espece d'auberge, bonne table, bon équipage, credit chez les marchands, bourse bien garnie, tant que cela dure on a des empressemens pour elles, soins, complaisances, égards, assiduitez, rien ne manque; le Printems vient, le mois de Mars arrive, le dénoûment aproche, il est question d'épouser, ohé, ohé, l'amour s'envole, le Cavalier décampe, & la Dame enrage. Oh! le mariage est une espece de conclusion qu'on ne connoît point parmi les troupes, & la plûpart des jolies femmes ne s'embarassent pas de le suprimer.

FROSINE.

Mais Eraste n'est point dans les troupes, & Madame Argante n'est point jolie femme.

LOLIVE.

C'est ce qui fait qu'on a d'autres visées. Tiens, vois-tu cette premiere maison à côté de ces grands arbres?

FROSINE.

Cette maison neuve? hé bien?

LOLIVE.

C'est une forteresse qui renferme une fille fort jolie, un vieux Financier qui est son pere, & cent mille écus d'argent comptant.

FROSINE.

Mort de ma vie, voila une bonne place à assieger, si on étoit sûr de la prendre.

LOLIVE.

Mon maître est amoureux de la fille.

FROSINE.

J'ai compris cela tout d'abord.

LOLIVE.

Il a aussi une passion très-forte pour les cent mille écus.

FROSINE.

Cela n'eſt pas difficile à croire.

LOLIVE.

Et de mon côté moi j'ai une vieille rancune contre le Financier.

FROSINE.

Pour quel ſujet ?

LOLIVE.

Pour une bagatelle. Il y a deux ou trois ans que j'eus beſoin d'argent, il m'arriva de faire une mépriſe, je ſignai ſon nom au lieu du mien ſur un papier qui n'étoit pourtant pas de conſéquence ; je ſuis fort étourdi moi de mon petit naturel.

FROSINE.

Hé bien ?

LOLIVE.

Hé bien ; mon enfant, il eut le credit de me faire faire à la Juſtice des excuſes publiques de mon étourderie, & la Juſtice eût la bizarrerie de me faire porter en plein jour un flambeau tout allumé dans les ruës de Paris. Cela m'a donné un petit ridicule dans le monde, & je ſuis engagé d'honneur à me venger du Financier, comme tu vois.

FROSINE.

Oüi, je vois bien que tu as tes raiſons, ton maître a les ſiennes : mais les miennes à moi ?

LOLIVE.

Oh ! pour les tiennes, elles ſe trouveront dans la bourſe d'Eraſte : le voici le plus à-propos du monde.

## SCENE XIV.

### FROSINE, LOLIVE, ERASTE.

ERASTE.

HE bien, Lolive, où en sommes-nous ? as-tu fait confidence à Frosine...

LOLIVE.

Je commençois à lui expliquer la chose, Monsieur ; mais elle fait déja quelques petites difficultez.

ERASTE.

Comment donc ?

FROSINE.

Non, Monsieur, je ne suis point interressée, je vous assure, il va peut-être vous faire entendre...

LOLIVE.

Non, Monsieur, ce n'est point l'intérêt qui la domine ; mais enfin il faut un motif aux personnes de merite pour les faire agir. Et... Allons, Monsieur, faites bien les choses.

ERASTE.

Je n'ai sur moi que vingt pistoles, les voila, ma chere Frosine.

FROSINE *en prenant l'argent.*

Hé fy donc, Monsieur, vous me faites rougir.

ERASTE.

Ce n'est qu'un échantillon de ce que je veux faire pour toi, si le dessein que j'ai peut réüssir.

FORSINE.

Il ne tiendra pas à moi, je vous assure.

ERASTE.

Il n'y a que Madame Argante qui m'embarasse en ce païs-ci.

FROSINE.

Pourquoi l'ameniez-vous ?

ERASTE.

A-t-il été possible de faire autrement ? elle étoit chez moi dés six heures du matin, je n'ai pû me défaire d'elle.

L'OLIVE.

J'ai bien eu envie de vous en débarasser en passant le Bac moi, Monsieur, il m'a pris une legere tentation de lui donner un petit coup de coude, & de la noier adroitement, cela lui auroit épargné bien des chagrins dans la suite.

FROSINE.

Voila un garçon bien charitable.

ERASTE.

Où est-elle enfin ? qu'est-elle devenuë ?

L'OLIVE.

Je l'ai envoiée vous chercher de ce côté là ; parce que je sçavois bien que vous étiez de l'autre.

ERASTE.

Elle reviendra, comment ferons-nous ?

L'OLIVE.

Ne vous inquietez point, elle est en bonne main ; Cidalise la promene, elle tâchera de la perdre comme un animal incommode. Et Clitandre, qu'en avez-vous fait ?

ERASTE.

Il cherche un habit de païsan pour se déguiser avec nous, il veut être du divertissement.

L'OLIVE.

Et les Musiciens, les Danseurs sont-ils arrivez ?

ERASTE.

Je ne sçai point encore.

LOLIVE.

Où leur avez-vous donné rendez-vous ?

ERASTE.

Aû premier cabaret du village, à la Croix blanche.

LOLIVE.

Au cabaret ! ils y sont dès le matin, sur ma parole : Oh diable pour ces sortes de rendez-vous-là la Musique & la Danse sont d'une exactitude admirable. Allez vous-en leur dire de se tenir prêts, pendant que j'acheverai d'expliquer à Frosine ce qu'il faut qu'elle fasse.

ERASTE.

Mais...

LOLIVE.

Hé ne perdez point de tems, allez vîte, je m'en vais vous joindre.

# SCENE XV.

## FROSINE, LOLIVE.

LOLIVE.

OH ça, Mademoise'le Frosine, maintenant que vous avez vos raisons en poche.

FROSINE.

Me voila prête à entrer en action, de quoi s'agit-il ? que faut-il faire ?

LOLIVE.

Fort peu de chose ; rendre cette lettre à Mariane premierement.

FROSINE.

Cela ne sera pas bien difficile.

LOLIVE.

Si je n'étois pas trop connu du Financier, je t'en aurois épargné la peine.

FROSINE.

Et eſt-ce une intrigue à entamer, ou ſi la connoiſſance eſt déja faite ?

LOLIVE.

Oh vraiment oüi, la connoiſſance eſt déja faite, & ſans la vigilance du Financier elle ſeroit peut être bien avancée.

FROSINE.

Comment nommes-tu ce Financier ?

LOLIVE.

Monſieur Griffard.

FROSINE.

Monſieur Griffard ! je connois cet homme-là, c'eſt un de mes intimes.

LOLIVE.

Tout de bon !

FROSINE.

Oüi, te dis-je.

LOLIVE.

A la bonne heure ; cela ſe rencontre le mieux du monde.

FROSINE.

Cela ſe rencontre fort mal au contraire, & je ne puis pas en conſcience moi donner les mains au bernement d'un Financier de ma connoiſſance.

LOLIVE.

Ah, ah ; fort bien, la conſcience de Froſine, qui a des égards pour un Financier, cela eſt nouveau ; ſçavez-vous bien que vous n'y ſongez pas au moins, mignonne ?

FROSINE.

Qu'eſt-ce à dire, je n'y ſonge pas ?

LOLIVE.

Tu baiſſes furieuſement, je ne te connois

plus, moi qui te parle ; & où est ce feu, cette vivacité, cette ardeur exempte de scrupule que je t'ai toujours vuë jusqu'à present ? quoi cette illustre Frosine, qui a elle-même enrôlé son mari pour avoir le plaisir d'être plûtôt veuve, cette heroïne, qui pour s'aproprier le petit bien de sa famille a fait mettre son frere aux petites Maisons, & envoié son oncle aux galeres ? Je ne parle point de sa niéce qu'elle a très-avantageusement mariée à un riche Magistrat, qui n'est pourtant pas veuf encore...... cette même Frosine...

FROSINE.

Oh, oh, oh, tais-toi donc Lolive, si tu me pique d'honneur tu me feras faire tout ce que tu voudras ; voila qui est fini, tu n'as qu'à parler.

LOLIVE.

Rends la lettre à Mariane, & persuade à ton intime qu'il est fort aimé de Cidalise, on ne te demande pas autre chose.

FROSINE.

Je vais y travailler tout de ce pas, laisse-moi faire.

LOLIVE.

On ouvre la porte, quelqu'un sort, je vais trouver mon maître.

## SCENE XVI.

FROSINE, CHONCHETTE.

CHONCHETTE.

IL en arrivera ce qu'il pourra, puis qu'on ne me méne point promener en ce païs-ci, j'i-

rai fort bien me promener toute ſeule.

FROSINE.

Voila une petite perſonne dont le viſage ne m'eſt pas inconnu.

CHONCHETTE.

Tout le monde ſe réjoüit, tout le monde danſe à la Foire, il ne ſera pas dit aſſurément que je ne danſe pas comme les autres.

FROSINE.

C'eſt la petite niéce de Madame Argante, je penſe?

CHONCHETTE

J'ai vû cette femme-là chez ma tante, à ce qu'il me ſemble.

FROSINE.

Je la reconnois, c'eſt elle-même.

CHONCHETTE.

Hé bon jour, ma chere Froſine.

FROSINE.

Quoi c'eſt vous, Mademoiſelle Chonchette! & d'où ſortez-vous?

CHONCHETTE.

De chez mon parrain.

FROSINE.

Eſt-ce que Monſieur Griffard eſt vôtre parrain?

CHONCHETTE.

Oüi, je demeure chez lui depuis que ma tante a fait ſemblant de me mener au Convent.

FROSINE.

Elle dit à tout le monde que vous y êtes: mais à ce que je vois, c'eſt vôtre parrain qui a ſoin de vous.

CHONCHETTE.

N'allez pas vous imaginer que c'eſt mon pere au moins. Tout le monde le croit: mais ma tante dit bien que cela n'eſt pas vrai.

FROSINE.

Il faut en croire vôtre tante, elle doit le sçavoir mieux qu'une autre.

CHONCHETTE.

Oüi vraiment, c'est elle qui est ma mere; mais je ne fais pas semblant d'en rien sçavoir.

FROSINE.

La petite rusée! Vient-elle voir vôtre parrain quelquefois?

CHONCHETTE.

Qui, ma tante? non elle ne sçait pas qu'il a cette maison-ci seulement; il se cache d'elle & de tout le monde, mon parain: il est amoureux d'une personne qui venoit quelquefois chez ma tante, & il voudroit bien qu'elle l'aimât, afin de l'épouser sans qu'on en sçut rien.

FROSINE.

N'est-ce point Cidalise?

CHONCHETTE.

Vous l'avez deviné justement. Il a une grande fille qu'on apelle Mademoiselle Mariane, qui voudroit bien aussi se marier sans le dire à son pere, ils sont fort secrets dans cette famille-là.

FROSINE.

Et qui vous a donc dit tous leurs secrets à vous?

CHONCHETTE.

Mademoiselle Mariane. Nous sommes bonnes amies, elle me dit tout ce qu'elle pense, & quoique je ne sois qu'une petite fille, elle trouve que j'ai de l'esprit.

FROSINE.

Oüi?

CHONCHETTE.

Il y a un jeune Monsieur qu'on appelle Eraste qu'elle aime à la folie: tenez: elle l'aime presque autant que nous haïssons mon parrain.

FROSINE.

Et pourquoi le haïssez-vous ?

CHONCHETTE.

Il ne veut point que Mademoiselle Mariane ait des amans, elle le haït pour cette raison-là elle ; quand je serai plus grande, il ne voudra peut-être pas que j'en aie moi, je le haïs pas avance.

FROSINE.

Voila un enfant qui promet beaucoup. Et où est-elle à present Mademoiselle Mariane ?

CHONCHETTE.

Dans le logis.

FROSINE.

Que fait-elle ?

CHONCHETTE.

Elle acheve de s'habiller en païsanne, á cause de la Foire : c'est elle qui m'a coëffée comme vous voiez, & qui m'a mis ma robbe neuve.

FROSINE.

Cela vous sied fort bien, vous êtes fort jolie.

CHONCHETTE.

Nous nous mettons un peu de bon air aujourd'hui, parce que nous nous attendons de voir Eraste. Il doit venir en masque, & il avoit promis d'envoier des violons : mais on n'a point eû de ses nouvelles. Les hommes sont si traîtres. Oh s'il ne venoit point, Mademoiselle Mariane seroit bien fâchée contre lui.

FROSINE.

Faites-moi parler à elle, Mademoiselle Chonchette.

CHONCHETTE.

Je m'en vais la chercher : elle sera bien aise de vous connoître, & que vous la voiez, car elle est bien belle : & tenez la voila qui vient d'elle-même.

## SCENE XVII.

### MARIANE, CHONCHETTE, FROSINE.

MARIANE.

VOus ſortez toute ſeule, Chonchette, vous ne ſerez pas mal grondée.

CHONCHETTE.

Hé! la, la, ma bonne, ne faites point tant la fiere, on vous gronde auſſi ſouvent que moi; & pour être plus grande, vous n'êtes pas plus exempte de la mauvaiſe humeur de mon parrain.

MARIANE.

Qui eſt cette Dame à qui vous parlez?

CHONCHETTE.

C'eſt la meilleure perſonne du monde, ma chere bonne.

FROSINE.

Mademoiſelle, je ſuis vôtre très-humble ſervante.

MARIANE.

Je ſuis bien la vôtre, Madame.

CHONCHETTE.

Elle venoit preſque tous les jours chez ma tante, & elle m'apportoit tant de confitures, elle prenoit toûjours mon parti contre elle, quand elle me grondoit.

MARIANE.

Je ne m'étonne pas que tu ſois ſi fort de ſes amies.

CHONCHETTE.

Faites connoiſſance avec elle, croiez-moi,

ma bonne, elle vous aidera, si vous voulez, à faire endêver mon parrain. C'est une fort bonne femme, elle veut bien qu'on ait des amans elle, elle connoissoit tous ceux de ma tante.

MARIANE.

Ta tante a donc des amans, Chonchette?

CHONCHETTE.

Tant qu'elle veut, ma bonne, elle n'a point de pere.

MARIANE.

Qu'elle est heureuse! ne la contraint point.

FROSINE.

Vous regardez donc la liberté comme un grand bonheur, Mademoiselle?

MARIANE.

Je ne conçois rien de plus agréable, Madame.

CHONCHETTE.

J'aime à faire tout ce que je veux, je suis déja comme elle.

FROSINE.

Et vous seriez bien-aise de ne plus dépendre d'un pere?

MARIANE.

Oüi, je vous l'avoüe.

CHONCHETTE.

Ne vous ai-je pas dit qu'elle meurt d'envie d'être mariée.

MARIANE.

Comment, petite fille, vous avez l'indiscretion...

FROSINE.

Ne vous allarmez point, vôtre secret est en sûreté, j'en sçai plus qu'elle ne m'en peut dire, & je cherchois, quand je l'ai trouvée, à vous parler de la part d'Eraste.

MARIANE.

Paix, parlez bas: de la part d'Eraste.

CHONCHETTE.

Je vous le disois bien qu'elle étoit bonne femme.

FROSINE.

Voila un billet qu'il vous envoie.

MARIANE.

Il n'est donc pas ici ?

FROSINE.

Il ne tardera pas à s'y rendre, voiez en attendant ce qu'il vous écrit.

MARIANE.

Chonchette.

CHONCHETTE.

J'entens bien ce que vous me voulez dire ; hé! la, la, ma bonne, faites vos petites affaires, je m'en vais amuser mon parain, afin qu'il ne vienne point vous surprendre.

## SCENE XVIII.

MARIANE, FROSINE.

FROSINE.

LA petite filleulle de Monsieur Griffard a de grands talens pour entrer dans le monde, elle y fera fortune, sur ma parole.

MARIANE.

Qu'Eraste m'écrit tendrement ! mais qu'il agit avec lenteur, pourquoi ne pas me demander en mariage à mon pere ?

FROSINE.

Il aprehende d'être refusé, Monsieur vôtre pere est un bizarre qui ne se gouverne pas comme un autre ; il a ses caprices le bon-homme,

MARIANE.

Vous le connoiſſez donc, à ce que je vois, Madame ?

FROSINE.

Si je le connois !

MARIANE.

Hé mon Dieu, n'allez pas lui dire que j'aime Eraſte, je ne lui en ai point parlé, je ſerois perduë.

FROSINE.

Ne craignez rien.

MARIANE.

Il ne veut pas què je faſſe la moindre choſe ſans l'avertir, cela eſt bien gênant, Madame, n'eſt-il pas vrai ?

FROSINE.

Bon, c'eſt à lui de le vouloir, & à vous de n'en rien faire : le ridicule ! eſt-ce que pour aimer un joli homme il faut qu'une fille demande permiſſion ? & combien y en a-t-il dans le monde qui ſe marient tous les jours *incognitò* même ?

MARIANE.

Se marier *incognitò* ! & ſe marie-t-on beaucoup comme cela, dites ?

FROSINE.

Très-ſouvent. A la vérité ces mariages-là ne durent pas tant que les autres ; mais ils ſont bien plus à la mode

MARIANE.

Je ſuis très-humble ſervante à la mode, je n'épouſerai point Eraſte de cette maniére-là ? car je veux que nôtre mariage dure toûjours.

FROSINE.

Oh ! pour le vôtre nous le ferons de la bonne ſorte, ne vous metrez pas en peine.

MARIANE.

Vous ferez mon mariage, Madame ?

FROSINE.

Nous ne ſommes ici que pour cela, & ce ne ſera pas *incognitò*, vôtre pere ſera de la nôce.

MARIANE.

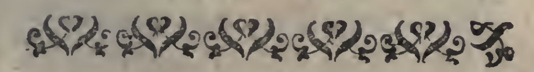
Vous plaiſantez peut-être ; je veux être mariée ſerieuſement moi, je vous en avertis.

FROSINE.

Vous le ſerez ſerieuſement auſſi.

MARIANE.

Et vous y ferez conſentir mon pere ?



# SCENE XIX.

## MARIANE, CIDALISE, FROSINE.

CIDALISE.

IL faudra bien qu'il y conſente, puiſque tu le veux ſi ſerieuſement.

MARIANE.

C'eſt vous, ma chere Cidaliſe ; vous me ſurprenez ainſi, je vous le pardonne, & je n'ai point de ſecrets pour vous.

FROSINE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous vous connoiſſez, à ce que je vois ?

CIDALISE.

Oh ! ça, Mariane, tu aime toûjours Eraſte, & tu ſeras bien aiſe de l'épouſer aparemment ?

MARIANE.

Il eſt vôtre parent, l'ami de Clitandre C'eſt vous qui me l'avez fait connoître dans le Convent où nous étions, vous l'avez vû me jurer cent fois qu'il m'aimeroit toute ſa vie, je lui

ai promis de l'aimer éternellement, je lui tiendrai parole., je vous assûre.

FROSINE.

La pauvre enfant ! cela m'attendrit. Mort de ma vie,, Madame, il faut que Monsieur Griffard consente au mariage, ou que le diable l'emporte, car j'y ai regardé.

MARIANE.

Cidalise n'a qu'à vouloir être ma belle-mere, elle lui fera faire tout ce qu'elle voudra.

CIDALISE.

Moi, ta belle-mere ? Je t'aime trop pour cela, & c'est une chose qui n'est plus faisable. Tout ce que je puis pour ton service, c'est de faire bonne mine à Monsieur Griffard tout aujourd'hui; que Frosine lui dise que je suis ici, que c'est pour le voir que je suis venuë même, qu'elle flâte son imagination de tout l'espoir qu'il voudra prendre, je l'avouërai de ce qu'elle aura dit.

FROSINE.

Je ne gâterai rien, allez : si je lui promets quelque chose de trop, je lui tiendrai parole pour vous, laissez-moi faire.

MARIANE.

Mais où cela nous menera-t-il ?

CIDALISE.

A le faire donner plus aisément dans une fourberie que nous lui préparons pour faciliter ton mariage.

MARIANE.

Vous voulez lui faire une fourberie ?

CIDALISE.

Oüi de concert avec toi-même.

MARIANE.

Avec moi ?

FROSINE.

Avez-vous quelque répugnance à le tromper; dites ?

MARIANE.

MARIANE.

Hé ! non vraiment je n'en ai point : Qui ne trompe-t-on pas pour être mariée ?

# SCENE XX.

## CHONCHETTE, CIDALISE, MARIANE, FROSINE.

CHONCHETTE.

HE' vîte, vîte rentrez, ma chere bonne ; voilà mon parain qui va venir.

MARIANE.

Quoi ! tout à l'heure ?

CHONCHETTE.

Oüi, je pense. Afin de vous donner le tems de causer avec Frosine, je lui avois caché sa petruque ; mais il l'a retrouvée, il va venir, vous dis-je. Ah ! ah ! vous voilà donc aussi vous ? toutes mes connoissances se rassemblent, Bon jour, Madame.

CIDALISE.

Bon jour, Chonchette.

CHONCHETTE.

Vraiment je suis bien-aise que vous soiez ici ; cela mettra mon parain de bonne humeur peut-être.

CIDALISE.

Je ne veux pas qu'il me voie avant que tu lui aies parlé, Frosine.

FROSINE.

Allez vous-en donc trouver Eraste, il est à l'entrée du Village, à la Croix blanche.

CIDALISE.

C'est où j'ai donné rendez-vous à mon petit Notaire, & à Clitandre : Viens, viens-t-en avec moi, Mariane.

MARIANE.

J'en ai bien envie, mais je n'ose.

CHONCHETTE.

Hé ! menez-moi avec vous, ma chere bonne ; nous rentrerons par la porte de derriere, que je viens d'ouvrir, & je dirai à mon parain que j'aurai toûjours été avec vous dans le jardin. Il me croira ; car Dieu merci il ne m'a point encore attrapée en menterie, & je lui en dis pourtant trés-bien tous les jours.

CIDALISE.

Chonchette a plus d'esprit que tous tant que nous sommes, Allons, viens ?

MARIANE.

Vous me menez où est Eraste, je n'ai pas la force de m'en défendre,

## SCENE XXI.

FROSINE *seule.*

IL falloit autrefois avoir de l'experience pour bien conduire une affaire amoureuse, aujourd'hui les filles naissent avec tant d'esprit que la plus jeune est quelquefois la plus habile. Mais voici nôtre Monsieur Giffard, qu'il me paroît rêveur ! il doit avoir fait cette nuit quelque mauvais songe.

# SCENE XXII.

## Mr GRIFFARD, FROSINE.

Mr GRIFFARD.

Est-il possible que je ne puisse être un seul moment sans songer à cette inhumaine de Cidalise ?

FROSINE.

Est-il possible que parmi tant de monde je ne trouverai point quelqu'un qui puisse me dire où est la maison de Monsieur Griffard ?

Mr GRIFFARD.

C'est moi à qui l'on en veut.

FROSINE.

Aurois-je le chagrin de retourner à Paris sans avoir rendu mes petits devoirs à cet honnête homme-là ?

Mr GRIFFARD.

Hé ! c'est Frosine, je pense : bon jour, Frosine.

FROSINE.

Bon jour, Monsieur, ne pouriez-vous point m'enseigner. ...

Mr GRIFFARD.

Hé ! c'est moi-même, me voila, c'est moi que tu cherches.

FROSINE.

Comment gouvernez-vous les petites Païsannes de Besons ? vous êtes un compere, & du vivant de la défunte c'étoit par droit de represailles peut-être, mais je vous ai vû bien alerte.

Mr GRIFFARD.

J'ai quelquefois fait des miennes, oüi Frosine.

FROSINE.

C'étoit le bon tems, Monſieur, vous ſouvient-il de cette jeune Avocate, au mari de qui vous donniez à plaider toutes les cauſes de la Ferme, & qui venoit déjeûner avec vous pendant que le pauvre diable s'égoſilloit au Palais ?

Mr GRIFFARD.

Ce petit Avocat-là m'a donné de la peine, il étoit furieuſement jaloux.

FROSINE.

Ce ſont d'incommodes perſonnages que ces Avocats, parce qu'ils ſçavent les anciennes loix, ils prétendent que leurs femmes les obſervent, & ils ne veulent point ſouffrir qu'elles ſuivent la nouvelle coûtume ; cela eſt bien ridicule

Mr GRIFFARD.

Nous l'avions pourtant mis ſur le bon pied.

FROSINE.

Et ce Commiſſaire à qui vous aviez prêté de l'argent pour achever de paier ſa Charge ; ſon épouſe ne vous haïſſoit pas encore.

Mr GRIFFARD.

C'étoit un fort honnête homme que ce Commiſſaire-là.

FROSINE.

Oüi, vous avez raiſon, un homme d'ordre, ſon quartier étoit toûjours bien réglé, mais en revanche ſa femme ne l'étoit guéres.

Mr GRIFFARD.

Oh, oh, oh, Froſine.

FROSINE

Je ne médis de perſonne : mais pendant que Monſieur le Commiſſaire couroit la Ville pour faire obſerver les Ordonnances de la Police, Madame ſa femme tenoit chez elle une petite Police, où Monſieur le Commiſſaire lui-même étoit ſouvent condamné à l'amende.

Mr GRIFFARD.

Tu es toûjours mordicante, Frosine, tu ne changes point.

FROSINE.

Vous n'aimez pas qu'on vous reproche vos fredaines, cela vous chagrine; laissons-là le passe; parlons du present.

Mr GRIFFARD.

Ne parle point de cela, Frosine, tout cela est fini, j'ai bien autre chose dans la tête, je suis veritablement amoureux, ma pauvre Frosine.

FROSINE.

Bon amoureux ! vous n'avez jamais été que libertin.

Mr GRIFFARD.

Je n'ai été que libertin dans mon jeune âge; je creve d'amour sur mes vieux jours, l'amour ne perd point ses droits, c'est la régle.

FROSINE.

Mort de ma vie je suis bien fâchée que vous aïez le cœur occupé de cette maniére-là.

Mr GRIFFARD.

J'en suis plus fâché que moi, je t'assure.

FROSINE.

Je suis venuë me promener à la Foire avec une fort jolie personne qui me paroît avoir du goût pour vous, & si vous n'étiez point prévenu d'une passion si forte....

Mr GRIFFARD.

Une jolie personne qui a du goût pour moi !

FROSINE.

Oüi, une de vos voisines de Paris.

Mr GRIFFARD.

Que tu apelles ?

FROSINE.

Cidalise.

Mr GRIFFARD.

Comment Cidalise ? tu te moques, je pense.

FROSINE.

Je ne me moque point, je vous dis vrai.

Mr GRIFFARD.

Et c'est elle dont je suis si fort amoureux, ma pauvre Frosine.

FROSINE.

Est-il possible ?

Mr GRIFFARD.

Oüi, te dis-je.

FROSINE

Vous ne lui en avez donc jamais rien dit ?

Mr GRIFFARD.

Si fait vraiment, & c'est ce qui me met au desespoir. Elle m'a traité d'une maniére....

FROSINE.

La petite dissimulée : ah ! que les filles sont traîtresses, Monsieur : Oh ! bien, bien, elle est folle de vous, je vous en avertis.

Mr GRIFFARD.

Folle de moi ?

FROSINE.

La Foire de Besons n'est qu'un prétexte qu'elle a pris pour venir ici vous rendre une visite sans conséquence.

Mr GRIFFARD.

Ma pauvre Frosine !

FROSINE.

Elle n'a fait que me parler de vous pendant tout le chemin.

Mr GRIFFARD.

De moi ! & que disoit-elle ?

FROSINE.

Que vous étiez le plus honnête homme du monde.

Mr GRIFFARD.

Tout de bon ?

FROSINE.

Qu'elle étoit charmée de vôtre seule phisionomie...

Mr GRIFFARD.

Sérieusement ?

FROSINE.

Sérieusement. Et n'avez-vous jamais remarqué que depuis quelque tems elle est presque toûjours à ses fenêtres pour vous voir passer ?

Mr GRIFFARD.

Non, je ne me suis point aperçû de cela.

FROSINE

C'est que vous avez la vûë basse : mais elle n'en bouge ; elle vous aime à la fureur, je vous assure.

Mr GRIFFARD.

Tu me fais grand plaisir de me le dire, Frosine ; car la peste m'étouffe à ses manières je ne l'aurois jamais deviné.

FROSINE.

Elle va venir ici, c'est à vous à prendre vos mesures ; la voici, je pense. Je suis fâchée qu'elle me surprenne avec vous, elle se doutera de ce que je vous ai dit.

Mr GRIFFARD.

Je suis tout hors de moi-même, quand je la vois seulement, Frosine.

## SCENE XXIII.

CIDALISE, Mr GRIFFARD, FROSINE, LE NOURRICIER.

CIDALISE.

OUi cela me fera plaisir ; je le veux bien, mon pauvre Nourricier : mais amenez donc ici toute la nôce, il y a moins de monde que par-

tout ailleurs, & nous y danserons plus à nôtre aise.

LE NOURRICIER.

Je m'en vas vous les amener, Madame.

CIDALISE.

Ah ! te voilà ! je te croiois perduë, Frosine.

FROSINE.

Vous me trouvez en bonne compagnie, Madame.

CIDALISE.

Avec Monsieur Griffard : Ah ! perfide, vous m'avez fait une trahison ; mais vous vous en repentirez.

FROSINE.

Moi, Madame ?

Mr GRIFFARD.

Non, ne craignez rien, belle personne, ne craignez rien ; je n'abuserai point de la confidence qu'elle m'a faite, ni de l'heureuse simpatie. . . .

CIDALISE.

Ne croiez pas tout ce qu'elle vous a dit au moins, Frosine est une fausse personne, je vous en avertis. . . .

Mr GRIFFARD.

Que je suis heureux d'avoir une maison en ce païs-ci, pour joüir de l'avantage de vous y recevoir !

CIDALISE.

Frosine vous a fait entendre peut-être qu'on y venoit exprès pour vous ? elle ment bien fort, prenez-y garde.

FROSINE.

Bon, bon, voila de belles façons. Vous aimez Monsieur, il n'est pas cruel, il vous aime aussi ; à quoi bon faire mistére des choses ?

Mr GRIFFARD.

Elle a raison.

FROSINE.

Ces chiennes de Coquettes, elles en sont toutes logées-là, pour se faire valoir ! c'est leur rage ; il faut encore qu'on les prie, & qu'on leur ait obligation de ce qu'elles souhaitent le plus quelquefois.

Mr GRIFFARD.

Ne nous contraignons point, Madame, ne nous contraignons point. Puisque nos cœurs sont si bien d'accord, pourquoi chercher à se faire de la peine ?

CIDALISE.

L'indiscretion de Frosine vous a appris des choses que je vous aurois peut-être cachées toute ma vie.

Mr GRIFFARD.

Madame ! Madame !

FROSINE.

Le pauvre bon homme !

CIDALISE.

Mais je vous demande en grace de ne me point parler d'amour de toute la journée ; ne songeons qu'à nous divertir, je vous prie.

Mr GRIFFARD.

Que puis-je faire qui vous fasse plaisir ?

CIDALISE

Estre de bonne humeur, danser, chanter, rire, & faire figure à une nôce où je vous invite.

Mr GRIFFARD.

Volontiers. Et quelle nôce est-ce ?

CIDALISE.

C'est le fils de ma nourrice qui épouse une petite fille du village. Ils font aujourd'hui leurs fiançailles ; ils vont venir danser ici, nous danserons avec eux, s'il vous plaît, & ce soir vous donnerez à souper à la compagnie.

Mr GRIFFARD.

De tout mon cœur. Hé plût au Ciel, Madame,

que cette nôce pût vous mettre en goût de faire bien-tôt la nôtre.

FROSINE.

Ne la pressez point, cela viendra : donnez-vous patience

*On entend une simphonie champêtre.*

CIDALISE.

J'entens des violons. Voilà le marié & la mariée qu'on promene en cérémonie. C'est aparemment la mode du Village.

Mr GRIFFARD.

Ma chere Frosine, dis, je te prie, qu'on fasse venir ma fille & ma filleule, il faut qu'elles soient de la nôce.

FROSINE.

Assurément, la fête ne seroit pas complette sans elles.

## SCENE XXIV.

Mr GRIFFARD ; CIDALISE, LOLIVE *en Marinier*, CLITANDRE & ERASTE *en Païsans*, LE TABELLION, & plusieurs personnages de la nôce.

LOLIVE.

ALlons, Monsieur le Tabellion, jarnigué trémoussez-vous donc. Faites vôtre charge : est-ce que ce contrat n'est pas encore bâti ? A quoi tient-il que je ne le signions ? je sommes ici pour ça.

LE TABELLION.

Oh ! doucement, s'il vous plait, n'engendrons

point de chaleur de foie, il faut rendre l'honneur à qui il apartient, Monsieur le Marinier.

LOLIVE.

Hé bien morgué rendez le donc cet honneur, afin que j'en soions quittes, & que je commençions le prélude de la nôce.

LE TABELLION.

Vous aviais promis à vôtre nourricier, Madame, que vous prendriais la peine de bouter-là vôtre pataraphe.

CIDALISE.

Priez Monsieur de signer le premier, je signerai ensuite.

LOLIVE.

Si Monsieur a assez de bonté que de vouloir bian nous faire st'honneur-là, quoique je n'en soions pas daignes.

Mr GRIFFARD.

Oüi dà, donnez, donnez, il suffit que ce soit le fils de la nourrice de Madame.

LOLIVE.

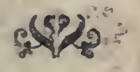
Tâtigué elle vous a fait une belle nourriture, n'est-ce pas?

Mr GRIFFARD.

Je signerai quand vous voudrez nôtre contrat de mariage aussi aveuglement que celui-là.

CIDALISE.

Vous ne hazarderiez pas plus qu'à signer celui-ci, je vous assure.



## SCENE XXV.

Mr GRIFFARD, CIDALISE, CLITANDRE, ERASTE, MARIANE, CHONCHETTE, FROSINE, LOLIVE, LE TABELLION, &c.

FROSINE.

VOila ces Demoiselles que je vous amene, Monsieur.

LOLIVE *à Frosine.*

Tout va bien. Va-t-en vîtement avertir Madame Argante de ce qui se passe, & nous l'envoie ici, nous aurons besoin d'elle pour le dénouëment.

FROSINE.

Il faudra qu'elle soit bien égarée, si je ne la trouve.

## SCENE XXVI.

Mr GRIFFARD, CIDALISE, CLITANDRE, ERASTE, MARIANE, CHONCHETTE, LOLIVE, LE TABELLION, &c.

CHONCHETTE.

VOus nous envoiez querir pour être de la nôce, est-ce que vous vous mariez, mon parain?

Mr GRIFFARD.

Non, c'eſt vous qu'on va marier ; faites la ſigner auſſi, Monſieur le Tabellion. Là ſignez, petite fille.

CHONCHETTE.

Volontiers ; je ne me fais pas prier, comme vous voiez. Et ne ſignez-vous pas, ma chere bonne ?

Mr GRIFFARD.

Oüi, oüi, elle ſignera.

MARIANE.

Non, mon pere ?

Mr GRIFFARD.

Oüi, vous-même, ſignez, vous dis-je.

MARIANE.

A moins que vous ne me le commandiez abſolument, mon pere....

Mr GRIFFARD.

Hé, oüi, oüi, je vous le commande. Que de façons, quand ce ſeroit vous qu'on marieroit vous ne feriez pas davantage, & le marié & la mariée ne ſignent-il pas eux ?

LOLIVE.

Ils ſigneront une autre fois : Vela aſſez d'écritures pour un contrat de village ; je n'y voulons pas tant de façons nous autres. Allez vous-en ſarrer ça, Monſieur le Tabellion, & puis vous viandrez boire un coüp. J'allons toûjours commencer en vous attendant, faites vîte. Avec (*à Mr Griffard*) vôtre permiſſion, Monſieur, j'ons le cœur en joïe, excuſez ſi je prenons la libarté.

Mr GRIFFARD.

Vous faites fort bien, mes enfans, réjoüiſſez-vous, & tâchez de divertir cette aimable perſonne, vous ne me ſçauriez faire plus de plaiſir. Allons qu'on aporte du vin & des ſieges,

& qu'on fasse comme il faut les honneurs de la Foire, & de la nôce.

LOLIVE.

Du plus gaillard, Messieurs les Menêtriers, vive la joie.

LOLIVE *chante.*

*O l'heureux jour que le jour d'aujourd'hui,*
*Que Monsieur Griffard est bon homme,*
*Voiez-vous comme*
*Il fait les honneurs de chez lui,*
*Que Monsieur Griffard est bon homme.*
*O l'heureux jour que le jour d'aujourd'hui.*

## 27 SCENE DERNIERE.

Mr GRIFFARD, CIDALISE, MARIANE, CLITANDRE, ERASTE, CHONCHETTE, Me ARGANTE, LOLIVE.

Me ARGANTE.

QU'est ce que c'est donc que tout ceci? Frosine vient de me conter de jolies choses.

ERASTE.

Frosine! Lolive.

LOLIVE.

Oüi, Monsieur, c'est de mon ordonnance.

Me ARGANTE.

Où est-il ce scelerat? que je le dévisage.

Mr GRIFFARD.

Madame Argante en ce païs-ci, quel contretemps.

Me ARGANTE.

Oh ce n'eſt pas à vous à qui j'en veux, ne craignez rien.

Mr GRIFFARD.

A qui en voulez-vous donc, Madame, & pourquoi venir troubler un divertiſſement?

Me ARGANTE.

La bonne dupe que vous êtes avec vôtre divertiſſement.

Mr GRIFFARD.

Comment donc dupe? que voulez-vous dire?

Me ARGANTE.

Sçavez-vous bien quel contrat vous venez de ſigner, vieux fou?

Mr GRIFFARD.

Madame Argante.

Me ARGANTE.

Le contrat de vôtre fille, & d'un perfide qui vous fourbe.

Mr GRIFFARD.

Le contrat de ma fille! vous ne ſçavez ce que vous dites, laiſſez nous en repos avec vos viſions, que diable.

Me ARGANTE.

Je ne ſçai ce que je dis! N'eſt-ce pas-là Eraſte? répons, traître, répons?

ERASTE.

Eh bien oüi, Madame, je ſuis Eraſte.

Me ARGANTE.

Et tu as l'inſolence de m'amener ici pour me trahir à ma barbe, petit vilain?

ERASTE.

Vous y êtes venuë malgré moi, Madame; & je ne vous trahis point, je ne vous ai jamais aimée.

Me ARGANTE.

Ah! je ſuis morte.

Mr GRIFFARD.

Que veut dire ceci, Mariane?

MARIANE.

Je ne ſçai, mon pere, vous m'avez commandé de ſigner, je me ſuis fait un devoir de vous obéïr.

Mr GRIFFARD.

Ah! je ſuis trahi, je le vois bien.

LOLIVE.

Allez, allez, Monſieur, ce n'eſt qu'une bagatelle, & cela ne doit pas vous empêcher de continuër la nôce. Sans rancune, venez vous-en danſer les tricotets, Madame Argante.

Me ARGANTE.

Ah! tu t'en mêles auſſi toi, pendart.

Mr GRIFFARD.

Comment? & c'eſt mon coquin de Lolive, je penſe?

LOLIVE.

Vous l'avez deviné, Monſieur, c'eſt moi-même; mais je n'ai pas ſigné pour vous cette fois-ci, vous avez bien ſigné vous-même.

Mr GRIFFARD.

Ah! Cidaliſe, vous avez aidé à me tromper, mais je vous pardonne tout, pourvû que vous conſentiez à m'épouſer.

CIDALISE.

Volontiers, Monſieur; je ne demande pas mieux; mais il faut attendre que je ſois veuve.

Mr GRIFFARD.

Comment veuve! vous êtes donc mariée?

CIDALISE.

Depuis huit jours je ſuis vôtre niéce, je ne puis pas ſi-tôt devenir vôtre femme.

Mr GRIFFARD.

Ma niéce!

CLITANDRE.

Vous ne pourez déſaprouver le choix que

j'ai fait mon oncle, puiſqu'il eſt ſi fort de vôtre goût.

Mr GRIFFARD.

Ôte-toi de mes yeux, miſerable, ôte-toi de mes yeux.

Me ARGANTE.

Nous ſommes les dupes de tout ceci, Monſieur Griffard, & je ne ſçai pas comment vous l'entendez.

LOLIVE.

Ma foi vous êtes faits l'un pour l'autre, aſſociez vos chagrins & vos infortunes, c'eſt le meilleur parti que vous puiſſiez prendre.

Mr GRIFFARD.

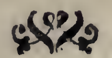
Le voulez-vous, Madame? je donnerai tout mon bien à ma filleule.

Me ARGANTE.

Voila qui eſt fait, Monſieur, j'y conſens pour faire enrager toute vôtre famille.

LOLIVE.

En attendant l'effet de ces menaces profitons du tems preſent nous autres, & continuons de nous réjoüir, puiſque nous avons réüſſi dans nôtre entrepriſe.



# CHANSONS DU DIVERTISSEMENT.

LOLIVE *chante.*

*Haut le pied, belle Alison,*
*Pour gambader, rire & boire,*
*Vive la Foire*
*De Besons.*
*On y danse*
*En cadence,*
*On s'y balance*
*Sur le gazon.*
*L'Amour y fait un doux commerce,*
*Fille qui tombe à la renverse*
*N'en a pas plus mauvais renom.*
*Vive la Foire de Besons.*

Lolive & Alison dansent ensemble, après-quoi Chonchette, une petite Espagnolette, & une autre petite fille dansent une Gigue, & ensuite l'Espagnolette danse seule une Sarabande.

UN MARINIER *chante.*

*Que l'amour qu'on fait au Village*
*Est un amour doux & plaisant!*
*Les soûpirs n'y sont point en usage;*
*Et quand on veut tâter du mariage,*
*Le contrat s'y fait brusquement.*
*Non, non rien n'est si charmant*
*Que l'amour qu'on fait au Village.*

Cette chanſon eſt ſuivie d'une Entrée de Dame Gygogne, qui danſe ſeule ; enſuite de quoi une petite Bâteliere s'avance au bord du Théâtre entre Lolive & un Marinier.

LE MARINIER *chante.*

*Entrons tous deux, belle Iſabeau,*
*Dans ton batteau.*
*Et nous irons chercher ſur l'eau*
*Quelque Anguille, ou quelque Barbeau.*
*Tout doit ſe rendre*
*A tes attraits,*
*Tu n'as qu'à tendre*
*Tes filets.*
*Si les poiſſons s'échapent de tes rets,*
*Les cœurs du moins s'y viendront prendre.*

LOLIVE *chante.*

*Quand on eſt gaillarde & gentille,*
*Il ne faut point d'autre hameçon.*
*Bien ſouvent la plus jeune fille*
*Attrape le plus vieux poiſſon.*

Deux petits garçons vétus en Bergers danſent un Menüet avec Chonchette & la petite Eſpagnolette. Le Menuet fini tous les Acteurs & Actrices ſe prennent par la main, & danſent en rond, ſur les chanſons ſuivantes.

LOLIVE *chante.*

*Filles, qui cherchez des maris,*
*Ici l'on en achette :*
*Ils ſont auſſi bons qu'à Paris.*
*Filles qui cherchez des maris,*
*Souffrant chez eux les Favoris*
*D'une femme coquette.*
*Filles, qui cherchez des maris,*
*Ici l'on en achette.*

LE MARINIER *chante.*

*Les vieillards n'y sont point admis,*
*Filles qui cherchez des maris,*
*Ils sont loups-garoux & rigris,*
*De mauvaise defaite*
*Filles, qui cherchez des maris;*
*Ici l'on en achette.*

LOLIVE *chante.*

*Il en est des grands, des petits,*
*Filles, qui cherchez des maris,*
*Et que l'on donne à juste prix,*
*Venez en faire emplette.*
*Filles, qui cherchez des maris;*
*Ici l'on en achette.*

Tous les Acteurs & les Actrices de la Comédie & du Divertissement sortent du Théâtre en dansant, & en se tenant par la main.

LOLIVE *adresse ce dernier couplet à l'Assemblée.*

*Et vous qui deviendrez maris,*
*Qui croiant prendre serez pris,*
*A caution dans ce païs*
*Les filles sont sujettes.*
*Vieillards qui deviendrez maris,*
*Mettez bien vos lunettes.*



************************

# AUGMENTATION DES AIRS DE LA COMEDIE de la Foire de Besons.

*Maris que Venus domine,*
*Craigne le sort de Vulcain.*
*Tel qui se leve du matin,*
*Pour courir apres sa voisine,*
*Trouve souvent en son chemin*
*Que sa femme plus libertine,*
*Qu'il n'est libertin.*
*Maris que Venus domine,*
*Craignez le sort de Vulcain.*

LE CHEVALIER.

***Ah! morbleu que j'ai de chagrin!***

Et pourquoi, Chevalier, vous êtes si bien avec Madame Guillemin:

***Nous n'aurons point de bon vin***
***Plaignons, plaignons nôtre cruel destin,***
***tin, tin, tin, tin.***
***Terelin tin, tin. Terelin tin, tin.***
***La vigne a des angelures,***
***Que ferons-nous cet hyver?***
***Nôtre vin sera trop verd,***
***Et nos filles seront trop mures,***
***Robin turelure, lure, re.***

*Couplets ajoûtez, sur l'air:* Filles, qui cherchez des maris.

***Filles, qui venez à Besons,***
***Gardez-vous du naufrage,***

*Troussez bien haut vos cotillons,*
*Filles, qui venez à Besons,*
*Il faut quand le Bac coule à fonds*
*Se sauver à la nage.*
*Filles, qui venez à Besons,*
*Gardez-vous du naufrage.*

*Prenez bien vos précautions,*
*Filles, qui venez à Besons,*
*Tous les oiseaux des environs*
*Disent par leur ramage,*
*Filles, qui venez à Besons,*
*Gardez-vous du naufrage.*

*Belles, dont les maris fripons*
*Vont chercher fortune à Besons:*
*Si dans la même intention*
*Vous faites le voiage*
*Profitez de l'occasion,*
*Sans crainte du naufrage.*

FIN.

# LES VENDANGES DE SURESNE,

## COMEDIE.

Representée pour la premiere fois le 15. Octobre 1695.

## ACTEURS.

Mr THOMASSEAU.

MARIANE, ſa fille.

THIBAUT, Jardinier de Monſieur Thomaſſeau.

CLITANDRE, Amant de Mariane.

Me DESMARTINS, Tante de Clitandre & d'Angelique.

ANGELIQUE, Sœur de Clitandre.

Me DUBUISSON, Couſine de Thibaut.

Mr VIVIEN, Provincial.

BASTIEN, ſon Couſin.

LORANGE, Ami de Madame Dubuiſſon.

Vendangeurs & Vendangeuſes.

*La Scene eſt à Surêne.*

LES



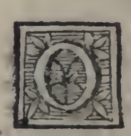
# LES VENDANGES DE SURESNE, *COMEDIE.*

---

## SCENE PREMIERE.

### Mr THOMASSEAU, THIBAUT.

Mr THOMASSEAU.

H! ça, mon pauvre Thibaut, aie un peu l'œil à tout, mon enfant, & prends garde qu'il ne se fasse aucun degât dans la maison.

THIBAUT.

Mais palsangué, Monsieur, comment l'entendez-vous donc? vous n'avez qu'un arpent de vigne à Surêne pour tout potage; & je crois, Dieu me pardonne, que la moitié de Paris viendra chez vous en Vendange. Sur ce pied-là je n'avons que faire d'aller au Pressoir, & j'aurons nos futailles de reste.

Mr THOMASSEAU.

Paix, tais-toi, j'ai mes raisons pour faire

tous ces préparatifs, & je suis à la veille de conclure une bonne affaire.

THIBAUT.

Oh! je ne dis plus rian. Je m'étonnois aussi que vous fissiais les honneurs de vôtre maison de si bon courage; car vous êtes un tantinet ladre de vôtre bon naturel : mais baste, il n'est chere que de vilain, comme on dit; & quand vous vous y boutez une fois, tout va par écuelles.

Mr THOMASSEAU.

Que dirois-tu si j'allois me remarier, Thibaut.

THIBAUT.

Vous remarier, Monsieur! bon queu conte.

Mr THOMASSEAU.

Ce n'est point un conte, c'est une verité.

THIBAUT.

Vous vous gaussez, Monsieur, ça ne peut pas être.

Mr THOMASSEAU.

Cela est, te dis-je.

THIBAUT.

Morgué tant pis, vous êtes donc bian incorrigible?

Mr THOMASSEAU.

Comment, que veux-tu dire?

THIBAUT.

Vous avez déja eu deux femmes qui vous avont fait enrager. La premiere étoit diablesse, parce qu'alle avoit trop de vertu. Vous avez fait le diable avec l'autre, parce qu'alle n'en avoit pas assez. Queulle espece de femme voulez-vous encore prendre?

Mr THOMASSEAU.

La plus jolie personne du monde, douce, honnête, spirituelle.

THIBAUT.

Hom! je crois bian que vous le voudriais : mais c'est un animal bian rare qu'une femme comme

ça. Je ne dis pas qu'il n'y en ait quelqu'une : mais je ne crois pas qu'on vous la garde.

Mr THOMASSEAU.

Tu changerois de ſentiment ſi tu avois vû celle que j'aime.

THIBAUT.

Accoutez, faites-la moi voir avant que de la prendre, je vous en dirai ce qui en ſera tout à la franquette. Voyez-vous, nous autres Païſans des environs de Paris, je nous connoiſſons mieux en femmes que perſonne, j'en voïons tant de toutes les façons. C'eſt morgué une marchandiſe bian trompeuſe.

Mr THOMASSEAU.

Tu la verras, & dés aujourd'hui elle doit venir ici faire Vendange.

THIBAUT.

J'entens bien, c'eſt pour elle que la fête ſe fait.

Mr THOMASSEAU.

Juſtement.

THIBAUT.

Je boute d'abord le nez deſſus, n'eſt-ce pas ? Mais s'il vous plaît, Monſieur, en vous chargeant de l'embarras d'une femme, ne vous déchargez-vous point de ſti de vôtre fille, alle eſt en âge d'être mariée ? & quand une poire eſt mûre, ſi on ne la cueille, alle tombe d'elle-même, comme vous ſçavez.

Mr THOMASSEAU.

Je ſonge auſſi à marier ma fille, & le mari que je lui deſtine dévroit être ici, je l'attens de jour en jour.

THIBAUT.

Et quelle acabie de mari lui baillez-vous, s'il vous plaît ? s'il n'eſt pas à ſa fantaiſie, alle en prendra queuque autre avec ſtila; & s'ils ſe trouvont deux maris pour un, hem, ça fera du grabuge.

Mr THOMASSEAU.

Marianne est une fille bien élevée, qui fera toûjours tout ce que je voudrai.

THIBAUT.

Alle est une fille bien élevée : mais alle est une fille ; & j'ai queuque opinion qu'alle a queuque jeune drôle dans la fantaisie.

Mr THOMASSEAU.

Et qui t'a fait prendre cette opinion-là ?

THIBAUT.

Oh ! je suis un futé compere, voiez-vous. Il viant roder ici depuis que vous y êtes un jeune gars de Paris.

Mr THOMASSEAU.

Et tu crois que c'est pour ma fille ?

THIBAUT.

Eh ! pargué oüi, c'est d'elle ou de moi qu'il est amoureux.

Mr THOMASSEAU.

Comment amoureux de toi ?

THIBAUT.

Dés qu'il me voit, il ne sçait sur quel pied danser, il me fait plus de meines, plus de contorsions, plus de réverence qu'à elle-même.

Mr THOMASSEAU.

Tu ne sçais ce que tu dis, tu perds l'esprit.

THIBAUT.

Je ne parts point l'esprit : accoutez, comme je sis dans la maison, il ne cherche peut-être qu'à faire connoissance ; car pour avec Mademoiselle Mariane, la connoissance est déja faite.

Mr THOMASSEAU.

Il a fait connoissance avec ma fille ?

THIBAUT.

Oh ! palsanguenne oüi, ils l'avont commencée dés Paris, je gage, & ils la continuont ici pardessus les murailles,

Mr THOMASSEAU.

Par dessus les murailles ?

THIBAUT,

Il est toutes les nuits, comme un hibou, dans la petite ruelle au bout du jardin.

Mr THOMASSEAU.

Hé! bien ?

THIBAUT.

Et Mademoiselle Mariane grimpe comme une chate tout le long du treillis de la pallissade.

Mr THOMASSEAU.

Hé bien ?

THIBAUT.

Hé bian, alle s'accotte sur le haut de la muraille, & la chate & le hibou jasont tous deux comme des marles.

Mr THOMASSEAU.

Est-il possible ?

THIBAUT.

Il faut bien qu'il soit possible, car je les aï vûs.

Mr THOMASSEAU.

Et ne les as-tu point entendus ?

THIBAUT.

Oh ! que sifait.

Mr THOMASSEAU.

Et que disent-ils ?

THIBAUT.

Tatigué de jolies choses ! allez, allez, ils avont la langue bian penduë. Et par avanture le jeune drôle vient à grimper aussi de son côté: enfin que sçait-on, la poire est mûre, & les enfans de Paris aimont bian le fruit, prenez-y garde.

Mr THOMASSEAU.

Tu as raison, je ne puis me trop hâter de la marier. Pour rompre le cours de cette intrigue, je m'en vais lui parler un peu, & sçavoir d'elle.....

THIBAUT.

Bon, eſt-ce que vous croiez les filles aſſez ſottes, pour conter à leurs peres leurs petites fredaines : elles ne ſont pargué pas ſi mal appriſes : laiſſez moi tout doucement ly tirer les vars du nez, je la ferai bian donner dans le panniau, & je vous dirai tout, ne vous boutez pas en peine.

Mr THOMASSEAU.

Fais donc, Thibaut, & me rends un compte bien exact. C'eſt aujourd'hui qu'on m'a promis d'amener ma maîtreſſe ; je vais, en me promenant, au-devant d'elle juſqu'au bois de Boulogne ; toi, va faire un tour aux vignes, & vois ſi nos Vendangeurs. . . .

THIBAUT.

Allez, allez, allez, Monſieur, & laiſſez-moi faire. Je ne ſçai ce que ça veut dire, mais il m'eſt avis que j'ai plus d'eſprit que Monſieur Thomaſſeau : oh ! pour ça oüi, j'ai meilleur jugement. Je ne ſuis pourtant qu'un païſan : mais il y a vingt ans que je le ſers, & que je me moque de ly, & il ne m'en feroit morgué pas accroire ſeulement un quart d'heure.

## SCENE II.

CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

Vivrai-je encore long-tems dans la contrainte, où je ſuis depuis quelques jours !

THIBAUT.

Voila nôtre amoureux.

CLITANDRE.

Est-il possible que la Liberté de la Campagne, & l'occasion des Vendanges ne me fourniront point les moiens de m'introduire dans la maison de Mariane ?

THIBAUT.

Il a la meine d'avoir bonne bourse, & nôtre connoissance pouroit avoir de bonnes suites.

CLITANDRE.

Si le jardinier encore étoit d'humeur un peu traitable ; mais c'est un maroufle.

THIBAUT.

Il parle de moi.

CLITANDRE.

Le voila lui-même.

THIBAUT.

Il m'apperçoit.

CLITANDRE.

L'aborderai-je ?

THIBAUT.

Oh ! s'il s'en tient aux réverences, il n'y a rien à faire, je n'entens point les meines.

CLITANDRE.

Je suis vôtre serviteur, Monsieur, le Jardinier

THIBAUT.

Je vous baise les mains, Monsieur de la petite ruelle.

CLITANDRE.

Je suis découvert, tout est perdu.

THIBAUT.

Comment vous en va ? n'êtes-vous point enrhumé, le vent de bize a soufflé cette nuit, & ça ne vaut rian ni pour la vigne ni pour les amoureux.

CLITANDRE.

Si vous étiez de mes amis la bize m'incommoderoit un peu moins, Monsieur le Jardinier.

THIBAUT.

J'entens vôtre affaire, je n'aurois qu'à vous ouvrir la porte, & vous faire un bon feu dans mon taudis, vous y causeriais plus chaudement que dans la petite ruelle.

CLITANDRE.

Vous ser'ez un homme adorable, d'être un peu dans mes interêts.

THIBAUT.

N'est-il pas vrai ?

CLITANDRE.

Je vous dévrois la vie.

THIBAUT.

Oüi da, d'être comme ça les nuits dans cette petite ruelle, ça pourroit bian vous faire malade.

## SCENE III.

CITANDRE, MARIANE, THIBAUT.

MARIANE.

JE te cherchois, mon pauvre Thibaut, pour te faire une confidence d'où dépend absolument....

THIBAUT.

Ah ! vous vela, je parlions de vos affaires.

MARIANE.

Quoi ! Clitandre, vous paroissez en plein jour ici ? si l'on vous voit dans le Village....

CLITANDRE

Ne craignez rien, la saison des Vendanges y attire aujourd'hui tant de monde....

THIBAUT.

Allez, allez, on n'y connoîtra pas à la meine ceux qui auront passé la nuit au clair de la Lune.

MARIANE.

Ah ! Thibaut !

THIBAUT.

Je sçavons de vos fredaines, comme vous voiez.

MARIANE.

Je ne me plaignois que de vôtre peu de ménagement, je ne sçavois pas que vôtre indiscretion...

CLITANDRE.

Je n'ai point parlé, belle Mariane...

THIBAUT.

Oh parguenne il ne m'a rian dit ; mais j'ai vû, & quand il seroit un tantinet jaseux, vela une belle affaire.

CLITANDRE.

Aurois-je tort de vouloir le disposer à nous rendre service, & de chercher des moiens de vous voir plus souvent ?

THIBAUT.

Et plus à son aise. Il n'est morgué pas sot, il aime ses commoditez, voiez-vous, & il n'a pas tort : il vaut bian mieux faire l'amour de plein pied dans la maison, que de haut en bas par-dessus la palissade.

CLITANDRE.

Thibaut parle en homme de bon sens.

MARIANE

Oüi, mais n'avions-nous pas résolu que vous iriez passer les jours à Paris ?

CLITANDRE.

C'est l'amour qui me retient ici.

MARIANE.

Que vous reviendriez toutes les nuits, & que

vous engageriez à force d'argent le maître du Bac à être discret ?

CLITANDRE.

Je n'ai rien épargné pour cela, je vous assure.

THIBAUT.

Oh ! il ne sonnera mot, il est bon homme ; mais pour ce qui est de moi, je sis diablement babillard, je vous en avartis.

MARIANE.

N'étions-nous pas demeurez d accord que je parlerois à Thibaut de la passion que nous avons l'un pour l'autre ?

CLITANDRE.

Je craignois vôtre timidité, je vous l'avouë, je songeois à vous prévenir.

MARIANE.

N'étions-nous pas convenus aussi qu'il vous laisseroit entrer dans le logis ?

CLITANDRE.

Oüi.

MARIANE.

Qu'il nous recevroit dans sa chambre ?

CLITANDRE.

Vous avez raison.

MARIANE.

Et qu'il ne parleroit de rien à mon pere ?

CLITANDRE.

Il est vrai, nous sommes convenus de tout cela.

THIBAUT.

Oüi, mais morgué de quoi est-ce que je suis convenu moi ?

MARIANE.

De rien encore ; mais il faut bien que tu conviennes des mêmesc hoses que nous.

THIBAUT.

Non palsangué, je n'en ferai rien.

CLITANDRE.

Ce sont des mesures que nous avons prises.

THIBAUT

J'entens bian : ma je sis plus mal-aisé à gouverner que le maître du Bac, je vous en avertis.

MARIANE.

Tiens, voila une montre d'or que je te donne.

THIBAUT.

Oh non, tâtigué je ne veux rian de vous.

MARIANE.

Comment donc ?

THIBAUT.

Quand il y a queuques frais à faire en amour il faut que ce soit le Monsieur qui paie, à moins que la Madame ne soit vieille. Dans les villages d'autour de Paris je sçavons les regles

CLITANDRE.

Je vous dis que Thibaut est un homme d'esprit. Tiens, voila une bourse, il y a dedans vingt pistoles, tu n'as qu'à l'ouvrir, & à prendre tout ce que tu voudras.

THIBAUT.

Oh ! Monsieur.

CLITANDRE.

Comment !

THIBAUT.

Il n'y a point de nécessité de l'ouvrir, je la veux toute.

CLITANDRE.

Tu n'as qu'à la garder, je te la donne.

MARIANE.

Il est homme d'esprit, vous avez raison.

THIBAUT.

Nous vela donc d'accord à present ; je serons trois têtes dans le même bonnet ; accoûtez, vous n'avez pas mal fait d'y fourrer la mienne.

MARIANE.

Nous pouvons compter ſur ton zéle, & ſur ta diſcretion ?

THIBAUT.

Oh pour cela oüi, la peſte m'étouffe, je ne dis jamais rian : vela vôtre pere qui va ſe remarier par exemple, il viant de me le dire, eſt-ce que je vous en ai parlé ?

MARIANE.

Mon pere va ſe remarier !

THIBAUT.

Que cela ne vous chagrine point, il vous mariera itou. Il attend ici aujourd'hui ſon gendre & ſa maîtreſſe.

CLITANDRE.

Que nous dis-tu là ?

THIBAUT.

Pargué ce qu'il m'a dit.

MARIANE.

Je vous en avois averti, Clitandre, vous ne m'avez pas voulu croire.

CLITANDRE.

Quelle aparence que vôtre pere vous fiſt épouſer un homme que vous n'avez jamais vû, qu'il ne connoît pas lui-même ?

MARIANE.

C'eſt le fils d'un de ſes anciens amis le Bailly de Giſors ; il y a prés d'un an qu'il me menace de ce mariage, & voila ſes menaces à la veille d'être accomplies.

CLITANDRE.

Il faut en empêcher l'effet.

MARIANE.

Comment s'y prendre, Thibaut ?

THIBAUT.

Il faudroit pour bian faire, que vous épouſiſſiez ſtici, & que vous n'épouſiſſiez point ſtilà.

MARIANE.

Oüi, justement.

THIBAUT.

Acoutez, ça est difficile, mais pourtant ça n'est pas impossible.

CLITANDRE.

Ne pourrois-tu point nous aider à trouver quelque moien ?...

THIBAUT.

Oh! pour ça non, je n'y entens goute : mais attendez... hé oüi... justement vela vôtre affaire.

MARIANE.

Quoi ?

THIBAUT.

Oh palsangué vous êtes plus heureux que sages ; j'ai une couseine dans le village, qui sera bien nôtre fait.

CLITANDRE.

Comment ?

THIBAUT.

C'est une grosse Madame au moins, & ce sont les mariages qui avont fait sa fortune. Alle en a tant fait, & ça sans Curé ni Tabellion : alle n'y charche point tant de façons, aussi alle a la presse.

MARIANE.

Il extravague avec sa cousine.

THIBAUT.

Non morgué, je n'extravase point : rentréz dans la maison seulement, j'allons ensemble charcher la couseine, & mettre les fers au feu, ne vous boutez pas en peine.

MARIANE.

N'épargnez rien, Clitandre, pour détourner le malheur qui nous menace, & songez que mon bonheur dépend entierement du vôtre.

## SCENE IV.

### THIBAUT, CLITANDRE.

THIBAUT.

TAtigué vela un friand morceau.

CLITANDRE.

Ne perdons point de tems, allons prendre avis de ta cousine.

THIBAUT.

Allons, venez. Eh pargué la vela, c'est queuque bon vent qui nous la souffle envars ici, j'aurons bonne issuë.

## SCENE V.

### Me DUBUISSON, CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

COmment, & c'est Madame Dubuisson, je pense.

THIBAUT.

Oüi justement, c'est son nom de Paris que stilà, & la grosse Catos, c'est son nom de village.

Me DUBUISSON.

Je ne me trompe point, c'est Clitandre?

CLITANDRE.

Ma chere Dubuisson, que je te t'embrasse.

THIBAUT.

Cette cousine-là connoît tout le monde.

Me DUBUISSON.

Bon-jour, cousin.

THIBAUT.

Vôtre valet, couseine.

CLITANDRE.

Que je suis heureux de te rencontrer en ce païs-ci, ma chere enfant !

Me DUBUISSON.

Peut-on vous y rendre quelque service ?

THIBAUT.

J'allions vous charcher pour ça, je vous l'amenois, & je ne sçavois pas que vous fussiais si bons amis.

Me DUBUISSON.

Hé vraiment ! c'est le neveu de Madame Desmartins.

THIBAUT.

De cette belle Madame qui a été tout ce Printems cheux vous.

CLITANDRE.

Ma tante a passé le Printems chez toi ?

Me DUBUISSON.

Elle y a été quinze jours ou trois semaines à prendre du lait, Monsieur.

THIBAUT.

Bon palsangué du lait, vous vous gaussez de nous, alle y prenoit bian de bon vin de Champagne, que de bian gros Monsieux aportiont de Versailles : à la vérité drés que son mari la venoit voir, alle étoit toûjours malade ; quand il n'y étoit plus, tâtigué qu'alle se portoit bian. Oh ! je ne m'étonne plus que vous soiais si fort amoureux, vous êtes de bonne race.

Me DUBUISSON.

C'est un extravagant, ne prenez pas garde à ce qu'il dit.

CLITANDRE.

Ce sont les affaires de mon oncle ; Mada-

me Dubuiſſon, ce ne ſont pas les miennes.

THIBAUT

C'eſt bian dit, je ne ſommes pas ici pour ça, j'y ſommes pour nôtre compte.

Me DUBUISSON.

Ce ne ſont pas les Vendanges qui vous attirent à à Surêne; c'eſt l'amour qui vous y amene aparemment.

CLITANDRE.

Oüi, ma chere Madame Dubuiſſon, vous voiez le plus amoureux de tous les hommes.

Me DUBUISSON.

N'eſt ce point Mademoiſelle Thomaſſeau à qui vous en voulez?

THIBAUT.

C'a n'eſt pas malaiſié à deviner, puiſque je ſommes enſemble.

CLITANDRE.

C'eſt elle-même que j'adore.

Me DUBUISSON.

Vous n'êtes pas ſeul ici pour elle; il y a chez moi un de vos rivaux, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Un de mes rivaux?

Me DUBUISSON.

Et qui vient pour l'épouſer même, il en a parole de ſon pere.

CLITANDRE.

C'eſt l'homme en queſtion, ce gendre qu'il attend.

THIBAUT.

C'a ſe pourroit bien, il faut que ce ſoit ly-même.

CLITANDRE.

Ah! ma chere Dubuiſſon, je ſuis perduë, ſi nous ne trouvons moien de rompre ce mariage.

Me DUBUISSON.

Que faire pour cela? je le voudrois de tout

mon cœur. J'ai toûjours été de vos amies, & je ne connois point ce nigaud-là, c'est un Provincial que la maîtresse des Coches m'a adressé; parce qu'il n'a point voulu d'abord aller chez son beau-pere, il ne l'a jamais vû, non plus que sa maitresse.

THIBAUT.

Je sçavons tout ça.

CLITANDRE.

Ne pourions-nous point berner ce faquin-là?

Me DUBUISSON.

C'est une figure assez bernable.

CLITANDRE.

Le rebuter de son mariage, dégoûter de lui Monsieur Thomasseau, & le renvoier à Gisors avec les étriviéres!

THIBAUT.

Morgué que ça été bian pensé.

Me DUBUISSON.

L'éxecution est difficile. Vôtre Lolive n'est-il point ici?

CLITANDRE.

Non, je suis seul, & je n'ai personne.

Me DUBUISSON.

Mort de ma vie nous aurions bon besoin de lui; c'est un joli homme, & nôtre Provincial entre ses mains auroit été bien regalé.

THIBAUT.

Bon, morgué faut-il tant de façons, vous dites que c'est un nigaud, n'est-ce pas? Il y a aux trois Rois une vingtaine d'égrillards qui ne demandont qu'à se divertir: ils avont des Musiciens, des Menêtriers, ce sont de bons enfans qui avont la meine d'aimer à rire: lâchons-les aprés ce benêt-là, ils le feront desarter, sur ma parole.

Me DUBUISSON.

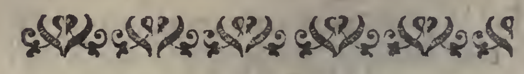
Cela n'eſt pas mal imaginé : mais cela ne ſuffit pas.

THIBAUT.

Je m'en vois toûjours leux en parler, tout coup vaille : ſi cela vous duit, je les mettrons en beſogne. Et venez-vous-y en, Monſieur, vous en connoîtrez queuqu'un peut-être.

CLITANDRE.

Je vais te ſuivre, tu n'as qu'à m'attendre.



# SCENE VI.

## Me DUBUISSON, CLITANDRE.

CLITANDRE.

OH ! ça, ma chere Dubuiſſon, je n'ai rien de caché pour toi. Je ne roule dans le monde depuis quelque temps que par un excès de ſçavoir-faire ; les affaires de ma famille ſont terriblement dérangées, ce mariage-ci peut les rétablir : J'aime Mariane, elle eſt riche, l'affaire eſt ſerieuſe, il ne faut pas la manquer, tu ſeras contente.

Me DUBUISSON.

Que pouvons-nous mettre en uſage pour cela ?

CLITANDRE.

Commençons par écarter le Provincial, & gagnons du temps.

Me DUBUISSON.

Si nous avions quelque habile fourbe qui pût nous aider encore ; je répondrois bien.... Oh ! par ma foi vous êtes née coëffée, en voici un que le hazard nous adreſſe le plus à propos du monde.

## SCENE VII.

CLITANDRE, Me DUBUISSON, LORANGE.

CLITANDRE.

HE' comment ? c'est Monsieur de Lorange, le plus habile empoisonneur qu'il y ait à Paris.

LORANGE.

Hé serviteur, Monsieur Clitandre : hé comment vous en va ?

Me DUBUISSON.

Vous connoissez mon compere Lorange ?

CLITANDRE.

C'est un de mes intimes. Hé que diantre viens-tu faire ici ?

LORANGE.

Voulez-vous que je vous parle franchement ? je ne le dirois pas à d'autres, mais à ma commere & à vous...

Me DUBUISSON.

Il améne quelque petite Grisette en Vendange à Surêne, je gage.

LORANGE.

Non par ma foi, je viens faire emplette de bon vin de Champagne.

CLITANDRE.

Emplette de bon vin de Champagne à Surêne ?

LORANGE.

Oüi parbleu, nous sommes plus de trente à Paris qui tirons nos vins de Champagne de ce païs-ci, & nous allons chercher les vins de Bourgogne par delà Etampes.

Me DUBUISSON.

Mon compere Lorange est de bonne foi, comme vous voiez.

CLITANDRE.

Tu es un éfronté maroufle.

LORANGE.

Oh! ne vous fâchez point, vous ne beuvez point de ces bons vins là vous autres, on n'en donne qu'à ceux qui les paient le mieux, & qui s'y connoissent le moins : A de petits maîtres de Paris, par exemple, à des filles de qualité de leur connoissance, à des enfans de famille qui prennent à credit, à des Abbez qui font porter des soupers en Ville : il faut bien que tout passe.

CLITANDRE.

Tu en as bien fait passer l'année derniére à ce petit homme-là...

LORANGE.

Qui?

CLITANDRE.

Ce petit homme a grande perruque, cet aprentif Magistrat qui faisoit son cours de Droit chez toi, & qui donne à present des audiances dans l'amphitéâtre de l'Opera.

LORANGE.

Je ne sçai qui vous voulez dire.

Me DUBUISSON

Il y en a tant comme cela dans le monde, que Monsieur de Lorange ne peut pas se souvenir qui c'est.

CLITANDRE.

Et comment gouverne-tu ce grand inutile, qui a l'air si déterminé, qui attend que la paix soit faite pour se mettre dans les Mousquetaires?

LORANGE.

Il me doit de l'argent, mais il se déniaise

La peste il soupe quelquefois chez la veuve d'un partisan qui a arrêté ses parties.

Me DUBUISSON.

Cela est heureux, des parties arrêtées.

LORANGE.

Quand il vous plaira, vous qui avez tant d'avantures, vous vous acquiterez de la même maniere de huit cens francs que vous me redevez.

CLITANDRE.

Moi ? je ne t'en paierai que la moitié, tu m'as fait boire du vin de Surene

Me DUBUISSON.

Nous avons affaire de lui, ne lui rebattez rien.

LORANGE.

Je me donne au diable, se seroit conscience.

Me DUBUISSON.

Qu'il nous aide à faire réüssir vôtre affaire seulement, vous serez bien-tôt quitte, sur ma parole.

LORANGE.

Parbleu de tout mon cœur, de quoi s'agit-il ?

Me DUBUISSON.

Il s'agit de tromper un pere, & de berner un sot.

CLITANDRE.

De me faire épouser une fille riche & jolie & d'être paié de ce que je te dois.

LORANGE.

Il n'y a rien que je ne fasse, vous n'avez qu'à dire.

Me DUBUISSON.

Voici vôtre rival, allez rejoindre Thibaut, vous avez tous trois de l'esprit, vous concerterez ensemble ce qu'il faudra faire ; & pour moi je vous livre vôtre homme dans quelque panneau que vous puissiez lui tendre.

# SCENE VIII.

## Me DUBUISSON, VIVIEN, BASTIEN.

VIVIEN.

ALlons Bastien, ne me quittez pas, & marchez bien derriere moi, vous êtes mon laquais au moins.

BASTIEN.

Aga, vôtre laquais, Monsieur Vivien, je sis vôtre cousin ? ne vous en déplaise, & quoique je sois rouge vétu.

VIVIEN.

Oüi, vous êtes mon cousin à Gisors, mais à Paris & chez le beau-pere vous serez mon laquais, entendez-vous ?

BASTIEN.

Oüi, mon cousin.

VIVIEN.

Oüi, mon cousin ; il faut dire oüi, Monsieur, ce benêt-là.

BASTIEN

Hé ? bien oüi, Monsieur, je le dirai, mon cousin Vivien.

VIVIEN.

Voila un petit fripon qui me feroit quelque affront, il vaut mieux que j'aille sans laquais chez le beau-pere ; rentrez ; ne sortez point que je ne sois revenu.

BASTIEN.

Non, non, je m'en vais tant seulement panser nos cavales, & je les menerai boire, mon cousin Vivien.

# SCENE IX.

## Me DUBUISSON, VIVIEN.

Me DUBUISSON.

VRaiment, Monſieur, vous avez-là un petit domeſtique bien affectionné, &. qui a bien ſoin de vos montures.

VIVIEN.

Ah ! bon-jour, Madame, c'eſt un petit gueux du païs que j'ai amené à Paris par charité pour le déniaiſer ſeulement.

Me DUBUISSON.

Cela eſt bien loüable d'avoir ainſi de la charité pour vos parens.

VIVIEN.

Oh ! il n'eſt mon parent que de fort loin. C'eſt le petit-fils de la fille d'un bâtard, qui étoit le fils d'une bâtarde de nôtre famille.

Me DUBUISSON.

Voila une belle genealogie.

VIVIEN.

Vous voiez bien qu'il n'eſt mon couſin que du côté gauche. Nous peuplons beaucoup du côté gauche nous autres.

Me DUBUISSON.

Je vous en felicite.

VIVIEN.

C'eſt pour m'empêcher de peupler comme ça que mon pere m'envoie à Paris, &. qu'il me marie de ſi bonne heure ; car je n'ai encore que trente-huit ans, afin que vous le ſçachiez.

Me DUBUISSON.

C'est le bel âge pour se mettre en ménage.

VIVIEN.

Comme il n'y a plus que moi de mâle légitime dans la maison de la Chaponnardiere, on veut se dépêcher d'avoir de la race.

Me DUBUISSON.

On a bien raison de ne pas laisser périr une si belle famille.

VIVIEN.

C'est une des bonnes de la Province, voiez-vous; nous avons eu tour de suite quatre Baillifs de Gisors, & autant de Medecins, tous de peres en fils, cela est beau, Madame.

Me DUBUISSON.

Comment beau! je ne sçache rien de plus noble. Monsieur Thomasseau sera bien-heureux d'avoir pour gendre Monsieur Vivien de la Chaponnardiere.

VIVIEN.

Sa fille est-elle jolie, Madame? j'aime les jolies filles.

Me DUBUISSON.

Vous en jugerez par vous-même.

VIVIEN.

Elle est sage au moins; car à Paris on dit que les filles sont diablement égrillardes.

Me DUBUISSON.

Mais à Paris, comme dans vôtre famille on peuple quelquefois du côté gauche.



# SCENE X.

Me DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE *en naine.*

LORANGE.

BOn jour, Madame Dubuiſſon.

VIVIEN.

Voilà une figure aſſez drôle.

Me DUBUISSON.

C'eſt Lorange, je penſe.

LORANGE.

On m'a dit que mon petit mari de Giſors étoit chez vous, Madame Dubuiſſon. Pourquoi ne me vient-il donc pas voir cet animal-là : voilà un plaiſant ſot. Oh ! que je m'en vais lui apprendre à vivre.

Me DUBUISSON.

Allons, Monſieur, voilà vôtre maîtreſſe, ſaluez-là donc.

VIVIEN.

Comment, Madame !

Me DUBUISSON.

C'eſt Mademoiſelle Thomaſſeau, que vous venez épouſer.

VIVIEN.

Quoi ce l'eſt-là ?

Me DUBUISSON.

Elle-même, abordez-là donc.

VIVIEN.

Vous vous moquez de moi.

LORANGE.

Qui eſt cet original-là, Madame Dubuiſſon ?

Me DUBUISSON.

C'eſt vôtre petit mari de Giſors, Monſieur Vivien de la Chaponnardiére, que je vous preſente.

LORANGE.

Ah ! le plaiſant viſage ! il faut donc que j'épouſe ce gobin-là ? quel animal, quel brutal ! a-t-il une langue : ſçait-il parler, ce pauvre benêt.

VIVIEN.

Elle eſt folle, Madame, comme elle me traite.

Me DUBUISSON.

Les filles de Paris ſont vives, comme vous voiez ; & c'eſt bien autre choſe quand elles ſont femmes.

LORANGE.

Hé bien ! me fera-t-il honnêteté ? me fera-t-il compliment ? c'eſt une buche, je penſe, je ne veux point d'un mari comme celui-là, il ne remuë non plus qu'une ſouche.

Me DUBUISSON.

Elle a raiſon, demenez-vous donc un peu, parlez-lui.

VIVIEN.

Que voulez-vous que je lui diſe? à deux de jeu ; ſi elle ne veut point de moi, je ne veux point d'elle. Adieu, Mademoiſelle Thomaſſeau. Hola, hé, Baſtien, brides nos bêtes.

LORANGE.

Non, Monſieur de Giſors, non, vous ne partirez pas comme cela, il faut que vous voyiez mon papa Thomaſſeau auparavant : vôtre mine le réjoüira ; car elle eſt fort drôle.

VIVIEN.

Parbleu la vôtre eſt plus ridicule que la mienne, je n'ai ni ſurot, ni malandre.

LORANGE.

Vous êtes un peu tortu boſſu : mais on vous redreſſera, ce n'eſt pas une affaire.

VIVIEN.

Redressez-vous vous-même le corps & l'esprit avant que de parler des autres.

LORANGE.

Que je me redresse moi ? moi que je me redresse? que veut-il dire cet impertinent-là, Madame Dubuisson ? je lui pourois bien donner de mon bâton sur les oreilles.

Me DUBUISSON.

Hé ! Mademoiselle, ne vous emportez pas ; c'est un Provincial qui ne sçait ce qu'il dit.

LORANGE.

Patience, patience, qu'il m'épouse, je le froterai bien quand je serai sa femme.

VIVIEN.

Oh ! par ma foi je lui permets de m'assommer si cela arrive.

# SCENE XI.

Me DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE, THIBAUT *boiteux, avec un manteau noir, & une emplâtre sur l'œil.*

LORANGE.

AH ! vous voila, papa Thomasseau, venez-vous-en un peu moriginer vôtre gendre, il perd le respect, je vous en avertis.

THIBAUT.

On viant de me dire qu'il est arrivé, & il m'est avis qu'il dévroit être cheux nous

LORANGE

C'est un petit impoli qui ne sçait pas vivre,

ses grossiéretez me font quitter la place. Vôtre servante, Madame Dubuisson, jusqu'au revoir, Monsieur de la Chaponnardiere.

THIBAUT.

Alle est un peu miévre, parce qu'a'le est jeune: mais en grandissant ça changera. Vôtre valet, nôtre gendre.

VIVIEN.

Monsieur, je suis vôtre serviteur. Quoi Madame, c'est-là Monsieur Thomasseau? ce l'est-là!

Me DUBUISSON.

Oüi lui-même, vôtre beau-pere.

VIVIEN.

Par ma foi voilà une vilaine famille.

THIBAUT

Hé! bian qu'est-ce? à qui en a avez-vous donc? comment se porte le bon homme de pere, est-il toûjours aussi libartin, aussi ivrogne que de coûtume?

VIVIEN.

Mon pere ivrogne!

THIBAUT.

Vous ly ressemblez comme deux gouttes d'iau; & n'an dit que vous ne valez pas mieux que ly: mais ma fille est une diablesse qui vous rangera, ne vous boutez pas en peine.

VIVIEN.

Je n'y comprends rien, c'est une espece de Paisan que le beau-pere.

Me DUBUISSON.

Oh! dame la maison de Thomasseau n'est pas si noble que la vôtre, il y a bien à dire.

VIVIEN.

Ouais.

THIBAUT.

Le gendre n'est morgué pas content d'avoir fait le voïage.

VIVIEN.

Ce n'eſt point avec ſes gens là que mon pere a conclu mon mariage aſſurément. Il y a quelqu'autre Thomaſſeau, Madame ?

Me DUBUISSON.

S'il y en a, c'eſt donc, comme chez vous, du côté gauche : mais les Thomaſſeau en ligne directe ſont de Surêne, je n'en connois point d'autres.

## SCENE XII.

Me DUBUISSON, CLITANDRE *en Ereteur*, THIBAUT, VIVIEN, LORANGE *encore en naine.*

LORANGE.

VOila mon couſin l'Officier que j'améne voir mon prétendu.

CLITANDRE.

Comment têtebleu, voilà un garçon bien fait & de bonne mine ; par la corbleu il a bon dos pour porter le mouſquet dans nôtre Compagnie ; jarnibleu que vous avez bien choiſi, mon oncle. Serviteur, couſin.

VIVIEN.

Couſin .... Je vous baiſe les mains, Monſieur. Eſt-ce encore-là un Thomaſſeau, Madame ?

Me DUBUISSON.

Comment ! c'eſt le Chevalier Thomaſſeau, ce fameux, ce brave, Officier aux Gardes de ſon métier ? Anſpeſſade de la Colonelle, qui tuë réguliérement deux hommes toutes les ſemaines.

VIVIEN.

Deux hommes toutes les ſemaines !

Me DUBUISSON.

Oüi, tout au moins, cela va bien-là l'un portant l'autre.

VIVIEN.

Miſericorde : Où mon pere m'a-t-il envoïé ? la vilaine famille !

CLITANDRE.

Parbleu, mon oncle, il faut que j'enivre le couſin pour faire connoiſſance.

THIBAUT.

Oüi da, il faut bian commencer par queuque choſes.

CLITANDRE.

Allons ventrebleu, couſin, allons boire enſemble.

VIVIEN.

Monſieur, je vous remercie : mais....

CLITANDRE

Oh ! par la ſanbleu vous viendrez, car j'y ai regardé.

VIVIEN.

Je ne bois jamais, Monſieur.

CLITANDRE.

Mais vous fumez quelquefois du moins ?

VIVIEN.

Oh ! point du tout, je vous aſſure.

CLITANDRE.

Maugrébleu, voila un ſot animal de couſin ; il ne ſçait rien faire.

LORANGE.

C'eſt un nigaut qui eſt frais émoulu de la Province, mais vous me le dégourdirez, couſin.

CLITANDRE.

Ah ! ah ! palſanbleu je vous en répons. Vous ne prétendez pas faire ſi-tôt la nôce, mon oncle !

THIBAUT

Non palsangué, rian ne presse.

CLITANDRE.

Il faut auparavant qu'il fasse trois ou quatre Campagnes dans nôtre Régiment : ne vous mettez pas en peine, je le ferai assommer, où j'en ferai quelque chose

VIVIEN.

Trois ou quatre Campagnes moi ! ma cheré Madame.

LORANGE.

Voila comme le Chevalier Thomasseau fait des recruës.

CLITANDRE.

Allons, hé, marche à moi ; cousin.

VIVIEN.

Au secours ! à moi Bastien, misericorde !

CLITANDRE.

Comment, palsanbleu vous faites rebellion ?

VIVIEN.

Ma chere Madame, revanchez-moi.

Me DUBUISSON.

Faites ce qu'il vous dit, ne le mettez point en colere ; il n'a encore tué personne, & voila bien-tôt la fin de la semaine.

VIVIEN.

Ah ! le maudit païs, le maudit païs !

LORANGE.

Donnez-moi la main, mon petit mari, ne vous faites point tirer l'oreille.

Me DUBUISSON *à Clitandre.*

Voila Monsieur Thomasseau, tout est perdu.

CLITANDRE.

Ma tante & ma sœur sont avec lui. Qu'est-ce que cela signifie ?

Me DUBUISSON.

Je vous en rendrai compte, allez-vous-en qu'elles ne vous voient point dans cet équipage.

# SCENE XIII.

## Me DUBUISSON, Me DESMARTINS, ANGELIQUE, Mr THOMASSEAU.

Me DESMARTINS.

HE' ! te voilà, Madame Dubuiſſon, j'ai fait mettre mon caroſſe chez toi.

Me DUBUISSON.

Apparemment, Madame, Monſieur Thomaſſeou m'ôte l'avantage de vous y donner un appartement ?

Me DESMARTINS.

Je me partage, Madame Dubuiſſon, j'ai paſſé tout le Printemps chez toi, je viens paſſer chez Monſieur Thomaſſeau les Vendanges avec ma niéce, & en équipage de Vendangeuſes, comme tu vois.

Mr THOMASSEAU.

C'eſt bien de l'honneur que vous me faites, Madame, & vous ſerez toûjours la maîtreſſe de tout ce qui dépendra de moi.

Me DESMARTINS.

Il faut avoüer que Monſieur Thomaſſeau eſt la politeſſe & la galanterie.

Mr THOMASSEAU.

Ah ! Madame.

Me DUBUISSON.

Il a aſſez vécu pour ſçavoir vivre. Mais, Madame, cette jeune perſonne eſt donc vôtre niéce ?

Me DESMARTINS.

Oüi, ma chere. Allons, ma niéce, ſaluez Ma-

dame Dubuiſſon, c'eſt une bonne perſonne que vous ne ſerez pas fâchée de connoître dans la ſuite.

ANGELIQUE.

Il ſuffit qu'elle ſoit de vos amies, pour me donner bonne opinion de ſon merite.

Mr THOMASSEAU.

N'eſt-ce pas-là une aimable enfant, Madame Dubuiſſon?

Me DUBUISSON.

On ne peut l'etre davantage.

Mr THOMASSEAU.

N'eſt-il pas vrai Oh çà, Meſdames, voila la maiſon de vôtre petit ſerviteur, nous y ſerons plus commodément qu'ici.

ANGELIQUE.

Je meurs d'impatience d'embraſſer Mademoiſelle vôtre fille.

Mr THOMASSEAU.

Elle ſera ravie d'avoir l'honneur de vous faire la reverence.

Me DESMARTINS.

Nous nous verrons Madame Dubuiſſon.

Me DUBUISSON.

Vôtre ſervante, Madame.

Mr THOMASSEAU.

Attentez-moi ici, ma voiſine, j'ai quelque choſe à te dire.

## SCENE XIV.

Me DUBUISSON *ſeul.*

LE pauvre Monſieur Thomaſſeau eſt en aſſez bonne main. Madame Deſmartins & ſa petite niéce le meneront loin ſi il veut les ſui-

vre : elles ne s'attendent pas à trouver Clitandre en ce païs ci : mais il est bon Prince. Son rival & son amour l'occupent trop pour lui laisser le tems de songer à troubler la fête. Mais voici déja le bon homme, quelle confidence m' veut-il faire ?

# SCENE XV.

## Mr THOMASSEAU, Me DUBUISSON.

Mr THOMASSEAU.

OH çà, ma chere voisine, tu connois les Dames qui sont chez moi ?

Me DUBUISSON.

Oüi, Monsieur, Madame Desmartins, c'est la plus vertueuse personne du monde, sage, honnête, douce, complaisante, l'esprit bien fait ; l'humeur enjoüée, les manieres engageantes. Je ne sçai pas où vous avez pêché cette connoissance-là : mais vous avez fait-là une bonne trouvaille.

Mr THOMASSEAU.

Je choisis bien mes gens, dis, n'est-il pas vrai ? & sa petite niece, qu'en dis-tu ?

Me DUBUISSON.

Je ne la connoissois pas : mais j'en ai oüi parler mille fois à sa tante. C'est un petit modéle de perfection, c'est la sagesse en mignature, une fille élevée comme une Princesse, un cœur de Reine, elle possede elle seule assez de talens pour rendre une douzaine de filles des plus accomplies.

Mr THOMASSEAU.

Tu me ravis, Madame Dubuiſſon, de m'en parler de cette maniere.

Me DUBUISSON.

Comment donc, Monſieur, quel interêt prenez-vous...

Mr THOMASSEAU

Je te prie de la nôce, Madame Dubuiſſon.

Me DUBUISSON.

Quoi ! vous épouſez la petite niéce ?

Mr THOMASSEAU.

Oüi, mon enfant, ne ſuis-je pas bien-heureux

Me DUBUISSON.

Ah ! que ce parti-là vous convient bien, Monſieur, & que vous allez paſſer agréablement le reſte de vos jours !

Mr THOMASSEAU.

Je t'en réponds. Je me défais de ma fille, & je l'envoie dans le fonds de la Province.

Me DUBUISSON.

Quelle conduite !

# SCENE XVI.

## Me DUBUISSON, Mr THOMASSEAU, VIVIEN.

VIVIEN *derriere le Théâtre.*

A L'aide ! au ſecours ! à la force !

Mr THOMASSEAU.

Quel bruit confus eſt-ce-là ?

Me DUBUISSON.

Ah ! Monſieur de la Chaponniere eſt écha-

pé, nous allons voir de belles affaires.

VIVIEN.

Hé par charité, Monsieur, Madame, aiez pitié de moi.

Mr THOMASSEAU.

Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur, à qui en avez-vous ?

VIVIEN.

Ah ! je n'en puis plus.

Me DUBUISSON.

Voila le gendre & le beau pere aux prises; allons avertir Clitandre des sentimens où Monsieur Thomasseau est pour sa famille.

# SCENE XVII.

## Mr THOMASSEAU, VIVIEN.

Mr THOMASSEAU.

QUe vous a-t-on fait ? qui êtes-vous, Monsieur ?

VIVIEN.

Je suis un honnête homme de Normandie, Monsieur.

Mr THOMASSEAU.

De Normandie !

VIVIEN.

Oüi, Monsieur, & pour mes pechez je suis venu ici dans le dessein d'épouser la fille d'un Monsieur Thomasseau, qui est le plus grand coquin, le plus grand maraut.

Mr THOMASSEAU.

Comment donc, Monsieur ? prenez garde à ce que vous dites.

VIVIEN.

C'est la verité, Monsieur, il a une fille qui est la créature la plus maussade, & la plus éfrontée.

Mr THOMASSEAU.

Monsieur...

VIVIEN.

Et un coquin de cousin qui est un homme à pendre ; c'est bien la plus détestable famille que cette famille-là.

Mr THOMASSEAU.

Vous êtes un fripon, & un insolent, de parler de gens d'honneur comme vous faites, & je vous ferai donner mille coups de bâton, afin que vous le sçachiez.

VIVIEN.

Que la peste m'étouffe, si je ne vous dis vrai. Vous ne connoissez point ces gens-là, Monsieur, si vous les aviez vûs seulement.

Mr THOMASSEAU.

Et sçavez-vous bien que je suis Monsieur Thomasseau, moi qui vous parle ?

VIVIEN.

Non, non, Monsieur, ce n'est pas vous, je viens de le quitter, il est aux trois Rois avec sa fille & des soldats aux Gardes.

Mr THOMASSEAU.

Voila un maraut qui a perdu l'esprit, ou qui vient ici pour m'insulter.

VIVIEN.

Tenez, il est borgne & boiteux Monsieur Thomassieau ; je viens de le quitter, vous dis-je.

Mr THOMASSEAU.

Il y a ici quelque chose que je ne comprens point.

VIVIEN.

Et sa fille a le visage de travers, elle est bossuë, naine & boiteuse.

Mr THOMASSEAU.

C'est une piece qu'on m'a voulu faire.

VIVIEN.

Vous avez l'air d'un honnete homme, Monsieur, je vous demande vôtre protection contre ces canailles-là.

Mr THOMASSEAU.

Il faut en rire malgré moi Oui je vous l'accorde, c'est quelque plaisanterie qu'on vous a faite ; vous êtes nouveau débarqué en ce païs-ci, quelques égrillards ont voulu rire à vos dépens & aux miens.

VIVIEN.

Il y a de méchantes gens. Pour moi, Monsieur, je suis sans malice.

Mr THOMASSEAU.

Je le vois bien. Oh çà c'est moi qui suis Monsieur Thomasseau, encore une fois.

VIVIEN.

Et moi Monsieur Vivien de la Chaponnardiere.

Mr THOMASSAEU.

Ma fille est jeune & belle, & n'est ni naine ni bossuë.

VIVIEN.

En ce cas-là je viens pour être vôtre gendre, & voila une lettre de mon pere.

Mr THOMASSEAU.

Je reconnois son seing & son écriture.

# SCENE XVIII.

Me DUBUISSON, CLITANDRE, Mr THOMASSEAU, VIVIEN.

Me DUBUISSON *à Clitandre.*

CEla est comme je vous le dis, entrez dans le logis, vôtre tante & vôtre sœur y sont, & vous ne risquez rien.

CLITANDRE.

Mais si ce gendre malotru.....

Me DUBUISSON.

Il ne le sera pas, je vous en répons : le voila encore avec Monsieur Thomasseau; entrez, vous dis-je, & nous laissez faire.

# SCENE XIX.

Me DUBUISSON, Mr THOMASSEAU, VIVIEN.

Me DUBUISSON.

HE' ! bien, avez-vous sçû ce qu'avoit cet honnête Monsieur, pour faire tant de bruit ?

Mr THOMASSEAU.

C'est le fils d'un de mes amis, ma voisine, qui vient ici pour être mon gendre.

VIVIEN.

Je vous le disois bien moi, que le Thomas-

seau de tantôt n'étoit pas le veritable, & qu'il y en avoit quelqu'autre.

Me DUBUISSON.

Je vous felicite de l'avoir trouvé.

VIVIEN.

Si je vous en avois crû pourtant... écoutez, je crois que vous êtes une friponne, Madame.

Mr THOMASSEAU.

Comment, mon gendre?

VIVIEN.

Elle étoit de complot avec vos cadets, ces vilains Thomasseaux que je vous ai dit.

Me DUBUISSON.

Vôtre gendre est un peu fou, Monsieur, il est bon de vous en avertir.

# SCENE XX.

## Me DUBUISSON, Mr THOMASSEAU, VIVIEN, THIBAUT.

THIBAUT.

AH vous vela, Monsieur, n'avez-vous point vû par hazard une Madame de Paris qui vous cherche?

Mr THOMASSEAU.

Une Dame de Paris! que me veut-elle?

THIBAUT.

Al'e m'a dit de vous dire qu'a'le veut vous dire queuque chose, qu'alle dit qui est de consequence.

Mr THOMASSEAU.

Quand elle viendra nous sçaurons ce que c'est.

THIBAUT *en regardant Vivien.*

Ah ! ah, ah, ah.

VIVIEN *en se tournant pour voir de quoi rit Thibaut.*

Cet homme-là se moque de moi, je pense ?

THIBAUT.

Tatigué que vela un drôle de corps ! ah, ah, ah, ah, ah.

Mr THOMASSEAU.

Te tairas-tu, maraut ? c'est mon gendre.

THIBAUT.

Ah ! ah, ah, ah, comme il se causse, couseine.

Me DUBUISSON.

Il ne se gausse point, c'est la verité.

THIBAUT.

Quoi ! c'est là ce mari, qu'ons avez fait venir exprés pour Madamoiselle Mariane ?

Mr THOMASSEAU.

Oüi lui-même, qu'en veux-tu dire ?

THIBAUT.

Morgué vôtre fille choisit mieux que vous, je me donne au diable, le gars de la petite ruelle vaut trente maris comme stilà ; je vous l'avois bian dit qu'ils se trouverions deux. Je m'en vais vous l'amener, vous varrez vous-même.

Mr THOMASSEAU.

Madame Dubuisson, vous avez un cousin qui devient bien insolent, je le mettrai dehors si cela continuë.



# SCENE XXI.

Mr THOMASSEAU, VIVIEN, Me DUBUISSON.

VIVIEN.

TEnez, beau-pere, j'ai dans la pensée que ce païsan là est le Thomasseau de tantôt, hors qu'il n'est plus borgne.

Mr THOMASSEAU.

Lui ! point du tout, c'est mon Jardinier.

# SCENE XXII.

Me DUBUISSON, Mr THOMASSEAU, VIVIEN, THIBAUT, LORANGE.

THIBAUT.

PArgué je revians sur mes pas, & je m'en retourne de même ; vela cette Madame de Paris qui vous demande.

LORANGE *en Demoiselle.*

Monsieur, je suis vôtre très-humble servante.

Mr THOMASSEAU.

Je suis vôtre serviteur, Madame.

VIVIEN.

Voila une grande fille qui n'est pas mal faite.

Me DUBUISSON.

Hé comment, c'est Mademoiselle Duhazard, si je ne me trompe ?

LORANGE.

Oüi, ma chere Madame Dubuisson ; c'est moi-même.

Mr THOMASSEAU.

Tu connois cette personne-là, ma cousine ?

Me DUBUISSON.

Vraiment oüi ; c'est une de nos amies, une fort honnête fille, qui postule pour chanter gratis à l'Opera, afin de se faire connoître. Hé qui vous amene en ce païs-ci, Mademoiselle ?

LORANGE.

Trois Officiers de Dragons de mes bons amis m'ont engagée d'y venir en Vendanges ; & comme j'ai sçû par occasion que Monsieur Vivien de la Chaponnardiere y étoit pour épouser la fille de Monsieur, j'ai crû ne pouvoir me dispenser de venir mettre empêchement à ce mariage.

VIVIEN.

Mettre empêchement à mon mariage ! & de quel droit, Madame ?

LORANGE.

Comment, de quel droit, petit perfide ?

Mr THOMASSEAU.

Que veut dire ceci, mon gendre ?

VIVIEN.

Le diable m'emporte si j'en sçai rien, je ne connois point cette créature-là.

LORANGE.

Tu ne me connois point ; traître ? je te dévisagerai si on me laisse faire.

Me DUBUISSON.

Hé ! ne vous emportez pas de la sorte.

LORANGE.

Tu ne me connois pas ? n'est-ce pas toi qui m'a mise dans mes meubles ?

VIVIEN.

Moi ?

Mr THOMASSEAU.

Mon gendre ;

LORANGE.

Avant que je connusse ce libertin-là, ma réputation flairoit comme baume dans tout le quartier du Palais Roial.

Me DUBUISSON.

Je vous le disois bien, elle a toûjours passé pour une fille fort sage.

LORANGE.

Si vous sçaviez, Monsieur, comme il m'a attrapée.

Mr THOMASSEAU.

Cela ne vaut rien, mon gendre, voila de mauvaises manieres.

VIVIEN.

Je vous proteste, Monsieur Thomasseau.

LORANGE.

Tenez, Monsieur, il venoit quelquefois chez une honnête Marquise qui donne à joüer ; il me vit, je lui plûs, je le vis, il me plût.

Me DUBUISSON.

Il vous proposa quelques parties de plaisir ?

LORANGE

Vraiment nous soupâmes ensemble dès le soir même ; il me fit boire tant de ratafia, & tant manger de truffes. Oh ! pour cela l'argent ne lui coûte rien, il fait bien les choses.

Me DUBUISSON.

Cet homme-là est d'une grande dépense au moins.

Me THOMASSEAU.

Oüi, cela n'accomode point un ménage.

Me DUBUISSON.

Il ne faut vas demander si le lendemain il alla vous rendre visite ?

LORANGE.

Oüi, Madame, & deux jours après il m'envoïa une tapisserie de brocatelle, un petit lit de damas feüille morte, avec la petite oie.

Mr THOMASSEAU.

Un lit de damas ! cela est violent.

VIVIEN.

Si j'ai jamais vû cette coquine-là, si je sçai ce que c'est que tout ce qu'elle dit.

LORANGE.

Oh ! tu as beau nez, il faut que tu m'épousses, ou que tu sois pendu.

VIVIEN.

Je vous épouserai moi ?

LORANGE.

Oüi par la ventrebleu tu m'épouseras.

Me DUBUISSON.

Ne vous tourmentez donc point, Mademoiselle, vous vous ferez malade.

LORANGE.

Ah ! je veux que cinq cens diables me tordent le cou, Madame, si...

VIVIEN.

Voila une effrontée carogne.

Mr THOMASSEAU.

Allez, Monsieur, vous dévriez mourir de honte, de faire des presens à des filles qui jurent comme cela.

# SCENE XXIII.

Me DUBUISSON, Mr THOMASSEAU, VIVIEN, THIBAUT, CLITANDRE.

THIBAUT.

TEnez, Monsieur, vela le mari que vôtre fille a fait venir de Paris, & vela sti que vous avez fait venir de campagne. Alle veut sti-ci, & ne veut point sti-la, est-ce qu'alle a tort ? regardez les bian, qu'eux comparaison !

# SCENE DERNIERE.

Me DUBUISSON, Mr THOMASSEAU, CLITANDRE, MARIANE, THIBAUT, VIVIEN, Me DESMARTINS, ANGELIQUE.

Mr THOMASSEAU.

AProchez, ma fille ; aprochez.

MARIANE.

Souffrez, mon pere, que je me jette à vos genoux, pour vous conjurer instamment de ne me pas forcer...

Mr THOMASSEAU.

Ne me priez de rien, ma fille, l'affaire est concluë dans ma tête.

MARIANE.

Ah ! mon pere !

Mr THOMASSEAU.

Vôtre mariage est déja rompu avec Monsieur ; c'est une affaire faite, je ne veux point de débauché dans ma famille.

VIVIEN.

Quoi ! vous croiez, Monsieur Thomasseau. . .

Mr THOMASSEAU.

Voila qui est fini, vous dis-je, j'écrirai à vôtre pere.

CLITANDRE.

Oserois-je me flâter, Monsieur...

Mr THOMASSEAU.

Pour terminer quelque chose avec vous, Monsieur, il faut sçavoir auparavant qui vous êtes.

CLITANDRE.

Il ne sera pas mal aisé de vous en instruire ; & voila ma tante & ma sœur...

Mr THOMASSEAU.

Vous êtes le frere de cette adorable personne ?

Me DESMARTINS.

Si vous êtes toûjours dans le dessein d'épouser ma niéce, il faut consentir au bonheur de mon neveu, pour le faire consentir au vôtre.

Mr THOMASSEAU.

Sur ce pied-là c'est une affaire faite, & nous serons bien-tôt d'accord.

VIVIEN.

Hé qu'est-ce donc, me faire venir exprès de Gisors pour se moquer de moi ?

LORANGE.

Consolez-vous, Monsieur, jeune, & nigaut comme vous êtes, vous ne manquerez pas de bonne fortune.

*On entend un bruit de Haut-bois & de Musettes.*

Mr THOMASSEAU.

Quelle musique est-ce-là ?

Me DUBUISSON.

C'est un petit bal de Campagne que Mademoiselle Duhazard a préparé pour Monsieur Vivien aparemment.

Mr THOMASSEAU.

Comment donc ?

Me DUBUISSON.

Comme fille postulante d'Opera, il faut bien qu'elle donne un plat de son métier à la compagnie.

LORANGE.

Et comme maître de l'Epée de bois, si vous voulez je ferai le festin des deux mariages.

Mr THOMASSEAU.

Mademoiselle Duhazard est un Cabaretier ?

LORANGE.

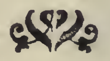
Fort à vôtre service.

VIVIEN.

Je vous le disois bien moi qu'on me faisoit piéces.

LORANGE

Sans rancune, Monsieur Vivien, nous vous avons empêché de vous marier, ce n'est pas vous rendre un mauvais office. Allons gai, Messieurs de la simphonie, honneur à Monsieur Vivien, & à nos Vendanges.



# DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Vendangeurs & Vendangeuses précedez de quelques Hautbois, & d'une Musette, entrent en dansant.

PREMIER VENDANGEUR.

*AMis Vendangeux,*
*Ayons le cœur joyeux,*
*J'avons les Vendanges nouvelles,*
*Qui sont des plus belles,*
*Nargue du Vin vieux.*
*Amis Vendangeux,*
*Ayons le cœur joyeux.*

LE CHOEUR *repete.*

*Amis Vendangeux,*
*Ayons le cœur joyeux.*

SECOND VENDANGEUR.

*Darlu, Rousseau, Fitte & Forelle*
*En avont dans l aile*
*Avec leur Vin vieux.*
*Amis Vendangeux,*
*Ayons le cœur joyeux.*

LE CHOEUR *repete.*

*Amis Vendangeux,*
*Ayons le cœur joyeux.*

PREMIER VENDANGEUR.

*Serviteur à Monsieur Vivien*
*De la Chaponnardiere*

Tous les Acteurs & Actrices de la Comedie & du Divertissement font la révérence à Monsieur Vivien, en répetant,

*Serviteur à Monsieur Vivien*
*De la Chaponnardiere.*

PREMIER VENDANGEUR.

*Qu'il est docile, & qu'il prend bien*
*Le bon party dans cette affaire.*
*Serviteur à Monsieur Vivien*
*De la Chaponnardiere.*

LE CHOEUR *répéte.*

*Serviteur à Monsieur Vivien*
*De la Chaponnardiere.*

Deux Vendangeurs & deux Vendangeuses dansent une Entrée grotesque.

SECOND VENDANGEUR.

*Morgué, morgué, point de mélancolie;*
*J'ons bon Vin & femme jolie,*
*N'est-ce pas pour vivre contens!*
*Tout ce qui peut me chagriner l'ame,*
*J'ons du Vin nouviau tous les ans:*
*Mais j'ons toûjours la même femme.*

Entrée d'un Sabotier *seul.*

Mlle DESMARTINS vétuë en Vendangeuse, *chante.*

*Amans qui venez en Vendange,*
*L'Amour ne trouve point étrange*
*Qu'au Dieu du Vin vous fassiez vôtre cour;*
*Dans une heureuse intelligence*
*Ces Dieux se servent tour à tour,*
*L'Amour aide à Bacchus, & par reconnoissance.*

*Bien souvent Bacchus avance*
*Les affaires de l'Amour.*

Un Païsan danse une Entrée comique avec Angelique, qui est vétuë en Vendangeuse.

SECOND VENDANGEUR.

*Les plus habiles Vendangeuses,*
*Quoi qu'ordonne le Dieu du Vin,*
*Ne sont jamais assez soigneuses*
*Pour bien cüeillir tout le raisin.*
*Mais aux Vendanges de Surêne,*
*Avec les Jeux & les Ris,*
*Le Dieu des amours amene*
*Des grapilleuses de Paris.*

Un grand benêt de Païsan danse seul d'une maniere niaise : quand il a fini, Madame Desmartins s'avance au bord du Théâtre, au milieu des deux Vendangeurs. Ils chantent les couplets suivans, que tous les Acteurs & Actrices de la Comedie & du divertissement répétent en chantant.

PREMIER VENDANGEUR.

*Profitez bien, jeunes fillettes,*
*Des momens faits pour les amours,*
*Quand on a passé ses beaux jours,*
*Adieu panniers, Vendanges sont faites.*

Me DESMARTINS.

*Cachez bien les faveurs secrettes,*
*Amans, dont vous êtes comblez;*
*Si-tôt que vous les revelez,*
*Adieu panniers, Vendanges sont faites.*

SECOND VENDANGEUR.

*Il faut sçavoir en amourettes*

*Se saisir des tendres momens :*
*Pour les trop timides Amans,*
*Adieu panniers, Vendanges sont faites.*

PREMIER VENDANGEUR.

*Faites bien vos marchez, Grisettes,*
*Avant qu'aimer les grands Seigneurs ;*
*Si-tôt qu'ils ont de vos faveurs,*
*Adieu panniers, Vendanges sont faites.*

Tous les Acteurs & les Actrices rentrent en dansant & en chantant ; & Madame Desmartins qui demeure seule sur le Theâtre, adresse à l'Assemblée ce dernier couplet.

*Défiez-vous de ces coquettes*
*Qui n'en veulent qu'à vos écus ;*
*Si-tôt que vous n'en aurez plus,*
*Adieu panniers, Vendanges sont faites.*

FIN.

# LA FOIRE S. GERMAIN,

## COMEDIE.

Representée pour la premiere fois le 19. Janvier 1696.

# ACTEURS.

Mlle MOUSSET ; Marchande de robes de chambre.

LORANGE, Marchand de Caffé, vétu en Armenien.

Mesd. MANON, MINI, LOLOTTE, } Marchandes de la Foire.

LE CHEVALIER de Castagnac, Gascon.

URBINE, Sœur du Chevalier.

CLITANDRE, Amant d'Angelique.

LE BRETON, Valet de Clitandre.

ANGELIQUE, Maîtresse de Clitandre.

Me ISAAC, Gouvernante d'Angelique.

JASMIN, Laquais d'Angelique.

Mr FARFADEL, Financier.

Me DE KERMONIN, Sœur du Breton.

MAROTTE, petite Grisette.

Me BARDOUX, Mere d'Angelique.

Plusieurs Acteurs du cercle qui composent le Divertissement.

*La Scene est dans un des Carrefours de la Foire Saint Germain.*



# LA FOIRE S. GERMAIN,

## COMEDIE.

*Le Théâtre represente un des Carréfours de la Foire.*

---

## SCENE PREMIERE.

Mlle MOUSSET, LORANGE; Mesd. MANON, MIMI, LOLOTTE *dans leurs Boutiques.*

Mlle MOUSSET.



DE belles robes de chambre, Messieurs; des étoffes de la Chine, des bonnets à la Beneficiere, des deshabillez à bonne fortune: Voiez ici Mesdames.

MIMI.

Des rubans d'or; des tabliers; des fichus; de belles écharpes, Messieurs.

LOLOTTE.

Des tabatieres, des cannes, des cordons de chapeau, des nœuds d'épée, Mesdames.

MANON *en Turque.*

Marchandises du Levant, Messieurs; eaux de senteur de Constantinople; Baume de Perse; mastic pour les trous de petite verolle; ciment pour recrepir les visages? nous avons ce qu'il vous faut, Mesdames.

GARÇON LIMONADIER.

Caffé, Thé, Chocolat; Vin de Saint Laurent; Vin de Laciota; Vin de Canarie.

## SCENE II.

### LE CHEVALIER, URBINE.

URBINE.

VEnir de tant de bonne heure à la Foire saint Germain, vous n'y portez pas attention, Chevalier.

LE CHEVALIER.

A toutes les heures du jour, gens de chez nous, ma sœur, pensent à leurs affaires, & font très-bien. Nous sommes d'une Noblesse tellement ancienne, que tous nos biens en sont usez, nous n'avons vous & moi d'autre patrimoine que le sçavoir faire: mais qu'importe? les sots doivent tribut aux gens d'esprit, & il y a dans cette Foire saint Germain quantité de Bureaux où je me fais paier mes rentes.

URBINE.

Hé, donc, en venez-vous toucher qu'une aujourd'hui?

LE CHEVALIER.

Cadedis, ma chere sœurette, je suis sans cesse à l'affus de la fortune, je lui ai donné la chasse à la Cour, j'ai crû la tenir par le toupet, la coquine s'est trouvée chauve. A la guerre je l'ai poursuivie, & je lui ai fait peur apparemment, elle s'est tenuë close & couverte pour me faire piece, on ne l'a point vûë pendant la campagne : mais graces au Ciel je la retrouve en quartier d'hyver, & pour ne l'effaroucher pas, en attendant que l'amour m'en fasse absolument raison, je la mine tout doucement ici, & je l'attrape par les menus.

URBINE.

Vous seriez amoureux, mon frere?

LE CHEVALIER.

Amoureux moi! de richesses oüi, de femmes non, je vous proteste. Hola hé, Mademoiselle Mousset, serviteur, un mot ici, je vous en conjure.

# SCENE III.

## Mlle MOUSSET, LE CHEVALIER, URBINE.

Mlle MOUSSET.

C'Est déja vous, Monsieur le Chevalier; on ne sera ici que dans une heure.

LE CHEVALIER.

Mais y sera t-on; car je n'ai point de tems à perdre, je ne veux pas qu'on m'amuse.

Mlle MOUSSET.

On m'a bien promis de s'y rendre.

LE CHEVALIER.

As-tu touché la grosse corde, & peut-on apuier ferme dessus sans la rompre ?

Mlle MOUSSET.

Toutes choses sont bien disposées, & vous en aurez bonne issuë. Ne voulez-vous pas entrer ?

LE CHEVALIER.

Non, mon enfant, ta boutique est plus incommode que ce carrefour, elle est toûjours pleine de cent personnes à qui tu crois vendre des robes de chambre, & qui n'ont pas de quoi paier un bonnet.

Mlle MOUSSET.

Cette Dame est de vôtre compagnie aparemment ?

LE CHEVALIER.

C'est ma sœur Urbine de Castagnac, ma chere Mademoiselle Mousset.

URBINE.

Cette marchande paroît bien de vos amies, mon frere ; je lui suis tant & plus acquise.

Mlle MOUSSET.

Je suis vôtre très-humble servante, Madame.

LE CHEVALIER.

Envisagez bien cette femme-là, ma sœur, c'est une illustre de Paris au moins.

URBINE.

Tant nouvelle je suis à la Ville, que je n en connois pas encore les merveilles.

Mlle MOUSSET

Vous en allez faire un des plus beaux ornemens, Madame.

URBINE.

Helas, Madame, j'ai confusion d'être sortie de la Province, mais je m'y recache dans le moment que j'aurai mis quelque fin à mes affaires.

Mlle MOUSSET.

Vous avez des affaires en ce païs-ci ?

LE CHEVALIER.

Bon des affaires, c'est moins que rien. Tu connois cet homme peut-être ?

Mlle MOUSSET.

Quel homme, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Un certain Monsieur Farfadel de par le monde.

Mlle MOUSSET.

Ce vieillard si riche & si fou, qui en conte à toute la terre.

LE CHEVALIER.

Justement, ce grand épouseur en paroles, ce fameux honnisseur de filles.

Mlle MOUSSET.

Il en a fait accroire depuis six mois à plus de quatre de ma connoissance.

LE CHEVALIER.

Voila l'homme : il y a quelques mois qu'il vint en Province, il vit ma sœur Urbine, il prit du goût pour elle ; il lui fit une promesse de mariage par maniere de conversation, dit-il, & parce que je méprise de l'assommer, ma sœur Urbine par maniere d'acquit le va faire pendre : cela sera bien-tôt vuidé.

Mlle MOUSSET.

Et vous apellez cela moins que rien ?

LE CHEVALIER.

Oüi, mon enfant, la Comtesse de Meripillesions, nôtre parente, tient toute la Robe dans sa manche ; je vais accompagner ma sœur chez elle pour son affaire, & je reviens dans l'instant isi pour la nôtre.

# SCENE IV.

Mlle MOUSSET.

LA sœur Urbine est une trop aimable personne pour la Province, il faut trouver moien de la fixer à Paris.

# SCENE V.

Mlle MOUSSET, LORANGE *en Armenien.*

LORANGE.

JE donne le bon jour à mon agréable voisine.

Mlle MOUSSET.

Ah, ah! vous vous en avisez, Monsieur l'Amenien, depuis huit jours que la Foire est ouverte, à peine m'avez-vous fait l'honneur de me saluer. Quel heureux caprice vous porte à chercher a faire aujourd'hui connoissance?

LORANGE.

Parbleu je ne cherche point à la faire, je cherche à la renouveller, ma voisine

Mlle MOUSSET.

A la renouveller! nous nous sommes donc connus, à vôtre compte?

LORANGE.

Quelquefois un peu par-ci par-là: mais cependant je vous l'avouë, j'ai eu toutes les pei-

nes du monde à vous remettre, parce que je ne pouvois me figurer que Madame la Marquise de la Papelardiere du Marais fût devenuë marchande de robes de chambre à la Foire.

Mlle MOUSSET.

Les fortunes du Marais ne sont pas solides, comme vous voiez.

LORANGE.

J'en fais l'experience par moi-même. Je n'ai pas toûjours vendu du Caffé, & je n'ai d'Armenien que la barbe. *Il ôte sa barbe.*

Mlle MOUSSET.

Ah, juste Ciel! quelle surprise, c'est le Chevalier de Gourdinvilliers, la Coqueluche de la ruë sainte Avoie.

LORANGE.

C'est lui-même, ma chere Marquise, toûjours fidele, toûjours amoureux de vos charmes.

*Il veut l'embrasser.*

Mlle MOUSSET.

Hé qu'as tu donc fait de ta Chevalerie, mon pauvre Lorange?

LORANGE.

Elle est allée tenir compagnie à ton Marquisat, ma chere Marton.

Mlle MOUSSET.

Tu as fait de grands voiages, à ce que l'on m'a dit, depuis que nous ne nous sommes vûs?

LORANGE.

Comment morbleu de grands voiages! j'ai pensé faire celui de l'autre monde.

Mlle MOUSSET.

Tu as pensé mourir?

LORANGE.

Oüi vraiment, il y a eu des ordres exprès pour cela, & ils ont été affichez même: mais je n'ai pas voulu les suivre, j'aime à vivre moi, comme tu sçais.

Mlle MOUSSET.

Tu as raiſon, mais ne riſques-tu rien ici ?

LORANGE.

La choſe eſt problematique ; comme enfant de Paris, Ecuier Sieur de Lorange, & Chevalier de Gourdinvilliers, les ordres ſont précis : mais comme Armenien naturaliſé depuis trois ſemaines, il n'y a rien à craindre ; c'eſt pourquoi, mon enfant, ſuprime, s'il te plaît, le nom de Lorange, & ne me nomme que l'Armenien.

Mlle MOUSSET.

Trés-volontiers, tu n'as qu'à dire. Mais toi ne m'apelle point Marton, je te prie.

LORANGE.

J'entens bien, il y a auſſi quelques ordres expediez ſous ce nom-là, n'eſt-ce pas ? c'eſt la même étoile qui nous domine, nous finirons enſemble de maniere ou d'autre.

## SCENE VI.

CLITANDRE, Mlle MOUSSET, LORANGE.

CLITANDRE.

LEs valets ſont bien nez pour nous impatienter ; à quoi diantre ce maraut-là s'amuſe-t-il ?

Mlle MOUSSET.

Hé qu'avez vous aujourd'hui, Monſieur ? vous voilà bien ſombre.

CLITANDRE.

Mon coquin de Breton ſe moque de moi, mais

chere Mademoiselle Mousset : je lui ai dit de me venir rendre réponse ; il y a deux heures que je l'attens, je suis sur des épines.

LORANGE.

Si vous vouliez, Monsieur, rafraîchir vôtre impatience de quelque petit verre de liqueurs, j'en ai des meilleures de la Foire.

CLITANDRE.

Non, mon enfant, je vous remercie.

# SCENE VII.

## CLITANDRE, LE BRETON, Mlle MOUSSET, LORANGE.

CLITANDRE.

AH! te voila, bourreau ?

LE BRETON.

Oüi, Monsieur, c'est moi-même, qui ne veux plus me mêler de vos affaires, & qui viens vous demander mon congé.

CLITANDRE.

Comment miserable !

Mlle MOUSSET.

Hé ! Monsieur !

CLITANDRE.

Et quelles nouvelles m'aportes-tu encore ? çà voions.

LE BRETON.

Je ne vous en aporte aucune ; il n'y a rien à faire, il faut nous séparer, & vous n'avez qu'à chercher fortune.

CLITANDRE *veut se jetter sur lui.*

Quoi pendart !

LORANGE.

Hé point d'emportement.

LE BRETON.

Ne le lâchez pas au moins, il devient fou, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Je te ferai mourir sous le bâton.

LE BRETON.

Il ne s'en aperçoit pas lui : mais cela ne laisse pas d'être.

CLITANDRE.

Ah ! je n'en puis plus : oüi je perds l'esprit, je l'avouë ; mais c'est ce malheureux qui me fait tourner la cervelle.

Mlle MOUSSET.

Lui, Monsieur ?

LORANGE.

Comment donc ?

LE BRETON.

Il ne sçait ce qu'il dit, comme vous voiez.

CLITANDRE.

Je vous en fais juge vous-mêmes. Depuis un mois je suis amoureux de la plus aimable personne du monde.

LE BRETON.

Vous voiez bien que ce n'est pas moi qui lui gâte l'esprit, que diable.

CLITANDRE.

Monsieur le Breton, ce charmant Monsieur le Breton que vous voiez, connoît tout l'excès de mon amour, il est témoin de tous les tourmens que me fait souffrir l'impossibilité d'avoir accès chez cette belle.

LE BRETON.

Oui je vois de belles choses assurément !

CLITANDRE.

Et le belitre a la constance & la malice de ne pas imaginer aucune chose pour me rendre le moindre service.

LE BRETON.

Monſieur l'Armenien ?

LORANGE.

Oh ! vous avez tort, Monſieur le Breton, il faut paſſer condamnation, cela n'eſt pas bien.

LE BRETON.

Mademoiſelle Mouſſet !

Mlle MOUSSET.

Je ſuis contre vous auſſi. Vous n'êtes point un valet zelé.

LE BRETON.

Je me donne au diable, vous y ſerez bien empêchez vous autres ; & pourtant les Marchands Forains ne ſont pas les moins habiles pour ces affaires-là.

LORANGE.

Je gage en deux jours d'emporter l'affaire quelque difficile qu'elle puiſſe être.

Mlle MOUSSET.

Je parie d'y réüſſir en vingt quatre heures.

CLITANDRE.

Tu vois, infâme.

LE BRETON.

Je ne ſuis point jaloux, Monſieur, je cede l'entrepriſe, & je leur ſervirai de croupiere même en cas de beſoin.

CLITANDRE.

Ah ! mes amis, de grace uniſſez-vous tous trois pour me rendre ſervice. Si vous pouvez y réüſſir, vous pouvez auſſi compter ſur une parfaite reconnoiſſance.

Mlle MOUSSET.

Il faut commencer par ſçavoir les perſonnes à qui nous avons affaire.

L'ORANGE.

Cela eſt de conſéquence.

LE BRETON.

Je m'en vais vous en informer. Premierement

la fille est une jeune personne.

CLITANDRE.

Toute charmante, toute adorable.

LE BRETON.

Oui toute adorable, d'une phisionomie très-vive & très-coquette.

LORANGE.

Cela promet quelque chose.

LE BRETON.

La mere est une veuve entre deux âges, un exemple de régularité, femme très-prude, & très-rebarbarative de son métier.

Mlle MOUSSET.

Cet article-là rend l'affaire épineuse.

LE BRETON.

La suivante est un monstre de laideur, & un dragon de vertu, plus affreuse que le diable, & par conséquent plus méchante.

LORANGE.

Cet animal-là sera difficile à aprivoiser.

LE BRETON.

Avec cela il y a dans la maison une espece d'Abbé qui sert d'Intendant, un valet de chambre qui a les gouttes, un cuisinier manchot, un cocher borgne, & trois vieux laquais qui n'ont jamais bû de vin; le moien de faire connoissance avec ces gens-là?

Mlle MOUSSET.

Voila un agréable petit domestique.

LE BRETON.

Ils sont tous zelez pour la mere, & gardent tous la fille à vûë. Les entrepreneurs n'ont qu'à tabler là-dessus, & à faire leurs diligences.

Mlle MOUSSET.

Monsieur l'Armenien?

LORANGE.

Mademoiselle Mousset?

Mlle MOUSSET.

Il faut plus de deux jours pour cette affaire-là.

LORANGE.

Vous n'en ſortirez pas en vingt-quatre heures.

LE BRETON.

Bon, il y a près d'un mois que j'y travaille, & je n'ai pû l'entâmer encore.

CLITANDRE.

Hé! mes chers enfans, ne m'abandonnez pas, je vous en conjure.

Mlle MOUSSET.

Mort de ma vie nous ſommes trois, il ne faut pas en avoir le démenti.

LORANGE.

Non aſſurément.

LE BRETON.

Ah! Monſieur, voila Mademoiſelle Angelique, je penſe, elle vient de ce côté-ci même.

CLITANDRE.

Ah! mon cher Breton, je n'en puis plus, tous mes ſens ſont interdits: par où commencer? comment l'aborder? que lui dirai-je?

LE BRETON.

Vous ne lui direz rien, s'il vous plaît. Ce ſera bien aſſez de la regarder; la maudite ſuivante & le maître laquais ſont avec elle.

CLITANDRE.

Ah! juſte Ciel!



# SCENE VIII.

CLITANDRE, Mlle MOUSSET, LORANGE, LE BRETON, ANGELIQUE, Me ISAAC.

LORANGE *à Clitandre.*

ELoignez-vous, & me laiſſez faire, je vous déb‥raſſerai des incommodes.

CLITANDRE.

Seroit-il poſſible ?

LORANGE.

Eloignez-vous, vous dis-je. Elle vient par ici, n'eſt-ce pas ?

LE BRETON.

Elle va paſſer, la voila preſqu'au milieu de la ruë.

LORANGE.

Vous avez de l'eſprit, ſecondez-moi bien ſeulement.

LE BRETON.

Il nous quitte & rentre chez lui, que diantre va-t-il faire ?

Mlle MOUSSET.

Je ne puis le deviner : mais il n'eſt pas bête.

LE BRETON.

Angelique & ſa ſuite aprochent, nous les manquerons.

LORANGE *derriere le Théâtre.*

Gare l'eau.

# SCENE IX.

ANGELIQUE, Me ISAAC, Mlle MOUSSET LE BRETON.

ANGELIQUE.

AH ! juste Ciel ! qu'est-ce que cela ?

Me ISAAC.

Comment donc ? quels insolens ! quelles canailles ! en pleine Foire jetter des immondices par les fenêtres ! un procez verbal, des temoins, un honnête Commissaire !

Mlle MOUSSET.

A qui en ont elles donc ?

LE BRETON.

A qui ? Monsieur l'Armenien vient de vuider une chocolatiere sur le corps de la surveillante.

ANGELIQUE.

Voila des choses qui ne sont pas permises.

Me ISAAC.

Eh ! la, la, c'est bien emploié, Mademoiselle ? si vous aviez été au Palais, comme Madame vôtre mere vous l'avoit dit, & non pas à la Foire... hom, hom, voila comme le Ciel punit vos extravagances.

ANGELIQUE.

Moi ! je ne me plains point, je n'ai rien eu : mais vous qui êtes une personne si sage, & si raisonnable, Madame Isaac, qu'est-ce que le Ciel punit en vous, je vous prie ?

Me ISAAC.

L'impertinence que j'ai euë d'adherer à vos sottises : mais cela ne m'arrive pas souvent.

# SCENE X.

ANGELIQUE, Me ISAAC, Mlle MOUSSET, LE BRETON, LORANGE, JASMIN.

LORANGE.

JE viens vous demander mille pardons, Madame, du petit accident de la chocolatiere.

ANGELIQUE.

Ce n'est point moi, Monsieur l'Armenien à qui vous devez...

Me ISAAC.

Oh! vous me paierez mes hardes, si elles sont gâtées.

LORANGE *se retourne brusquement, & donne un coup de tête dans l'estomach de Madame Isaac, & la jette à la renverse.*

Je suis bien fâché, Madame...

Me ISAAC *tombée.*

Mais voiez ce brutal avec ses excuses.

LE BRETON *lui marche sur la jambe en feignant de la relever.*

La Fortune m'est bien favorable, Madame, de m'offrir l'occasion de vous rendre un petit service.

Me ISAAC.

Hé! misericorde, vous me cassez les jambes, vous marchez dessus.

Mlle MOUSSET *lui tourne le bras en la relevant.*

Hé bon Dieu, Madame, n'êtes-vous point blessée?

Me ISAAC.

Ah ! juſte Ciel ! vous me déboëtez l'épaule, Madame.

LE BRETON.

Vraiment voila une vieille Demoiſelle qui eſt bien délicate !

LORANGE.

Nous ſommes bien mal-adroits tous tant que nous ſommes.

Me ISAAC.

Allons, Mademoiſelle, retournons au logis, s'il vous plaît.

ANGELIQUE.

Que je m'en retourne moi, Madame !

Me ISAAC.

Aſſurément. Voulez-vous que je demeure à la Foire dans cette équipage-là ?

LORANGE.

Je ne vous le conſeille pas, il n'y a pas d'apparence.

LE BRETON.

On vous prendroit pour quelque bonne fortune de la ruë de la Lingerie.

Me ISAAC.

Oh ! je n'y reſterai pas, je vous en répons.

Mlle MOUSSET.

Vous ferez fort bien, aſſurément.

ANGELIQUE.

Vous êtes la maîtreſſe, Madame : pour moi qui n'ai point à changer de hardes, & qui ai des emplettes à faire, vous trouverez bon que j'y demeure.

Mlle MOUSSET.

Si vous voulez prendre un ſiége en attendant...

ANGELIQUE.

Je vous ſuis obligée, Madame.

Me ISAAC.

Je vous laiſſerois ici toute ſeule ?

ANGELIQUE.

Ah! que vous êtes ridicule avec vos manieres : allez, Madame, il suffit de moi pour me garder, & d'un laquais pour vous rendre compte de mes actions & de mes paroles.

Me ISAAC.

Ah, ha! vous le prenez sur ce ton-là ? Oh bien, bien, je ne reviendrai pas moi, mais je vous vais envoier compagnie.

ANGELIQUE.

Vous me ferez plaisir, je n'en sçais pas de plus désagréable que la vôtre.

Me ISAAC *à Jasmin.*

Je te la recommande, ne la quitte pas de vûë.

JASMIN.

J'ai de bons yeux, ne vous mettez pas en peine.

# SCENE XI.

ANGELIQUE, Mlle MOUSSET, LORANGE, LE BRETON, JASMIN.

LORANGE.

BOn, voila déja un de nos espions de parti.

LE BRETON.

Je m'en vais bien-tôt faire décamper l'autre.

ANGELIQUE.

Ah! que je suis fatiguée de l'esclavage où l'on me fait vivre, n'en sortirai-je que pour passer dans un autre encore plus rude ?

Mlle MOUS-

Mlle. MOUSSET.

Il ne tiendra qu'à vous d'être heureuſe, j'oſe vous en répondre.

ANGELIQUE.

Quoi, Madame !

LE BRETON *à Jaſmin.*

Comment coquin, tu fouilles dans ma poche ?

JASMIN.

Moi, Monſieur ?

LE BRETON.

Oüi, toi-même.

ANGELIQUE.

C'eſt mon laquais, Monſieur.

LE BRETON.

C'eſt un coupeur de bourſes, Madame, je l'ai pris ſur le fait.

LORANGE.

A qui en avez-vous ? que vous fait-on, Monſieur ?

LE BRETON.

On vole, on pille auprés de vôtre boutique, & vous ſouffrez cela, Monſieur l'Armenien ?

JASMIN.

Meſſieurs...

LORANGE *en donnant un coup de pied à Jaſmin.*

Hé ! c'eſt mon fripon de l'autre jour, je le reconnois.

JASMIN.

Je ſuis honnête garçon, ne me frapez pas.

ANGELIQUE

Doucement, Meſſieurs, c'eſt mon laquais, je vous aſſure.

Mll. MOUSSET.

Lui ! je le connois pour un voleur, Madame.

ANGELIQUE.

Vous n'y ſongez pas.

Mll. MOUSSET.

Il prit encore hier au ſoir dans la poche d'une

vieille Marquise de ma connoissance le portrait d'un jeune Abbé, qu'elle venoit de retirer de chez la Frenaye.

ANGELIQUE.

Jasmin.

JASMIN.

En vérité, Mademoiselle, cela n'est pas vrai, je vous assure.

LORANGE.

Il a coupé il n'y a que trois jours à une fort honnête Procureuse de la ruë Galande, une Croix de diamans de près de dix pistoles, que deux jeunes Académistes lui avoient donnée.

LE BRETON.

Voila des preuves convaincantes, allons, marchons chez le Commissaire.

JASMIN.

Au secours, à la force.

LORANGE.

Oh tu as beau crier, tu iras en ga'ere.

ANGELIQUE.

Mais vraiment ces violences-là ne se font point, qu'on prenne garde à ce qu'on fait, c'est mon laquais encore une fois.

Mlle MOUSSET.

Hé! laissez-le emmener, on a quelque chose à vous dire qu'on ne veut pas qu'il sçache.

## SCENE XII.

Mlle MOUSSET, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

EXpliquez-moi ce mystére, Madame.

Mlle MOUSSET.

Ne le comprenez-vous pas? vous êtes toute

aimable, & l'on écarte les ſurveillans pour vous découvrir ſans contrainte les ſentimens que vous faites naître.

ANGELIQUE.

Comment, Madame ?

Mlle MOUSSET.

Ne craignez rien.

ANGELIQUE *voyant Clitandre.*

C'eſt lui, c'eſt Clitandre ! je ſuis perduë.

## SCENE XIII.

### CLITANDRE, ANGELIQUE, Mlle MOUSSET.

CLITANDRE.

PArdonnez, charmante perſonne, à la violence de mon amour, les artifices innocens dont on ſe ſert pour me faciliter les moyens de vous entretenir : Depuis long-temps je vous adore, je n'ai pû vous parler que des yeux, & je n'ai rien lû dans les vôtres qui m'ait flâté du moindre eſpoir. Enfin j'oſe, en tremblant, vous conſulter ici moi-même ſur ma deſtinée : mon cœur eſt tout à vous, avez vous diſpoſé du vôtre ? que faut-il faire pour l'obtenir ? ſi vous le deſtinez au plus tendre, au plus fidéle, au plus paſſionné de tous les amans, aucun autre que moi n'a droit d'y prétendre.

Mlle MOUSSET.

Cela eſt bien écrit au moins ; ne faites-vous point de réponſe.

CLITANDRE.

Vous héſitez à vous déclarer ! que je ſuis à plaindre ?

ANGELIQUE.

Quand je vous aurai dit l'état où je suis ; vous vous trouverez bien plus malheureux encore.

CLITANDRE.

Vous avez un engagement, Madame ?

ANGELIQUE.

Dans quatre jours on me marie.

CLITANDRE.

Ah ! je suis mort !

Mlle MOUSSET.

Mort de ma vie, voila un homme que vous poignardez, Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Ecoutez-moi, Monsieur. Vous me dites que vous m'aimez, vos regards m'en ont assuré, & leur langage s'est fait entendre dés le moment qu'ils m'ont parlé. La liberté de mon procedé va vous étonner peut-être : mais la situation où je me trouve suffit de reste pour le justifier. On prétend me faire épouser un vieux mari que je déteste. Ma mere est riche, je suis jeune, tout le monde me trouve belle, consultez bien encore vôtre cœur & vos yeux ? je vous aime, ne me trompez point, si vous m'aimez véritablement, n'épargnez rien pour faire changer les sentimens de ma mere, & trouver les moiens d'assurer ensemble vôtre bonheur, & mon repos.

CLITANDRE.

Ah ! divine Angelique, à quel excés de joie...

Mlle MOUSSET.

Doucement, s'il vous plaît, Monsieur, un peu moins de transport, & plus de réflexions ; nous ne sommes pas ici en place d'avoir de longues conversations : venons au fait. Qui est cet heureux vieillard qu'on veut vous donner, & que vous aimez tant, Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Monsieur Farfadel.

Mlle MOUSSET.

Monsieur Farfadel ?

ANGELIQUE.

Lui-même : Le connoissez-vous ?

Mlle MOUSSET.

Et très-fort même : il vient ici presque tous les jours. Je sçai de ses fredaines, & vôtre affaire n'est pas encore si bien concluë qu'on ne la puisse rompre.

CLITANDRE.

Sçais-tu des moiens pour cela ?

ANGELIQUE.

Seroit-il possible ?

Mlle MOUSSET.

S'il ne s'agit que de détromper Madame vôtre mere nous en viendrons aisément à bout : mais pour y parvenir il est bon qu'on ne nous voie point ensemble, & que je ne paroisse pas me mêler de vos affaires même.

ANGELIQUE.

Elle a raison, séparons-nous. Je vais dans la boutique de Laigu, envoiez-y mon laquais & ma vieille surveillante, en cas qu'elle vienne.

CLITANDRE.

Je n'ose vous accompagner, Madame ; mais mon cœur & mon esprit ne vous quittent pas un seul moment, je vous jure.



## SCENE XIV.

### CLITANDRE, Mlle MOUSSET.

Mlle MOUSSET.

JE vous pardonne d'être si fort amoureux, la petite Personne en vaut bien la peine.

CLITANDRE.

Puisque tu approuves mon amour, songe donc à me rendre heureux, je te prie.

Mlle MOUSSET.

Ne vous mettez pas en peine, je connois la mere de vôtre maîtresse, c'est déja quelque chose.

CLITANDRE.

Quoi prude comme elle est, tu as des liaisons avec elle?

Mlle MOUSSET.

C'est une de mes meilleures pratiques. Nous en aurons raison. Faites-moi chercher l'Armenien & vôtre Breton, qu'ils lâchent le filou prétendu, & qu'ils se dépechent de venir ici.

CLITANDRE.

Je vais te les envoier, & revenir ensuite chez Laigu, pour y regarder du moins Angelique, s'il ne m'est pas permis de lui parler.

# SCENE XV.

Mlle MOUSSET *seule.*

O Que les amans sont foux ? je suis bienheureuse que l'expérience m'ait corrigée de ces foiblesses. Mais voici Monsieur Farfadel.

# SCENE XVI.

## Mr FARFADEL, Mlle MOUSSET.

Mr FARFADEL.

HE' Laquais, qu'on ne me suive point.

Mlle MOUSSET.

C'est lui-même.

Mr FARFADEL.

Et que mon carosse aille m'attendre à la petite porte de la ruë des Cannettes.

Mlle MOUSSET.

Voila des ordres qui sentent furieusement la bonne fortune.

Mr FARFADEL.

Bon jour, mon enfant. Je ne suis jamais sans cela, comme tu sçais.

Mlle MOUSSET.

Vous êtes le mortel le plus coureur, & le plus couru que je connoisse.

Mr FARFADEL.

Et avec tout cela je n'aime point les femmes, elles sont toutes folles de moi. Je suis un peu

coquet de mon naturel : je les laiſſe ſe flâter ; je dis que je veux épouſer l'une, je promets de faire la fortune de l'autre ; je donne des régals, des cadeaux, des promenades ; ſomme totale, je les amuſe, & je ne conclus rien. Oh ! cela me donne un grand relief dans le monde.

Mlle MOUSSET.

Vous avez raiſon.

Mr FARFADEL.

Quand quelque petite perſonne me donne dans la vûë, je donne d'abord de l'emploi à ſes freres, ou à ſes couſins. Quand j'ai ſoupé trois ou quatre fois avec elle, je les révoque.

Mlle MOUSSET.

Chacun ſe diſtingue à ſa maniere.

Mr FARFADEL.

J'ai choiſi la bonne, moi. La maniere de ſe diſtinguer à la guerre eſt dangereuſe ; celle de la robe eſt trop ſérieuſe, & trop pénible, il n'eſt rien tel que de briller dans la Finance.

Mlle MOUSSET.

Aſſurément cela eſt bien plus ſûr, & bien plus commode.

Mr FARFADEL.

Je n'ai que du plaiſir, je ne cours point de riſque, & je ſuis pourtant un homme conſiderable au moins.

Mlle MOUSSET.

Et conſidéré même. Je gage qu'il n'y a point de mere qui ne ſoit ravie de vous voir faire les doux yeux à ſa fille.

Mr FARFADEL.

Oh ! pour cela oüi, je t'en répons. Je ſuis à la veille d'en épouſer une toute des plus jolies.

Mlle MOUSSET.

Quoi ! vous voulez vous marier ſérieuſement ?

Mr FARFADEL.

Oüi, mon enfant, j'ai mes raiſons. Cette fille

eſt riche, & ce qui fait que je viens ici *incognitò* aujourd'hui, c'eſt que la mere eſt une prude qu'il faut ménager ; je ne veux pas manquer cette affaire, elle eſt ſérieuſe : mais quand la dupe ſera une fois embarquée, je ne ſuis pas d'humeur à me contraindre, & je me rejetterai dans la bagatelle.

Mlle MOUSSET.

Vous n'en ſortez pas trop, à ce qu'il me ſemble ; & quel rendez-vous vous attire à la Foire, s'il vous plaît ?

Mr. FARFADEL.

J'y en ai deux, Mademoiſelle Mouſſet, un chez toi avec une petite Griſette.

Mlle MOUSSET.

Je n'ai encore vû perſonne.

Mr. FARFADEL.

On viendra, les petites Griſettes ſont exactes, elles n'ont pas tant d'affaires que les femmes de qualité ; en attendant je m'en vais chez Laigu, où ſe doit trouver une petite Bretonne de ta connoiſſance. Je ne te dis pas adieu, Mademoiſelle Mouſſet.

# SCENE XVII.

Mlle MOUSSET.

JUſqu'au revoir, Monſieur. L'agréable choſe qu'un petit libertin ſexagenaire, il trouvera compagnie chez Laigu : mais ce ne ſera pas celle qu'il cherche. Conſultons maintenant avec nos deux aſſociez ce que nous pourrons faire pour...

# SCENE XVIII.

## Mlle. MOUSSET, LORANGE, LE BRETON.

LE BRETON.

HE' bien, nos amans ſont-ils contens l'un de l'autre ? ſe ſont-ils abouchez ?

LORANGE.

Nous leur avons donné tout le tems & toute la commodité de le faire.

Mlle MOUSSET.

Eſt-ce que vous n'avez point vû Clitandre ? il vous cherche.

LE BRETON.

A quelle intention ?

Mlle MOUSSET.

Pour vous dire de venir ici, & de laiſſer aller ce pauvre diable.

LORANGE.

On a prèvenu ſes ordres, l'eſpion pris en a été quitte pour quelques ſoufflets, quelques coups de pied dans le ventre, quelques croquignoles, le tout pour lui aprendre à écouter aux portes.

LE BRETON.

Comment s'eſt paſſée l'entrevûë ?

Mlle MOUSSET.

Le mieux du monde. Angelique eſt preſque auſſi amoureuſe de ton maître, que ton maitre eſt amoureux d'elle.

LE BRETON.

Eſt-il poſſible ?

Mlle MOUSSET.

Oüi, te dis-je, il n'y a qu'une petite difficulté.

LORANGE.

Hé qu'elle ?

Mlle MOUSSET.

Son mariage eſt conclu avec un autre.

LORANGE.

Quoi ce n'eſt que cela, voilà une belle bagatelle !

LE BRETON.

Cela n'eſt rien, mon enfant, mon maître n'eſt pas ſcrupuleux, il l'épouſera en ſecondes nôces avant qu'elle ſoit veuve.

Mlle MOUSSET.

Tu as raiſon, voilà un accommodement : mais il eſt bien-aiſe d'épouſer en premier.

LORANGE.

Il a tort, les mariages en ſecond ſont les moins embaraſſans, & les moins dangereux pour les ſuites.

Mlle MOUSSET.

Laiſſons-là la plaiſanterie, & parlons ſérieuſement, il faut rompre cette affaire, & aſſurer la nôtre.

LE BRETON.

Comment s'y prendre ?

Mlle MOUSSET.

Le rival de ton maître eſt à la Foire.

LORANGE.

Oüi ?

Mlle MOUSSET.

Il eſt allé chez Laigu, où il trouvera Angelique.

LE BRETON.

Quel homme eſt-ce ?

Mlle MOUSSET.

Un ſoûpirant banal, un petit maître de ſoixante ans,

LORANGE.

De robe, d'épée, ou de finance ?

Mlle MOUSSET.

Selon le goût de ses maîtresses ; il n'est rien ; & il est tout : c'est un petit cameleon d'amour, un animal amphibie en qui la finance domine.

LE BRETON.

Voila un bon sujet, Monsieur l'Armenien.

LORANGE.

Oüi cela doit bien rendre.

LE BRETON.

Il va donner apparemment à son épouse prétenduë quelques-uns des divertissemens de la Foire, le Cercle, le petit Opéra, les Danseurs de corde : ne pourrions-nous point nous servir de cette occasion ?

Mlle MOUSSET.

Où cela pourroit-il nous mener ? à ridiculiser le personnage tout au plus.

LE BRETON.

Il n'importe, commençons parlà, c'est toûjours quelque chose.

LORANGE.

Le garçon qui montre le Cercle est de mes intimes.

LE BRETON.

L'entrepreneur du petit opera est le bâtard d'une de mes tantes, & la petite danseuse de corde est la maîtresse de mon neveu. Nous sommes en païs de connoissance.

Mlle MOUSSET.

Qu'est-ce que cela fait ? que prétens-tu faire ?

LE BRETON.

Ne vous mettez pas en peine, je vais toûjours en me divertissant préparer un petit régale de Foire, qui finira peut-être agréablement nôtre intrigue. Songez au dénoüement vous autres.

LORANGE.

Mais il faudroit...

LE BRETON.

Mais, mais, je vous laiſſe le ſoin de l'utile & du néceſſaire, & je ne me charge que de l'agréable ? je fais bien les choſes, comme vous voyez.

# SCENE XIX.

## Mlle MOUSSET, LORANGE.

Mlle MOUSSET.

QUe diantre va-t-il faire ? & de quoi nous peut ſervir ſon petit opera ?

LORANGE.

Ce garçon-là donne furieuſement dans la bagatelle, il ne s'attache point au ſolide, je ne m'étonne pas qu'il ait été ſi long-temps à entamer l'intrigue de ſon maître.

Mlle MOUSSET.

Et toi qui es plus eſſentiel & plus habile, dis-moi un peu de quelle maniere....

# SCENE XX.

## Mlle DE KERMONIN, LORANGE, Mlle MOUSSET.

Mlle DE KERMONIN.

AH ! ma chére Mademoiſelle Mouſſet, tu vois une fille outrée de deſeſpoir, ma chére enfant.

Mlle MOUSSET.

Hé ! c'eſt Mademoiſelle de Kermonin, la petite

Bretonne de Monsieur Farfadel aparemment.

Mlle DE KERMONIN.

La rage me surmonte, je ne sçaurois parler...
*Elle se laisse tomber entre les bras de Lorange.*

LORANGE.

Ce sont des vapeurs : mais je ne les haïs pas les vapeurs, cela a ses commoditez ; allons, Mademoiselle, allons, revenez á vous.

Mlle DE KERMONIN.

Ne me quittez pas, Monsieur, ne me quittez pas.

LORANGE.

Diantre soit des vapeurs, elle m'étrangle.

Mlle DE KERMONIN.

Je creve, je me meurs, je ne sçaurois parler, je ne sçaurois parler.

Mlle MOUSSET.

Cela n'est pas naturel, hé à qui en avez-vous, Mademoiselle ?

Mlle DE KERMONIN.

Hé ! ma chere Mademoselle Mousset, secourez-moi.

Mlle MOUSSET.

Voilà des vapeurs extraordinaires.

LORANGE.

Je me donne au diable si ce sont des vapeurs, c'est une fille qui va devenir mere, ne vous y trompez pas.

Mlle DE KERMONIN *revenant.*

Ah, ah, ah.

Me MOUSSET.

Hé la, la, remettez-vous.

LORANGE.

Tâchez de reporter cela jusques chez-vous, Mademoiselle, allons, courage.

Mlle DE KERMONIN.

Quelle trahison ! que je suis malheureuse ! quelle perfidie !

Mlle MOUSSET.

Que vous eſt-il arrivé qui puiſſe vous cauſer un tel déplaiſir ?

Mlle DE KERMONIN *pleurant.*

J'en mourrai, Mademoiſelle, je ne ſurvivrai point à cet affront-là, a, a, a, a.

LORANGE.

Ecoutez, il eſt fâcheux que cela arrive en pleine Foire, la choſe ne ſera pas ſecrette, vous avez raiſon : mais au bout du compte...

Mlle DE KERMONIN *riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah.

Mlle MOUSSET.

Ce ſont des vapeurs aſſûrément.

LORANGE.

Oüi, elle eſt folle ſans contredit, elle a les yeux hagards.

Mlle DE KERMONIN *donne un ſoufflet à Lorange.*

Ah, ah, ah, ah, ah.

LORANGE.

Maugrebleu de la maſque avec ſa folie.

Mlle MOUSSET.

Je ne ſçai qu'en croire.

Mlle DE KERMONIN *revenant à elle.*

Où ſuis-je ? qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ? ah que j'ai ſouffert !

Mlle MOUSSET.

Je le crois bien. Vous êtes à la Foire, Mademoiſelle.

Mlle DE KERMONIN.

Oüi, je m'en ſouviens, je ſors de chez Laigu.

LORANGE.

Et vous m'avez donné un ſoufflet.

Mlle DE KERMONIN.

Je vous en demande pardon, je ſuis ſi troublée. Si tu ſçavois Mademoiſelle Mouſſet, l'indignité que ce vieux ſinge de Farfadel vient de me faire.

Mlle MOUSSET.

Vous n'étiez pas ſeule pour lui chez Laigu, il y avoit un autre rendez-vous que le vôtre.

Mlle DE KERMONIN.

Je l'y attendois depuis une heure; il y eſt venu, j'ai été au-devant de lui, il n'a pas fait ſemblant de me voir, Mademoiſelle Mouſſet; & il eſt allé faire mille careſſes en ma preſence à une guénon, qui ne le regardoit preſque pas ſeulement.

LORANGE.

Il falloit lui donner le ſoufflet que j'ai eu, cela eût été dans l'ordre.

Mlle DE KERMONIN.

Si je n'avois apprehendé l'éclat...

Mlle MOUSSET.

Mademoiſelle de Kermonin eſt une perſonne fort prudente.

LORANGE.

Et fort vaporeuſe, de par tous les diables.

Mlle DE KERMONIN.

Il faut qu'il ait perdu l'eſprit, car cette perſonne-là n'eſt rien moins que jolie.

Mlle MOUSSET.

C'eſt une fille qu'il va épouſer, je vous en avertis.

Mlle DE KERMONIN.

Qu'il va épouſer! oh! je l'en défie, je le tuërai, je le mangerai, je l'aſſommerai, je le poignarderai, je le déviſagerai, je l'étranglerai. Ah! je n'en puis plus, je ne ſçaurois parler.

LORANGE.

Il ne fait pas, bon ici.

Mlle MOUSSET.

Ne me quittez pas, Monſieur l'Arménien, il faut bien finir nôtre affaire.

Mlle DE KERMONIN.

Il en épouſeroit une autre que moi?

Mlle MOUSSET

Eſt-ce que vous avez enſemble quelques engagemens qui l'en empêchent.

Mlle DE KERMONIN

Si nous en avons, Mademoiſelle Mouſſet ? il y a ſix ſemaines qu'il me rend viſite ? il a mon portrait en mignature, & j'ai le ſien en cire dans ma chambre.

LORANGE.

Un portrait en cire ? ce ne ſont pas-là des bagatelles.

Mlle DE KERMONIN.

Il faut que tu m'aides à rompre ſon mariage.

Mlle MOUSSET.

De tout mon cœur, que pourrions-nous faire ?

# SCENE XXI.

## Mlle MOUSSET, Mlle DE KERMONIN, MAROTTE, LORANGE.

MAROTTE.

BOn jour, Mademoiſelle Mouſſet.

Mlle MOUSSET.

Vôtre ſervante, Mademoiſelle Marotte.

MAROTTE.

N'avez-vous point vû Monſieur Farfadel aujourd'hui.

Mlle DE KERMONIN.

Monſieur Farfadel ! que lui veut-elle ?

Mlle MOUSSET.

C'eſt encore quelqu'une de vos rivales, ſur ma parole.

LORANGE.

Parbleu la Foire ſera bonne, les Marchandes s'amaſſent.

MAROTTE.

Il avoit gagé une discretion contre moi, qu'il seroit ici le premier ; il a perdu, comme vous voiez.

Mlle DE KERMONIN.

Fais jaser cette petite créature-là, Mademoiselle Mousset.

Mlle MOUSSET.

Cela ne sera pas bien difficile.

MAROTTE.

Il perd exprès pour me donner ma Foire, il fait les choses de bonne grace.

Mlle MOUSSET.

Vous avez d'étroites liaisons avec lui apparemment ?

MAROTTE.

Oh tant ! il y a près d'un mois que nous nous connoissons. Il donne une pension à ma tante, une commission à mon oncle ? il a mis mon frere au Collége, & nous espérons qu'il m'épousera.

LORANGE *à Mademoiselle de Kermonin*

C'est un terrible épouseur que cet homme-là.

Mlle DE KERMONIN.

Le scélérat ? oh ! j'en serai vangée.

Mlle MOUSSET.

Il vous rend de fréquentes visites sans doute ?

MAROTTE.

Pas si fréquentes qu'il voudroit.

Mlle MOUSSET.

Qui peut l'en empêcher ? il fait tant de bien à la famille.

MAROTTE

Il garde des mesures à cause d'une certaine femme qu'il ne veut pas tout-à-fait desespérer, & qu'il quitte pour moi. Oh ! Monsieur Farfadel a beaucoup de conduite au moins, c'est un fort honnête homme.

LORANGE.

Il en a de toutes les façons.

Mlle DE KERMONIN.

C'eſt un monſtre qu'il faut étouffer ; je ſuis dans une colére...

LORANGE.

Prenez garde d'étouffer vous-même.

Mlle MOUSSET.

Et qui eſt cette perſonne qu'il vous ſacrifie ?

MAROTTE.

Une petite folle, une petite Bretonne, qui a des vapeurs à chaque bout de champ.

Mlle DE KERMONIN.

Comment ?

MAROTTE.

Il dit qu'elle eſt ſi ridicule, ſi ridicule, il ne peut plus la ſouffrir depuis qu'il m'a vûë.

Mlle DE KERMONIN.

Quelle petite impertinente eſt-ce-là ?

LORANGE.

Gare les vapeurs.

Mlle DE KERMONIN.

De qui parlez-vous, s'il vous plaît, ma mie ?

MAROTTE.

Hélas ! c'eſt peut-être de vous, Madame, je ne connois pas la petite Bretonne : mais vous prenez feu d'une maniere...

Mlle MOUSSET.

C'eſt elle-même, vous ne ſongez point à ce que vous dites.

Mlle DE KERMONIN.

Vous êtes une inſolente.

LORANGE.

Hé ! Mademoiſelle.

MAROTTE.

Je vous le diſois bien qu'elle étoit folle.

Mlle MOUSSET.

Hé paix.

Mlle DE KERMONIN.
Ah ! je vous aprendrai à parler.
LORANGE.
Hé la, la, la, en pleine Foire ?
MAROTTE.
Et moi, je vous montrerai à vous taire.
Mlle DE KERMONIN.
Vous me ferez taire moi, moi ? vous me ferez taire ? ho, je vous en défie.
Mlle MOUSSET.
Ne prenez pas garde à ce qu'elle dit.
Mlle DE KERMONIN.
Une petite Bourgeoiſe de Paris.
LORANGE.
Doucement.
MAROTTE.
Une petite Griſette de Bretagne.
Mlle DE KERMONIN.
Comment, Griſette ? ah quel outrage !

## SCENE XXII.

LE BRETON, Mlle MOUSSET, Mlle DE KERMONIN, MAROTTE, LORANGE.

LE BRETON.
NOſtre petit opera eſt diſpoſé à faire merveille. Je viens maintenant ſçavoir...
Mlle DE KERMONIN.
Des Griſettes dans la maiſon de Kermonin ! je ne ſçai qui me tient...
Mlle MOUSSET.
Hé, Mademoiſelle, de grace.

LE BRETON *regardant Mlle de Kermonin*

Je ne me trompe point, c'est elle-même. Ah carogne, comme te voila brave !

Mlle DE KERMONIN.

Ah ! juste Ciel, quelle rencontre !

Mlle MOUSSET.

Comment donc, qu'est-ce que cela signifie ?

LORANGE.

Des carognes dans la maison de Kermonin ? vous n'y songez pas, Monsieur le Breton.

LE BRETON.

Que diable voulez-vous dire avec vôtre Kermonin ? c'est ma sœur Nicole, qu'il y a quatre ans que je n'ai vûë.

Mlle MOUSSET.

Sa sœur Nicole ?

Mlle DE KERMONIN.

Vous me perdez, mon frere.

LE BRETON.

Bon je te perds, je te retrouve au contraire, & en bon état même, j'en suis bien aise ; & comment diable as-tu fait fortune ?

MAROTTE.

Les petites Bourgeoises de Paris valent bien certaines personnes de qualité, Mademoiselle Nicole.

Mll MOUSSET.

Oh ! point d'invectives, Mademoiselle Marotte, vous deviendrez aussi fille de qualité quelque jour, l'Amour donne des lettres de Noblesse.

LE BRETON.

Ces Dames ont quelque dispute ensemble ?

LORANGE

Elles n'en étoient encore qu'aux injures, elles s'alloient mettre aux soufflets quand tu es arrivé.

LE BRETON.

Que je ne trouble point vôtre conversation ;

Mesdames, je ne prétens point vous déranger en aucune maniere.

Mlle MOUSSET.

Non, s'il vous plaît, que les querelles finissent; elles sont rivalles, c'est ce qui les broüille, mais on les trahit l'une & l'autre; il faut que la ressemblance de leur destinée les réconcilie.

MAROTTE.

Monsieur Farfadel me tromperoit aussi?

Mlle MOUSSET.

Il en trompe bien d'autres.

MAROTTE.

Ah! le vieux coquin?

LE BRETON.

Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur Farfadel?

Mlle MOUSSET.

C'est nôtre animal amphibie.

LE BRETON.

Je viens de le rencontrer en venant ici? il se proméne dans l'autre allée avec Angelique, mon maître les suit pas à pas, & ne les perd pas de vûë.

## SCENE XXIII.

LE CHEVALIER, URBINE, Mlle MOUSSET, LE BRETON, Mlle DE KERMONIN, MAROTTE, LORANGE.

URBINE.

JE reviens vous trouver, Madame, vous me paroissez une personne tant gracieuse.

LE CHEVALIER.

Nous voilà retournez de chez la Comtesse.

*à Lorange.*

Ton valet, Mademoiselle Mousset. Salut, Mon-

*au Breton.*

sieur l'Armenien. Dieu te gard, Breton, où est

*à Marotte.* *à Mlle de Kermonin*

ton maître ? Bon jour, la belle enfant. Vôtre très-humble serviteur, ma Reine. En gros & en détail, je baise les mains à la compagnie.

Mlle MOUSSET.

La compagnie est bien vôtre servante, Monsieur.

LE CHEVALIER.

La voilà bonne, qui la ressemble ? est-ce l'estime, l'amitié, l'interêt, le plaisir, les affaires, la conversation, ou le hazard seul qui s'en méle ? hé donc ?

LORANGE.

Oh ! parbleu le hazard y a plus de part que le reste : & voila Mademoiselle Nicole, qui est la sœur de Monsieur le Breton, par exemple.

LE CHEVALIER.

Comment sa sœur ?

LE BRETON.

Oüi, Monsieur, je l'ai rencontrée par hazard ? elle a fait fortune par avanture, il se trouve par accident que ces deux Princesses ont le même adorateur de leurs charmes. Ce galant homme par cas fortuit est d'autre part rival de mon maître, nous voudrions bien le berner de dessein formé ; & comme le hazard vous conduit ici, vous serez, si vous voulez, de la partie.

LE CHEVALIER.

Sandis trés plus que volontiers, nous en prendrons le plaisir. Quel est l'objet du bernement ?

LORANGE.

Un vieux Seigneur du quartier saint Roch,

qu'on appelle Monſieur Farfadel dans le monde.

LE CHEVALIER.

Vôtre Farfadel, ma ſœur!

URBINE.

Le ſélérat! il eſt ſans diſtinction comme ſans bonne foi.

Mlle MOUSSET.

Ce ne ſont pas encore-là toutes vos rivales, j'en connois bien d'autres.

LE CHEVALIER.

Oh cadedis, vous la danſerez tout du long, Monſieur de la Farfadeliere.

LE BRETON.

Vous connoiſſez ce Gentil-homme-là, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Et ma ſœur Urbine auſſi, par tous les diables. Donnez les mains, Meſdames, augmentation de rivalitez, ſurcroît de conſolation ou de colére; quoi vous en ſoupirez? allons ferme, point de foibleſſe, force d'eſprit, réſolution, vos cauſes ſont pareilles, en attendant qu'on le pende en pleine Gréve, il faut le berner en pleine Foire.

URBINE.

Il ne ſera rien que je ne faſſe pour être vangée de ce miſerable.

Mlle DE KERMONIN.

Et pour moi je l'étranglerai bien toute ſeule, il n'y a qu'à me laiſſer faire.

LE CHEVALIER.

La ſœur Nicole eſt vive, Monſieur le Breton. Et la petite perſonne qu'en penſe t-elle?

MAROTTE.

Ma tante n'aura plus de penſion, elle ſera bien fâchée; mais il n'importe.

Mlle MOUSSET.

De quelle maniere nous y prendrons-nous?

LORANGE.

Veut-on me donner la conduite de l'affaire ?

LE CHEVALIER.

Monsieur l'Arménien paroît entendu. Déférez à ses conseils, Mesdames.

Mlle DE KERMONIN.

Je m'y soumets entierement, qu'il parle.

URBINE.

Je lui donne la carte blanche, qu'il fasse.

MAROTTE.

Il n'a qu'à dire, je ferai ce qu'il voudra.

LORANGE.

Je réglerai vos rôles, ne vous mettez pas en peine, vous nous aiderez d'un petit opéra de vôtre façon, Monsieur le Breton.

LE BRETON.

Tout est disposé pour cela, Monsieur l'Arménien.

LORANGE.

Cela sera le mieux du monde, & j'y joindrai moi de mon côté une espece de cercle de mon imagination. .. oüi .justement... Il n'est rien tel que de mêler les divertissemens de la Foire.

LE BRETON.

Assurément. Je vais achever de préparer le mien Quand vous serez prêt vous, vous aurez soin . .

LORANGE.

J'aurai bien-tôt fait, dépêchez. Vous ne demeurez pas loin d'ici, Mademoiselle Nicole ?

Mlle DE KERMONIN.

A vingt pas, dans la ruë de Tournon.

LORANGE.

Dans la ruë de Tournon ? voilà qui est à merveilles. Allons chez vous nous concerter seulement.

URBINE.

Mais il seroit besoin...

LORANGE.

Allons, vous dis-je, & me laissez faire, je ne gâterai rien, sur ma parole.

Mlle MOUSSET.

Vous êtes en bonne main, laissez-vous conduire.

# SCENE XXIV.

## LE CHEVALIER, Mlle MOUSSET.

LE CHEVALIER.

Allez & revenez, je vous attens, Mesdames. Cet Armenien me semble allerte & de bon esprit, il dévroit être de chez nous.

Mlle MOUSSET.

Oüi l'esprit & le sçavoir faire, sont l'appanage des Gascons, vous avez raison.

LE CHEVALIER.

N'est-il pas vrai ? Oh ça, ma chere enfant, pendant que l'Armenien va concerter avec ces Dames pour leurs affaires, concertons-nous un peu pour la nôtre. Elle est lente à venir cette Dame que nous attendons, & l'amour ne la point pas assez, à ce qu'il me semble.

Mlle MOUSSET.

Elle ne sçauroit tarder beaucoup encore.

LE CHEVALIER.

Je me suis sous main informé d'elle, & je n'ai rien appris qui me flâte. Elle est riche, d'accord : mais très peu donnante, mauvaise qualité, ma chere, & que nous n'aimons pas nous autres Vive la libéralité, sandis c'est la folie de la Nation.

Mlle MOUSSET.

Il faut se voir & convenir de ses faits avant toutes choses.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas fort épouseur moi de mon naturel; & sur le pied que sont aujourd'hui la plûpart des femmes, la qualité de mari me semble la moins honorante de toutes; Ecuïer, Gentilhomme, Intendant, Oeconome, le bon ami de la maison, avec de bons apointemens & quelques gratifications, cela vaut mieux. Faisons en sorte que je lui sois sur ce pied-là, Mademoiselle Mousset.

Mlle MOUSSET.

Vous vous expliquerez ensemble: elle vous aime, & la précaution qu'elle prend de marier sa fille, fait assez voir qu'elle a dessein...

LE CHEVALIER.

Elle marie sa fille Angélique?

Mlle MOUSSET.

Et à Monsieur Farfadel même, c'est elle dont vôtre ami Clirandre est amoureux.

LE CHEVALIER.

A Monsieur Farfadel! quoi Farfadel ici, Farfadel là, Farfadel par tout? quel diable d'homme! il épousera tout Paris, si la Police ne s'en mele.

Mlle MOUSSET.

Voici la Dame.

# SCÆNE XXV.

## Me BARDOUX, LE CHEVALIER, Mlle MOUSSET.

Me BARDOUX.

BOn jour, Mademoiselle Mousset.

Mlle MOUSSET.

Vôtre servante, Madame.

Me BARDOUX.

Je vous ai fait attendre, Monsieur le Chevalier: mais j'ai mes heures marquées, & je me suis fait une régle de vie, que la raison & la bienséance ne me permettent pas de déranger.

LE CHEVALIER.

Je me donne au diable, Madame, si je sçai rien de plus loüable que cette régularité dont vous faites profession. Pudeur sur le visage, sages discours sur les lévres, politique dans la conduite, déguisement dans l'amour propre, simplicité dans la coëffure, modestie dans l'ajustement, vous êtes un modéle accompli de perfections morales, ou la peste m'étouffe.

Me BARDOUX.

Je tâche de me conserver la réputation que les premieres années de mon veuvage m'ont acquise.

LE CHEVALIER.

Et vous êtes femme d'esprit, il ne faut pas perdre en un jour le fruit de dix ans de contrainte.

Me BARDOUX.

La démarche que je fais aujourd'hui pourtant de vous donner un rendez-vous à la Foire. . .

LE CHEVALIER.

Cadedis que vous l'entendez, la Foire est bien choisie, Madame, vous n'êtes pas connuë des personnes qui la frequentent, on ne vous soupçonne point d'y venir ; & tel vous y verroit en face, qui se donneroit au diable que ce n'est pas vous.

Mlle MOUSSET.

Monsieur le Chevalier a raison, Madame, vous hasardez moins à la Foire qu'en lieu du monde.

Me BARDOUX.

J'ai dit chez moi que j'allois visiter les prisonniers de l'Abbaïe.

Mlle MOUSSET.

Cela est fort prudent ; & supposé même qu'on vous vit ici, ne pourriez-vous pas y être venuë faire provision de confitures pour les malades ;

LE CHEVALIER.

Femme de jugement, autre ressource, excellent prétexte, Madame.

Me BARDOUX.

Et avec toutes ces précautions, Monsieur le Chevalier, si l'on me voit avec vous, je hasarde étrangement ma réputation.

LE CHEVALIER.

Comment vôtre réputation ! hé donc, est-ce que dans le tems où nous sommes un joli homme deshonore les femmes, quelques régulières qu'elles paroissent : presque toutes sont des coquettes, on en convient on leur pardonne comme défaut de temperament, & ce n'est que leur bon ou leur mauvais choix qui fait qu'on les méprise ou qu'on les estime.

Me BARDOUX.

Qu'il a d'esprit, Mademoiselle Mousset, qu'il a d'esprit, & qu'il s'énonce bien ! ah ! le joli homme !

Mlle MOUSSET.

Il n'y a point de régularité qui puiſſe tenir là contre, n'eſt-il pas vrai ?

LE CHEVALIER.

Or ſus venons au fait, & ne barguignons point ; Madame, vous avez du goût pour moi, l'on me l'a dit.

Me BARDOUX.

La vertu la plus auſtere, Monſieur le Chevalier, n'eſt point à l'épreuve de certains mérites triomphans, & je veux bien vous avoüer que le vôtre a fait ſur mon cœur. . .

LE CHEVALIER.

Oüi ; j'en ai, j'en conviens, paſſons. . .

Mlle MOUSSET.

Voilà un Gentilhomme qui ſe connoît, Madame.

Me BARDOUX.

Et trop peut-être.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc du goût pour moi, Madame, & j'en ai pour vous, Dieu me damne, tout ce qu'on en ſçauroit avoir ; mais ſur quel pied nous aimons-nous ? épouſerons-nous, ou non ? décidez, vous n'avez qu'à parler.

Me BARDOUX.

Je ne crois pas, Monſieur, que vous penſiez que je puiſſe avoir d'autres vûës que celles. . .

LE CHEVALIER.

Je m'explique, Madame, entendons-nous de grace. Pour épouſer il faut connoître, & nous ne nous connoiſſons pas encore. En attendant le contrat de mariage, ne peut-on pas faire un bail de cœur à certaines clauſes ?

Me BARDOUX.

Une perſonne comme moi ne dévroit pas être expoſée à entendre des diſcours ſi peu reſpectueux. . . .

LE CHEVALIER.

Peu respectueux ! vous vous cabrez, vous prenez mal la chose, vertueuse, & réguliere comme vous êtes ; je veux donner le tems à vôtre pudeur de se résoudre à convoler en secondes nôces, & par excès de régularité vous voulez précipiter les événemens. Hé ! bien soit, parlons de mariage, & supprimons le bail de cœur ; c'est une espece de contrat qui est pourtant bien à la mode.

Me BARDOUX.

Si vous avez pour moi les sentimens que je souhaite, vous pouvez compter, Monsieur...

## SCENE XXVI.

CLITANDRE, LE CHEVALIER, Me BARDOUX, Mlle MOUSSET.

CLITANDRE.

AH ! ma chere Mademoiselle Mousset, je me meurs d'amour, de rage, & de jalousie. Un indigne rival...

LE CHEVALIER.

Serviteur à l'agonisant ; je veux te ressusciter, mon ami

CLITANDRE.

Ah ! mon pauvre Chevalier, tu auras bien de la peine.

LE CHEVALIER.

Regarde cette Dame, ce sera un antidote admirable pour toi, sur ma parole.

CLITANDRE *à Mademoiselle Mousset.*

La mere d'Angélique à la Foire ! par quelle avanture...

Mlle MOUSSET.

Tout se terminera bien, je vais avertir nos gens, donnez-vous patience.

# SCENE XXVII.

## CLITANDRE, LE CHEVALIER, Me BARDOUX.

Me BARDOUX.

Qui est ce Gentil-homme, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

C'est un de mes amis, Madame, qui voudroit bien être vôtre gendre.

CLITANDRE.

Si j'osois esperer, Madame...

Me BARDOUX.

Mon gendre, Monsieur! cela ne se peut pas.

CLITANDRE.

Ah ! juste Ciel !

LE CHEVALIER.

Je rendrai la chose possible.

Me BARDOUX.

Je suis engagé de parole avec un autre, & le contrat doit être signé demain.

LE CHEVALIER.

Monsieur Farfadel, je le sçai, il ne me connoît pas ; mais je le connois, & je vous le ferai connoître.

# SCENE XXVIII.

CLITANDRE, LE CHEVALIER; Me BARDOUX, ANGELIQUE, Mr FARFADEL.

Mr FARFADEL.

Quoi dans les termes où nous en sommes vous pouvez vous défendre...

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, ni present, ni régal, je ne recevrai rien de vous, s'il vous plaît

LE CHEVALIER.

Hé! le voilà ce galant homme.

Me BARDOUX.

Mon gendre & ma fille sont ici?

ANGELIQUE.

Ah juste Ciel! ma mere.

Mr FARFADEL.

Vous nous surprenez dans une espece de tête-à-tête que vôtre aveu rend permis, Madame.

Me BARDOUX.

Je vous croiois au Palais, ma fille; par quel hasard...

ANGELIQUE.

Vous deviez aller aux prisonniers, Madame; par quelle avanture...

Me BARDOUX.

Oüi, mais j'ai eu mes raisons pour...

ANGELIQUE.

Nous avons changé de sentiment l'une & l'autre, Madame, il n'y a rien de plus naturel, & vous ne devez point blâmer en moi ce que vous avez fait vous-même.

Me BARDOUX

Il y a ici quelque chose que je n'enten ds bien.

LE CHEVALIER.

Ce Monsieur Farfadel est dangereux, Madame, je vous le garantis ; couru des belles, & elles l'attraperont à la fin.

CLITANDRE.

Que deviendra tout ceci ?

## SCENE XXIX.

CLITANDRE, LE CHEVALIER, Me BARDOUX, ANGELIQUE, Mr FARFADEL, LORANGE, LE BRETON.

LE BRETON *déguisé en Chanteur d'Opera.*

MEssieurs, le grand Opera de la Foire S. Germain ? C'est ici, Messieurs ; entrez vîte, Mesdames.

CLITANDRE.

C'est Breton, c'est lui-même.

LE CHEVALIER.

Ne dites mot, & laissez faire.

LORANGE.

Voiez ici, Messieurs, le cercle nouveau des figures parlantes, aussi hautes que le naturel ; voiez ici, Messieurs.

LE BRETON.

Le Triomphe de Vulcain, Messieurs, le voilà qui va commencer ; entrez vîte.

LE CHEVALIER.

Le Triomphe de Vulcain ! cadedis, il faut

donner ce régal aux Dames, Monsieur Farfadel; le Triomphe de Vulcain, c'est un prélude pour vos nôces.

Mr FARFADEL.

Je ne demande pas mieux que de faire les honneurs de la Foire.

LE CHEVALIER.

Vous les ferez, & très-bien même, j'en donne parole; allons, Mesdames.

CLITANDRE.

Où tout cela nous menera-t-il?

LE CHEVALIER.

Silence.

Me BARDOUX.

Je ne suis pas femme de spectacle: mais la Foire, & la compagnie...

LE CHEVALIER.

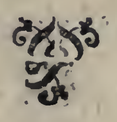
De la complaisance, Madame, qu'on ne nous fasse pas attendre.

LE BRETON.

C'est moi qui chante le Prologue. Allons, Messieurs de l'Orchestre, un petit prélde.

LE BRETON *chante.*

*O que la Foire S. Germain*
*Grossit la Cour de Vulcain.*



# SCENE DERNIERE.

CLITANDRE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, Me. BARDOUX, Mr. FARFADEL, LORANGE, LE BRETON, Mlle MOUSSET.

Mlle MOUSSET.

HE'! à quoi songez-vous donc, Monsieur du Prologue; de commencer ainsi sans avertir vos camarades.

LE BRETON.

Qu'est-ce qu'il y a pour faire tant de bruit? à qui tient-il qu'on ne continuë?

Mlle MOUSSET.

Et le moien. Mademoiselle Madelon est enfermée dans sa loge avec ce Tresorier de la Doüane, la servante a emporté la chef; je m'en vais chercher un Serrurier pour leur faire ouvrir.

LE BRETON.

Maugrébleu de ces Tresoriers, ils font toujours faire quelque impertinence à nos filles d'Opera. Nous vous demandons bien pardon, Messieurs...

LORANGE.

Si ces Messieurs veulent en attendant, pour ne point perdre de tems, on montrera e Cercle.

Mr FARFADEL.

Le Cercle? oüi, voions ce Cercle, c'est ma folie à moi que les Cercles.

LORANGE

Vous ferez ſurpris de celui-ci, je vous en réponds.

*On ouvre la boutique du fonds du Théâtre, & l'on voit en perſpective le portrait de Monſieur Farfadel, environné d'Urbine, de Mademoiſelle de Kermonin, de Marotte, & d'autres figures.*

Mr FARFADEL.

Comment, c'eſt moi, je penſe !

ANGELIQUE.

La figure de Monſieur Farfadel !

LE CHEVALIER.

Oüi par la-ſandis, c'eſt lui-même.

Me BARDOUX.

Que veut dire ceci ?

LE CHEVALIER.

Vous avez un gendre de diſtinction, Madame ; il brille à la Foire.

Mr FARFADEL.

Monſieur le montreur de Cercle, je vous aprendrai.

LORANGE.

Je ne ſuis que le garçon, Monſieur, c'eſt une petite Bretonne qui eſt l'entrepreneuſe.

Mr FARFADEL.

Une petite-Bretonne ?

LORANGE.

Oüi, Mademoiſelle de Kermonin, vous connoiſſez cela.

Mr FARFADEL.

On ſe moque de moi, je penſe ; écoutez, je prendrai mon ſerieux.

Mlle DE KERMONIN.

Tu croiois donc me jouer impunément, vieux ſinge ?

Mr FARFADEL.

Quel contre-tems !

URBINE.

Tû ne t'échaperas pas de moi, scelerat.

Mr FARFADEL.

Encore ? ah je suis perdu !

MAROTTE.

Oh! je te dévisagerai moi, je suis aussi méchante que les autres.

Mr FARFADEL.

A l'aide ! elles ont le diable au corps, il en pleut, je pense.

L'ORANGE.

Ce sont dés figures parlantes que celles-là.

Mlle MOUSSET.

Et agissantes même. Voilà un beau Cercle.

Me BARDOUX.

Cela passe la raillerie, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point raillerie, ce sont réalitez, Madame.

Me BARDOUX.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Allons, chantez, Monsieur de Farsadel, vous êtes pris, chantez; vous dis-je, où je vous fais mener au Châtelet par cette escoüade de femmes.

Me BARDOUX.

Expliquez-moi donc ce mistere ?

LE CHEVALIER.

Voilà ma sœur Urbine, Madame, à qui ce faquin a fait une promesse de mariage.

Mr. FARFADEL.

Hé je suis tout prêt à l'épouser, tirez-moi d'affaires.

LE CHEVALIER.

Je te prens sous ma protection ; voila qui est fini.

Mlle DE KERMONIN, & MAROTTE.

Comment, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Point de bruit, Nicole; doucement, Grisette, il nous revient un petit Opera qu'il ne faut pas perdre; mais reglons auparavant nos petites affaires. Donnez vôtre sœur Nicole à l'Armenien, Breton; Clitandre aura soin de leur fortune. Vous épouserez la Grisette vous, le beaufrere Farfadel continuëra la pension de la tante, & il vous fera sous-Fermier au premier jour.

LE BRETON.

Oüi, mais sans conséquence au moins.

Mr. FARFADEL.

Ils s'entendoient tous comme larrons en Foire.

LE CHEVALIER.

De vous à moi, nous sommes à peu prés d'accord, Madame; donnez Angelique à mon ami, vous m'en trouverez plus traitable.

Mlle MOUSSET.

Et moi qui ne me marie point, je dresserai les articles.

Me BARDOUX.

Et moi, Monsieur le Chevalier, je ferai tout ce que vous me conseillerez de faire.

CLITANDRE.

Ah! Madame.

LE CHEVALIER.

Hé tréve de remercimens. Chose ennuïeuse, la Foire S. Germain est aujourd'hui pour nous la Foire aux mariages. Voions le petit Opera, & nous irons tous souper ensemble.



# DIVERTISSEMENT.

LE BRETON *chante.*

*O Que la Foire ſaint Germain*
*Groſſit la Cour de Vulcain !*
*L'Amour y met en étalage*
*Ce que ſon art a de plus fin.*
*Les preſens y ſont en uſage ;*
*Et telle femme y vient fort ſage,*
*Qui l'eſt bien moins le lendemain.*

O ! *que la Foire ſaint Germain, &c.*

Tous les Acteurs & Actrices répétent en chantant les deux derniers Vers, aprés quoi huit petites figures du Cercle danſent un Paſſe-pied : quand il eſt fini, l'Acteur qui montre le Cercle chante la chanſon ſuivante.

*Amans ſans délicateſſe,*
*Qui changez ſoir & matin,*
*Venez prendre des maitreſſes*
*A la Foire S. Germain.*
*Mille beautez peu tigreſſes*
*Font ici commerce de tendreſſe.*
*En amour*
*Les marchez n'y durent qu'un jour.*

Les mêmes figures du Cercle qui ont dansé le Passe-pied, dansent une espece de Bourrée, qui est suivie de cette chanson.

*Chaque saison a sa Divinité.*
*L'Hyver est soûmis à Borée,*
*Au Printemps Flore est adorée,*
*Cerés domine sur l'Esté,*
*Et Bacchus en Automne est le Dieu respecté.*
*Dans l'empire de l'hymenée*
*Vulcain regne toute l'année.*

LE BRETON *chante.*

*Le soir aux chandelles.*
*Tout brille en ces lieux.*
*Souvent les moins belles*
*Y charment les yeux.*
*Un cœur prompt à se rendre*
*Peut s'y laisser prendre :*
*Mais si-tôt qu'il est jour,*
*Adieu le charme & l'amour.*

Deux des petites figures du Cercle dansent une Gigue, le Breton & l'Acteur qui montre le Cercle chantent ensemble.

*Vive l'amour, vive la bonne chere,*
*Est il rien qui soit plus doux ?*
*Bannissons tous*
*Ces vieux hiboux,*
*Ces loups garoux,*
*Ils sont jaloux*
*De nous voir faire*
*Ce qu'ils faisoient avant nous.*
*Avec Bacchus & l'Amour & sa mere,*
*Il est un temps pour être foux.*

*Vive l'amour, &c.*

## ENTRE'E D'UN GILLE.

LE BRETON chante les couplets suivans, que tous les Acteurs répétent.

*L'Amour est un Dieu commode*
*Qui s'est fait ici Marchand Forain,*
*La marchandise à la mode*
*Se prend dans son magazin ;*
*Et si l'on ne s'en accommode,*
*On peut la changer le lendemain.*

*Quand l'Amour donne en partage*
*Des attraits, des graces à foison,*
*On en fait un doux usage*
*Par plaisir & par raison :*
*Mais qui vend au Printemps de l'âge,*
*Achete dans l'arriere-saison.*

*Que l'emplette est bonne & belle*
*D'une aimable fille de quinze ans,*
*Mais si l'on la veut fidelle,*
*Il faut la chercher long-tems.*
*Marchandise de ce modelle*
*Ne se trouve pas chez nos Marchands.*

*Boutique la mieux garnie,*
*N'est pas celle où vont le plus de gens.*
*Pour attirer compagnie,*
*Il faut de certains talens.*
*Marchande coquette & jolie*
*N'a jamais eu faute de chalans.*

*Au seul bonheur de vous plaire*
*Nous bornons nos vœux & nos talens.*
*A cette importante affaire*
*Nous donnons tous nos momens,*
*Si nous pouvions encor mieux faire,*
*Nous serions heureux, & vous contens.*

FIN.

# LE MOULIN
# DE
# JAVELLE,

## COMEDIE,

Representée pour la premiere fois le 7. Juillet 1696.

❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧

# ACTEURS.

Mr BERTRAND, *Maitre de Javelle.*

Me BERTRAND, *Femme de Mr Bertrand.*

MAROTTE, *Niece de Me Bertrand.*

LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

FINETTE, *Suivante de la Comtesse.*

LOLIVE, *Valet du Chevalier.*

Mr SIMONNEAU, *Procureur.*

Me SIMONNEAU.

Mr DU ROLLET, *Procureur.*

Me DU ROLLET.

Mr GRIMAUDIN, *Ami de Me du Rollet.*

DORANTE, *Ami de Me Simonneau.*

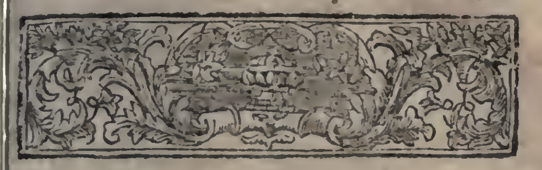
NICOLAS, *Garçon de Cabaret.*

JASMIN, *Laquais de la Comtesse.*

LA FLEUR, *Laquais de Mr Grimaudin.*

UN COCHER *yvre.*

*La Scene est au Moulin de Javelle.*



# LE MOULIN DE JAVELLE, COMEDIE.

## SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, FINETTE, JASMIN.

LA COMTESSE.



HE', Jaſmin, laquais, petit laquais?

JASMIN.

Plaît-il, Madame?

LA COMTESSE.

Que ce cocher ſe range à cent pas de la maiſon; là, ſur le bord de l'eau, & qu'il nous attende.

# SCENE II.

## LA COMTESSE, LE COCHER, FINETTE.

LE COCHER *yvre.*

QU'est-ce à dire que je vous attende? Je me donne au diable si je vous attens, à moins que je ne sois payé, je vous en avertis.

FINETTE.

Et si on lui donne de l'argent, il s'en ira, Madame.

LE COCHER.

C'a se pourra bien. Quand je serai payé je n'aurai que faire ici.

LA COMTESSE.

Et comment veux-tu qu'on s'en retourne?

LE COCHER.

Bon, qu'on s'en retourne! est ce que ça vous embarasse? vous êtes jolie, je vous amene au Moulin de Javelle, vous y trouverez fortune, ne vous mettez pas en peine.

FINETTE.

Ah quel discours, Madame! quel insolent!

LA COMTESSE.

C'est un maraut à qui il faut donner les étrivieres.

LE COCHER.

Oüi! les étrivieres? Oh! écoutez donc, point tant de fierté, je vous ai prises dans la ruë de Seine, je vous deshonorerai, prenez y garde.

FINETTE.

Par ma foi, Madame, cela n'est point joli, un coquin de fiacre parler de la sorte.

LE COCHER.

Fiacre ? oh ! fiacre vous-même ; point tant de bruit, vous dis-je, & de l'argent : autrement...

LA COMTESSE.

Ecoute, nous voici prés de la maiſon ; ſi j'apelle quelqu'un, tu ſeras roſſé.

LE COCHER.

Oh palſanbleu apellez, nous ſommes faits à cela ; je ſerai roſſé : mais je ſerai paié, ou je ferai beau bruit : Je n'ai pas la langue morte, non, quoique je l'aie un peu embraſſée.

FINETTE.

Je m'en vais renvoier ce gueux-là, Madame, il faut le paier : mais je le reconnoîtrai, ſur ma parole.

LE COCHER.

Bon, tant mieux, je vous reconnoîtrai auſſi moi, vous autres, & nous autres nous ne ſçaurions nous paſſer les uns des autres.

LA COMTESSE.

Quand ces miſerables-là ont affaire à des femmes...

LE COCHER.

Nous connoiſſons un peu nôtre monde, n'eſt-il pas vrai ?

FINETTE.

Tiens, voilà un écu : mais je t'aſſure...

LE COCHER.

Ah ! ma Princeſſe, vous ne voudriez pas ; une perſonne de qualité comme vous, un écu ! fy donc.

LA COMTESSE.

Si tu veux nous attendre, & nous remener, on t'en donnera encore autant.

LE COCHER.

Oh ! vrai comme voilà le jour qui nous éclaire, ma Reine, cela ne ſe peut pas ; j'ai une fiacrée de Bourgeois de village à voiturer, un

lendemain de nôces : est-ce que vous voudriez que je perdisse cela ? si vous couchez ici encore...

FINETTE.

Coucher ici, Madame ? coucher ici !

LA COMTESSE.

Pour qui ce maroufle là nous prend-il donc ?

LE COCHER.

Je vous demande pardon, je sçai bien qu'il n'y a point de lits au Moulin de Javelle, on n'y loge pas ; mais cela n'empêche point qu'on n'y couche.

FINETTE.

Que veut-il donc dire ?

LE COCHER.

Oh ! par la morbleu, je sçai bien ce que je dis, je suis grec là-dessus : Oh ça, il n'y a donc rien pour boire à vôtre santé je n'en suis mordié pas moins vôtre serviteur, & je vous souhaite toutes sortes de prosperitez : Jusqu'au revoir, mes adorables.

## SCENE III.

### LA COMTESSE, FINETTE.

FINETTE.

VOilà une jolie partie de plaisir ! venir ainsi vous & moi, tête à tête, au Moulin de Javelle dans un mauvais fiacre ! par ma foi, Madame il faut être aussi bonne que je le suis, pour vous passer toutes vos folies.

LA COMTESSE.

J'ai toûjours eu tant de complaisance pour les tiennes.

FINETTE.

FINETTE.

Moi, Madame, je n'ai encore eu que des folies de bon ſens, j'ai aimé quelquefois : mais de jolis gens, des gens de merite, & graces au Ciel aucun magot ne m'a jamais fait courir les ruës.

LA COMTESSE.

Je ſuis donc de bien mauvais goût, à ton compte ?

FINETTE.

Oh ! pour cela oüi, Madame. Monſieur Georges Ganivet ! le plus bourgeois, & le plus ridicule de tous les habitans de la bonne ville de Paris, ſans contredit.

LA COMTESSE.

Hé bien d'accord, c'eſt un Bourgeois : mais il a de quoi vivre en homme de qualité ; il eſt fort riche, & je n'ai point de bien ; il eſt trés-ridicule, j'en conviens : mais enfin...

FINETTE.

Mais, mais, vous l'aimez tel qu'il eſt, n'eſt-ce pas ?

LA COMTESSE.

Je l'aime moi, moi je l'aime ? Au contraire je veux l'épouſer ; il eſt trop fat pour un amant, je prétens en faire un mari. Que trouve-tu-là d'incompatible ?

FINETTE.

Rien du tout vraiment, au contraire, & ſur ce pied-là vous pourriez bien avoir moins de tort que je ne penſe. Mais le Chevalier que deviendra-il- ? vous l'aimiez, il vous aime auſſi.

LA COMTESSE.

Point Finette, nous avons crû d'abord que nous nous aimions : mais nous ne voulions que nous tromper tous deux, je t'aſſure.

FINETTE.

Quoi ! Madame..

LA COMTESSE.

Oüi, te dis-je, nous en sommes venus aux éclaircissemens, nous ne nous estimons presque pas même.

FINETTE.

Et vous êtes de si bonne intelligence ? Sçait-il les vûës que vous avez pour Monsieur Ganivet ?

LA COMTESSE.

S'il les sçait, il a besoin d'argent pour faire sa campagne, j'ai besoin de mari moi pour passer l'Eté, Monsieur Ganivet fera nôtre affaire à l'un & à l'autre.

FINETTE.

Cela sera bien commode.

LA COMTESSE.

Il me donne ce soir à souper ici, le Chevalier s'y trouvera, & nous prendrons ensemble des mesures.

FINETTE.

Voici la maîtresse de la maison.

LA COMTESSE.

Hé, bon jour, ma bonne Madame Bertrand.

## SCENE IV.

Me BERTRAND, LA COMTESSE, FINETTE.

Me BERTRAND.

MEsdames, vôtre très-humble servante. Hé c'est un petit miracle de vous voir. Vous nous avez bien abandonnez, d'où vient donc cela ?

LA COMTESSE.

Tout le monde est à l'armée, ma chere en-

ſant ; les parties de plaiſir ſont ſupprimées, ce ne ſont preſque plus que des parties d'ennui que celles qu'on fait à preſent.

Me BERTRAND.

Eſt-ce que vous vous êtes miſe dans l'Epée ? je vous ai vûë ſi fort dans la Robe.

FINETTE.

Bon dans l'Epée ! nous ſommes baiſſées d'un cran, Madame Bertrand, nous donnons dans le bas Bourgeois. A l'heure qu'il eſt, on ſe prend où l'on peut, en Eté c'eſt une ſaiſon morte.

LA COMTESSE.

Tais-toi donc, folle.

Me BERTRAND.

Hé ! allez, allez, Madame, nous ſçavons cela mieux que perſonne, & je ne ſçai combien de Dames qui ſont ici tout l'hyver avec des Ducs & des Marquis, n'y viennent preſque l'Eté qu'avec des Procureurs & des petits-Maîtres du quartier S. Honoré : encore ne ſont-ce pas les plus mal partagées.

LA COMTESSE.

As-tu aujourd'hui beaucoup de ces compagnies-là chez toi, Madame Bertrand ?

Me BERTRAND.

Il n'y a pas encore grand monde : mais nous attendons un lendemain de nôces.

LA COMTESSE.

Un lendemain de nôces ?

Me BERTRAND.

Oüi, Madame, un Bourgeois de Vaugirad qui marie ſa fille au garçon du Boulanger de Meudon, ils ont envoïé retenir nôtre grande chambre.

FINETTE.

Un lendemain de nôces au Moulin de Javelle ! cela eſt d'un mauvais pronoſtic pour les ſuites du mariage.

Me BERTRAND.

Vous attendez compagnie aparemment, & vous ne voulez pas entrer encore ?

LA COMTESSE.

Nous ferons un tour dans ton jardin. Si le Chevalier vient, dis-lui que nous y sommes.

Me BERTRAND.

Je vous l'envoyerai si-tôt qu'il sera venu, ne vous mettez pas en peine.

LA COMTESSE.

Allons, viens, Finette.

FINETTE

Allons, Madame.

Me BERTRAND *seule.*

L'aimable Dame que voila ! Ce que c'est que d'avoir de l'esprit & du bonheur ! ce n'est que la fille d'une blanchisseuse de la Grenoüillere, & cependant la voila Comtesse. Oh ! il n'y a que Paris où on fasse de ces fortunes-là. Hola, hé, Nicolas ?

## SCENE V.

Me BERTRAND, NICOLAS.

NICOLAS.

QU'est-ce qu'il y a, Maîtresse ?

Me BERTRAND.

As-tu porté du vin & de la glace à ces deux Messieurs qui ont demandé une matelotte & des écrevisses ?

NICOLAS.

Oüi, maîtresse.

Me BERTRAND.

Voila qui est bien, fais-moi venir Marotte.

NICOLAS.

C'à maîtresse. Hé, Marotte, Marotte?

Me BERTRAND.

Le gros butor! Est-ce que je n'apellerois pas aussi-bien que toi, si je voulois apeller?

NICOLAS.

Pargué vous n'apelleriez pas mieux du moins, car la vela venuë.

# SCENE VI.

Me BERTRAND, MAROTTE.

MAROTTE.

Est-ce que vous me voulez quelque chose, ma tante?

Me BERTRAND.

Oüi. Tenez, allez dire à la grosse Thomasse qu'elle vous donne un demi cent d'écrevisses.

MAROTTE.

Oüi, ma tante.

Me BERTRAND.

Choisissez les plus petites au moins.

MAROTTE.

J'entens & bien, c'est pour quelque Bourgeois, pour quelque Procureur, n'est-ce pas?

Me BERTRAND.

Oüi. Ecoutez, petite fille, c'est Monsieur Simonneau qui est là-haut, au moins.

MAROTTE.

Le mari de cette belle Madame qui m'a fait tant de caresses?

Me BERTRAND.

Justement. S'il vous questionnoit tantôt par hazard, ne vous avisez pas d'aller dire que sa

femme soupa hier ici avec ce jeune Conseiller, & ce vieux Musicien.

MAROTTE.

Oh! que je ne suis pas si mal aprise! Pourquoi me dites-vous cela? est-ce que vous me prenez pour une jaseuse?

Me BERTRAND.

Non, mais...

MAROTTE.

Et quand vous me menez à Paris avec vous chercher de la provision, & que nous déjeunons avec ce grand Clerc, ou avec ce gros Suisse, est-ce que j'en dis quelque chose à mon oncle?

Me BERTRAND.

Je ne me plains pas de cela, tu es bonne fille.

MAROTTE.

Si on ne sçavoit un peu se taire dans une maison comme celle-ci, ce seroit belle pitié; nous mettrions toute la Ville en désordre.

Me BERTRAND.

Oüi, il est de conséquence de ne pas parler.

MAROTTE.

Oh! toute petite que je suis, je vois bien cela: Tenez: ma tante, tous ces Messieurs qui viennent ici avec des femmes, ne voudroient pas que leurs femmes y vinssent avec ses Messieurs, non.

Me BERTRAND.

Cela est vrai.

MAROTTE.

Oh! que ce vieux Médecin étoit fâché l'autre jour, quand il trouva là-haut sa femme qui mangeoit une matelotte avec ce garçon Apotiquaire.

Me BERTRAND.

Et cependant il étoit avec une petite Lingere du Palais lui.

MAROTTE.

Je n'ai jamais tant oüi jurer pour un Médecin;

Il a bien dit qu'il se vangeroit ; & le garçon Apotiquaire ne sera jamais maître.

# SCENE VII.

Me BERTRAND, NIÇOLAS, MAROTTE.

NICOLAS *pleurant.*

OH ! palsangué, maîtresse je m'en vais cette fois-ci.

Me BERTRAND.

Tu t'en vas ?

NICOLAS.

Oüi morgué je m'en irai.

MAROTTE.

A qui en a-t-il donc ?

Me BERTRAND.

Va vîte où je t'envoye, Marotte, & reviens de même.

# SCENE VIII.

Me BERTRAND, NICOLAS.

NICOLAS.

JArnonce.

Me BERTRAND.

Mais parle donc, garçon, quelle mouche te pique ? es-tu devenu fou ?

NICOLAS.

Jarniguié, vela encore ces Madames qui

m'avont fait darnierement tant de niches.

Me BERTRAND.

Quelles Madames ?

NICOLAS

Eh ! ces Madames de qualité qui fesont comme si elles n'en étiant pas. Alles se promenont le long du bord de l'eau, & alles viendront ici, je gage.

Me BERTRAND.

Hé ! bien, laisse-les-venir : qu'est-ce que ça te fait ?

NICOLAS.

Hé ! ventregué, maîtresse, alles me voulont débaucher. Vous ne sçavez pas stilà peut-être.

Me BERTRAND.

Comment te débaucher ?

NICOLAS.

Alles me voulont mettre à mal, vous dis je : mais tâtigué, je m'enfuirai plûtôt, je suis honnète garçon, & vous le sçavez bian.

Me BERTRAND.

Tu es un sot, va, va-t'en à la maison.

NICOLAS.

Aga donc, comme vous me chassez à cause que vela vôtre mari : mais...

Me BERTRAND.

Ote-toi de-là, te dis-je.

## SCENE IX.

### Me BERTRAND, BERTRAND.

BERTRAND.

PAlsanguoy, Jeanne, t'es toûjours à l'entour de ces garçons ; j'ai biau les preadre tortus,

boſſus, borgnes & boiteux, ça n'y fait rian Dame, acoute donc, je ne ſis pas jaloux : mais ſi je m'y boute, je ſçai bian comme je les prendrai pour empêcher ça.

Me BERTRAND.

Plaît-il ? hem ; quoi ? qu'eſt-ce ? que voulez-vous dire avec vos contes ?

BERTRAND.

Oh ! ne te fâche donc pas, Jeanne, je ſçai bian d'où ça vient, & c'eſt ce qui fait que je te le pardonne. Parce que tu vois ici des Madames qui couront aprés des Monſieux, tu t'imagines qu'il faut faire de même ; raye ça de tes papiers. Elles ſont de Paris ces Madames-là, c'eſt à elles à faire, & quoique je ſoïons dans la banlieuë, je prétens qu'il y ait de la difference.

Me BERTRAND.

Vous meriteriez bien...

BERTRAND.

Hé morgué doucement, t'es toûjours en colere. C'à parlons un peu de nos petites affaires. Ce Monſieur Simonneau le Procureur eſt là-haut avec un autre homme de Juſtice.

Me BERTRAND.

Je le ſçai bien, je viens de leur envoyer chercher par Marotte, des écreviſſes qu'ils ont demandées.

BERTRAND.

Oüi, mais j'ai dans la penſée qu'ils ne venont pas ici pour des écreviſſes, & qu'il y a quelque anguille ſous roche.

Me BERTRAND.

Comment donc ?

BERTRAND.

Sa femme ſoupoit hier ici, à Monſieur Simonneau

Me BERTRAND.

Hé bien ?

BERTRAND.

Hé bien ils parlont de mauvaiſe conduite, de faire enfermer quelqu'un ; j'ai opinion qu'ils la voulont mettre à ſaint Lazare.

Me BERTRAN.

Une femme à ſaint Lazare !

BERTRAND.

Oüi, m'eſt avis que j'ai entendu ce mot-là ; & ils m'avont bien enchargé de ne pas dire qu'ils ſont ici, ils y demeureront peut-être juſqu'à demain. Si alle viant ce ſoir, comment ferons-je ?

Me BERTRAND.

Si elle vient, elle viendra, ce ſont ſes affaires.

## SCENE X.

### Me BERTRAND, BERTRAND, LOLIVE.

LOLIVE.

SErviteur, Monſieur Bertrand.

BERTRAND.

Ah ! vôtre valet, Monſieur de Lolive.

LOLIVE.

Je baiſe les mains à Madame Bertrand ; comment ſe porte-t-elle ?

Me BERTRAND.

Fort bien, ſi vous m'aportez de l'argent.

LOLIVE.

De l'argent, Madame Bertrand ! vous allez d'abord aux invectives. Monſieur Bertrand eſt plus poli que vous, &...

BERTRAND.

Moi ? point du tout. Est ce que vôtre maître se moque de moi : on va dix fois chez lui pour un méchant repas de trois pistoles, on lui reporte sa tabatiere. . .

LOLIVE.

Hé ! paix, Monsieur Bertrand, vous me faites rougir.

BERTRAND.

Ecoutez, si vous ne vous payez, vôtre maître & vous. . .

LOLIVE.

Sans colere, Monsieur Bertrand, je ne viens ici que pour cela, & pour quelqu'autre petite chose.

BERTRAND.

Oh bian commençons toûjours par-là, & je finirons par l'autre petite chose.

LOLIVE.

Cela est trop juste. Tenez voilà déja les trois loüis d'or de la tabatiere, & en voila un pour mon compte ; nous reprendrons ce soir nos nipes.

BERTRAND.

Ah ! quand il vous plaira, tout est à vôtre service ; Monsieur de Lolive.

LOLIVE.

Cela est bien honnête ! Oh çà il me reste encore dix pistoles, dont mon maître m'a dit de faire present à Madame Bertrand, si elle veut lui rendre un petit service.

Me BERTRAND.

Oüi da, volontiers. Quel service ? de quoi est-il question ?

LOLIVE.

Il m'avoit commandé de ne vous en pas parler devant vôtre mari : mais. . .

BERTRAND.

Oh ! ne craignez rien, je ne suis point babillard.

Me BERTRAND.

Oh ! pour ça non ; Bertrand est bon homme : dite vîte.

LOLIVE.

Mon maître est amoureux, Madame Bertrand.

BERTRAND.

De ma femme ? oh ! écoute, Jeanne, je ne sis pas si bon que tu penses au moins.

Me BERTRAND.

Hon ! que vous êtes nigaut, Monsieur Bertrand !

LOLIVE.

Vous rêvez, je pense, mon maître est amoureux de vôtre femme.

BERTRAND.

Pourquoi non ; il y a bien eu de grosses Madames qui m'en avont voulu conter à moi. Oh ! dame, Jeanne & moi je sommes des biautez de caprice, & les parsonnes de qualité avont par fois des fantaisies.

LOLIVE.

Oh ! le caprice de mon maître ne va point jusques-là, ne vous inquietez point. C'est une petite bourgeoise de Vaugirard qui lui donne dans la vûë ? & si Madame Bertrand vouloit...

Me BERTRAND.

Oh ! pour cela non, nous ne nous mêlons point de ces choses-là, nous sommes gens de bien, Monsieur de Lolive.

LOLIVE.

Mais il s'agit seulement...

Me BERTRAND.

Tenez, quand des personnes sont d'accord, & que leurs amitiez sont une fois commencées, on vient quelquefois chez nous mettre ces amitiez-là dans leur perfection : on ne peut pas empêcher cela, on s'en doute, & on n'y prend pas garde, ce sont leurs affaires : mais pour ce qui est d'en-

ver là-dedans, nous n'en faiſons rien, nous avons trop l'honneur en recommandation.

BERTRAND.

Je ſis pis qu'un ſatan là-deſſus moi.

LOLIVE.

Quoi, vous vous feriez un ſcrupule de rendre ſeulement un billet à une jeune fille ?

Me BERTRAND.

Un billet ſeulement, Bertrand.

BERTRAND.

Acoute, dix piſtoles ſont bonnes à gagner, Jeanne.

LOLIVE.

Trouveriez-vous qu'il y eut grand mal à lui dire que mon Maître l'attend ici ; & que comme nous n'oſerions aller à Vaugirard, par ménagement pour elle, elle court moins de riſque à nous venir trouver ?

Me BERTRAND.

Qu'en dis-tu, Bertrand ?

BERTRAND.

Mais il m'eſt avis qu'en bonne conſcience il n'y a pas de mal à ça ; ſi tu ne le fais pas un autre le fera : la petite fille ne viendra pas moins, & tu n'auras pas les dix piſtoles.

LOLIVE.

Monſieur Bertrand eſt homme de bon ſens & de bon conſeil.

BERTRAND.

N'eſt-il pas vrai ?

Me BERTRAND.

Et qui eſt la petite fille ? comment ſe nomme-t-elle ?

LOLIVE.

Angelique.

Me BERTRAND.

Angelique, dites-vous ?

L O L I V E.

Oüi, elle demeure à l'entrée du village, là à main gauche.

Me B E R T R A N D.

Oh! je sçai bien où elle demeure: mais il n'y a rien à faire; cette fille-là est devenuë femme, Monsieur de Lolive.

B E R T R A N D.

Oh palsanguenne oüi, alle fut hier mariée, & je faisons aujourd'hui son lendémain de nôces.

L O L I V E.

Quoi tout de bon ?

B E R T R A N D.

Oüi, la peste m'étouffe.

L O L I V E.

Cela fâchera mon maître.

Me B E R T R A N D.

Si vous voulez pourtant, on lui rendra toûjours vôtre billet, tout coup vaille.

L O L I V E.

Oh diable non, c'est un billet pour fille, il en faut un pour femme à present, je vais porter cette nouvelle à mon maître, & cela ne vous empêchera pas de danser à la nôce.

## SCENE XI.

### Me BERTRAND, BERTRAND.

Me B E R T R A N D.

LE Mitron a bien fait de hâter son mariage, Bertrand, on lui auroit soufflé sa maîtresse.

B E R T R A N D.

Hé morgué on lui soufflera sa femme peut-être, ce sera bien pis encore.

Me BERTRAND.

A qui en veut ce laquais ?

# SCENE XII.

## Me BERTRAND, BERTRAND, LA FLEUR.

Me BERTRAND.

DEmandez-vous quelque chose, mon enfant?

LA FLEUR.

C'est Monsieur Grimaudin, Madame, qui envoie sçavoir s'il n'y a ici personne de sa connoissance, & s'il y peut venir souper avec deux Dames de ses parentes ?

Me BERTRAND.

Oüi, qu'il vienne : mais qu'il se dépêche.

BERTRAND.

Tatigué, Jeanne, c'est une bonne pratique que ce Monsieur Grimaudin, on ne diroit pas qu'il y touche devant le monde : mais je le voions pourtant bian souvent chez nous, à ce qu'il me semble.

Me BERTRAND.

Oh ! c'est un fort honnête homme, bien reglé, d'une bonne conduite.

BERTRAND.

Et d'une grande famille, n'est-ce pas ? Morgué toutes les jolies femmes de Paris sont ses cousines à stilà.

Me BERTRAND.

Paix, tais-toi, les voilà, je pense.

BERTRAND.

Pargué, Madame Simonneau est avec ly, elle est itou sa cousine, je gage.

# SCENE XIII.

Me BERTRAND, BERTRAND, Mr GRIMAUDIN, DORANTE, Mr SIMONNEAU, Me DU ROLLET.

Me SIMONNEAU.

JE ne bouge de chez toi, Madame Bertrand, j'y soupois encore hier au soir, j'y reviens aujourd'hui, je prendrai quelque jour le parti d'y faire apporter des meubles.

Me BERTRAND.

Je ne vous conseillerois pas de vous emmenager aujourd'hui. Vôtre mari est là-haut, je vous en avertis.

Me SIMONNEAU.

Mon mari ?

Mr GRIMAUDIN.

Que nous dis-tu là ?

BERTRAND.

Alle vous dit vrai.

Me DU ROLLET.

Le fâcheux contretemps! nous nous étions tant préposées de nous bien réjoüir!

DORANTE.

Allons, Mesdames évitons l'éclat, remontons en carosse.

Me SIMONNEAU.

Mais tu te trompes, Madame Bertrand, cela n'est pas possible.

Me BERTRAND.

Cela est comme je vous le dis, je ne me trompe point.

Me DU ROLLET.

Oh pour cela c'est une chose ridicule ! vous ne devriez point recevoir des maris chez vous, vous autres.

Mr SIMONNEAU *frapant sur une table derriere le Theatre.*

Hola quelqu'un ? qu'on monte donc, hé ?

BERTRAND.

Hé bien, tenez : vous l'entendez ? le vela qui appelle.

Me SIMONNEAU.

Ils ont vraiment raison, c'est lui-même.

Mr GRIMAUDIN.

Allons-nous-en souper à Passy, Mesdames, il n'y a pas d'autre parti à prendre.

Me DU ROLLET.

Nous n'y trouverons point de matelotte.

Me SIMONNEAU.

Ah ! que cela est chagrinant ! je suis au desespoir quand quelque chose me dérange.

Me BERTRAND.

Oh par ma foi le voila lui-même, voiez comme vous vous tirerez d'affaire.

## SCENE XIV.

Me BERTRAND, BERTRAND, Mr & Me SIMONNEAU, Mr GRIMAUDIN, DORANTE, Me DU ROLLET.

Mr SIMONNEAU.

HE' qu'est-ce que c'est donc que cela, Madame Bertrand ? on ne sçauroit être servi

chez vous : il y a une heure que nous avons demandé une matelotte & des écrevisses.

Me SIMONEAU.

Oui, Monsieur mon mari ! une matelotte & des écrevisses ! c'est donc ainsi que vous venez manger vôtre bien au cabaret ?

Mr SIMONEAU.

Ma femme au Moulin de Javelle ! qu'est-ce que cela veut dire ?

Me SIMONEAU.

Tu ne m'y attendois pas, yvrogne. Ah ! je sçavois bien que je t'y attraperois ; il y a long-tems que je te guette.

BERTRAND.

Il est bon sur ce ton là : morgué l'habile femme.

Mr SIMONEAU.

Ecoutez, Madame Simonneau, je ne sçai pas comment vous l'entendez : mais pour moi sérieusement...

Me BERTRAND.

Nous n'avons pas dit que vous étiez là-haut, Monsieur, si vous n'étiez pas descendu vous-même.

Me SIMONEAU.

Il n'est pas question de cela, Madame Bertrand, je n'ai point à rendre compte.

BERTRAND.

Il y a morgué du tems qu'elle vous garde ça ; car alle viant ici trois ou quatre fois la semaine.

Me SIMONEAU.

Je suis bien malheureuse de voir ainsi dissiper le bien que mes parens...

DORANTE.

Il faut mettre ordre à vos affaires, Madame, une bonne séparation...

Mr GRIMAUDIN.

Oui. N'avez-vous pas les voies de la Justice pour empêcher...

Mr SIMONNEAU.

Messieurs, Madame Simonneau, encore une fois je n'entens point de raillerie.

Me DU ROLLET.

Allez, Monsieur, vous devriez mourir ne honte de passer ainsi vôtre vie dans la débauche, pendant qu'une pauvre petite femme...

Mr SIMONNEAU.

Madame, du Rollet, ce ne sont point ici vos affaires, mêlez-vous, je vous prie....

Me SIMONNEAU.

Il vous battra, Madame, il vous battera ; il est déja yvre.

Me DU ROLLET.

Oüi, il put le vin : que cela est horrible !

Mr SIMONNEAU.

Madame Bertrand, vous sçavez bien que ....

Me BERTRAND.

Ce sont des femmes, Monsieur, ne prenez pas garde à cela, laissez-les dire.

Mr SIMONNEAU.

Comment que je n'y prenne pas garde !

BERTRAND.

Oüi faites-ly excuse, alle est bonne personne, alle vous pardonnera pour cette fois-ci peut-être.

Mr SIMONNEAU.

Oua's, mais voici qui est admirable : oh je lui ferai bien voir.....

Me SIMONNEAU.

Il me menace, Messieurs, il me menace, remarquez bien cela, je vous prie.

DORANTE & Mr GRIMAUDIN.

Oüi, Madame.

Mr SIMONNEAU.

Comment, carogne ?

Me SIMONNEAU.

Quelle infamie ! vous entendez comme il me traite ?

Hé morgué, Monſieur Simonneau, vous n'y ſongez pas.

Mr SIMONNEAU.

C'eſt une coquine qui ne croioit pas me trouver ici.

Me SIMONNEAU.

Oüi, une coquine, fort bien ah! je n'y puis plus tenir, je creve: qu'on me remene au plus vîte à Paris, je veux faire mes plaintes, & vous me ſervirez de témoins, Meſſieurs, s'il vous plaît.

Mr SIMONNEAU.

Comment donc des plaintes? Je vous le conſeille! (*à Mr Grimaudin.*) Au moins, Monſieur, vous voiez bien...

Mr GRIMAUDIN.

Vous avez tort, Monſieur, je dirai ce que j'ai vû, je ne puis m'en défendre. Mettre la main ſur une femme!

Mr SIMONNEAU.

J'ai mis la main ſur elle, moi? (*à Dorante.*) Vous êtes honnête homme vous, Monſieur, je vous demande en grace ....

DORANTE.

Oh pour moi je ſuis vôtre ſerviteur: mais je dépoſerai auſſi contre vous, Monſieur Simonneau, je vous en avertis.

Me BERTRAND.

Voila un pauvre diable de mari en bonne main!

Me DU ROLLET.

Hom, que j'en dirai de belles auſſi moi, je vous en répons.

# SCENE XV.

## Mr SIMONNEAU, Me BERTRAND, BERTRAND.

Mr SIMONNEAU.

AH! Madame Bertrand, je n'en puis plus, je tombe des nuës, je n'ai pas la force de me remuer ſeulement. Par ma foi c'eſt un méchant animal qu'une femme.

Me BERTRAND.

Vous avez tort, dans le fond; pourquoi la quereller?

BERTRAND.

Morgué ſi vous aviais voulu, ça ſe seroit paſſé tout doucement.

# SCENE XVI.

## Mr SIMONNEAU, Mr DU ROLLET, BERTRAND, Me BERTRAND.

Mr DU ROLLET.

ET à quoi vous amuſez-vous donc? vous me laiſſez là-haut tout ſeul à croquer le marmot.

Mr SIMONNEAU.

Ah! mon pauvre ami, je ſuis au deſeſpoir.

Mr DU ROLLET.

Comment donc? qu'eſt-il arrivé?

Mr SIMONNEAU.

Je ne viens ici, comme vous ſçavez, que pour

y attraper en quelque débauche mon coquin de neveu, qui eſt un vagabond, qui mange tout ſon fait.

Mr DU ROLLET.

Hé bien ?

Mr SIMONNEAU.

Et j'y trouve ma femme eſt partie quarrée.

Mr DU ROLLET *riant.*

Vôtre femme en partie quarrée ? Ah ! ah ! ah ! cela eſt trop drôle ; & avec qui donc, s'il vous plaît ?

Mr SIMONNEAU.

Oüi, cela eſt fort plaiſant ? avec la vôtre, Monſieur du Rollet, avec la vôte.

Mr DU ROLLET.

Avec la mienne ?

Me BERTRAND.

Vous êtes bien-heureux vraiment de n'être pas deſcendu le premier, il n'y aura pas de plainte contre vous.

Mr DU ROLLET.

Comment de plainte contre moi ? qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

BERTRAND.

Vous ne comprenez pas ? alles venions pour ſouper ici, alles trouvent la place priſe, alles vont s'en plaindre : mais je ne pouvons pas mais de ça nous autres.

Me BERTRAND.

Bertrand a raiſon, ce n'eſt pas nôtre faute.

Mr DU ROLLET.

Mais cela eſt fort joli vraiment ! Et qui eſt avec elles !

Me BERTRAND.

Deux Meſſieurs, qui les remenent à Paris.

Mr DU ROLLET.

Il faut ſuivre cette affaire-là, Monſieur Simonneau.

Mr SIMONNEAU.

Vous avez raiſon ? ſi cela ſe ſçait on ſe moquera de nous encore. Allons, nos perruques, nos chapeaux, nos cannes.

BERTRAND.

Je m'en vais querir toutes vos affaires.

## SCENE XVII.

Me BERTRAND, Mr SIMONNEAU, Mr DU ROLLET.

Me BERTRAND.

Est-ce que vous ne voulez pas qu'on vous ſerve vos écreviſſes & vôtre matelotte, Meſſieurs ?

Mr SIMONNEAU.

Maugrebleu des matelottes ! ſi j'en viens manger de ma vie...

Mr DU ROLLET.

Nous meritons bien cela, Monſieur Simonneau : des maris de bon ſens ne doivent jamais aller, où ils peuvent rencontrer leurs femmes.

## SCENE XVIII.

Mr SIMONNEAU, Mr DU ROLLET, BERTRAND, Me BERTRAND.

BERTRAND.

Tenez, Meſſieurs, vela tout vôtre attirail. Je ſuis fâché que vous ſoiez fâchez : mais.....

Mr SIMONNEAU.

Cela n'eſt rien. Qu'eſt-ce qu'il vous faut ?

BERTRAND.

Tout ce qu'il vous plaira, Meſſieurs. Qu'eſt-ce qu'il y a, Jeanne ?

Me BERTRAND.

Helas ! preſque rien. Six francs de matelotte ; cent ſols d'écreviſſes, & quatre francs pour le reſte, ce ſont quinze livres.

Mr DU ROLLET.

Mais vôtre matelotte, & vos écreviſſes que l'on né nous a pas ſeulement ſervies...

BERTRAND.

C'a n'y fait rian ; vous les avez commandées. Je ne ſommes pas cauſe que vos femmes ſont venuës.

Mr SIMONNEAU.

Oüi, mais...

BERTRAND.

Tenez, point de mais avec nous, Monſieur Simonneau, ou bian je dépoſerous contre vous, choiſiſſez.

Mr DU ROLLET.

Eh ! donnons-leur ce qu'ils demandent, & allons-nous-en ; je ſuis ſur des épines.

Mr SIMONNEAU.

Voila mon demi loüis d'or, donnez le vôtre.

Mr DU ROLLET.

Le voila, vous n'en aurez pas davantage.

BERTRAND.

Il faut bian ſe contenter de ça, je ne rançonnons parſonne, une autre fois je gagnerons davantage.

Mr DU ROLLET.

Hom ! ſi l'on me retient ici...

Mr BERTRAND.

Juſqu'au revoir, Meſſieurs, bon voyage.

## SCENE XIX.

### Me BERTRAND, BERTRAND.

BERTRAND.

TAtigué vela deux bourgeois qui se sont bian divertis pour leur argent, n'est-il pas vrai, Jeanne?

Me BERTRAND.

C'est bien employé. Est-ce à des magots comme cela, qui ont de jolies femmes, à se trouver sur leurs brisées; ne doivent-ils pas sçavoir qu'il y a des endroits autour de Paris qui ne sont pas faits pour eux?

## SCENE XX.

### Me BERTRAND, BERTRAND, NICOLAS.

NICOLAS.

OH! dame, maîtresse, venez donc à la maison parler à ces gens-là.

Me BERTRAND.

Comment, quelles gens?

NICOLAS.

Et les Menétriers de cette nôce qui sont venus devant; ils juront comme tout, parce qu'ils n'avont pas encore de vin.

Me BERTRAND.

Ils sont bien pressez, qu'ils attendent leur monde.

NICOLAS.

Voirement oüi, qu'ils attendent ; ils disont comme ça que par faute de boire leur musique deviendra enragée, & que ça fera tantôt enrager tout le monde. Acoutez, il se faut bailler de garde de ça, je vous en avartis, ils demandont le maître ou la maîtresse.

Me BERTRAND.

Je m'en vais leur parler.

BERTRAND.

Eh ! palsangué baille-leur du vin, Jeanne, je serons bian païez de tout ça, ne te boute pas en peine.

## SCENE XXI

BERTRAND.

TAtigué il faut que ce soit un métier bien échauffant que celui de Menétrier, car c'est une engeance bian alterée.

## SCENE XXII

BERTRAND, Me SIMONNEAU, Me DU ROLLET.

BERTRAND.

COmment morgué, vous revela, mes Dames ! je vous croiois effarouchées pour plus de huit jours.

Me SIMONNEAU.

Je ne m'effarouche pas si aisément, & nous

ſerons ce ſoir ici mieux qu'en lieu du monde. Monſieur mon mari ne nous ſoupçonnera pas d'y être ſi-tôt revenuës. Eſt-il allé rejoindre ſa compagnie ?

BERTRAND.

Oüi, Monſieur du Rollet & ly, tous deux enſemble, ils avont...

Me DU ROLLET.

Mon mari eſt avec le tien ? ah ! je ſuis au deſeſpoir.

Me SIMONNEAU.

Comment donc ?

Me DU ROLLET.

S'il ſçait que je ſuis venuë ici avec Monſieur Grimaudin, je ſuis perduë, te dis-je.

Me SIMONNEAU.

Bon, perduë ! es-tu folle ? & t'embaraſſes-tu ſi fort d'un mari ?

Me DU ROLLET.

Si je m'en embaraſſe ? le mien eſt la plus méchante langue que je connoiſſe.

BERTRAND.

Oh ! morguenne oüi il ne l'a pas bonne. C'eſt ly qui a mis le feu ſous le ventre à l'autre, & ils s'en allont tous deux tout bellement vous chercher à Paris, pour vous quereller plus à leur aiſe.

Me SIMONNEAU.

Et leur matelotte, & leurs écreviſſes ?

BERTRAND

Ils n'avons pargué pas eu le tems de les manger, mais elles ſont payées.

Me SIMONNEAU.

A la bonne heure qu'on nous les ſerve. Voila des maris qui ſont bien les choſes ! venir eux-mêmes au Moulin de Javelle faire aprêter le ſouper de leurs femmes ! ils ſont bonnes gens, cela eſt fort honnête.

Me DU ROLLET.

Nous allons avoir une furieuse querelle à soûtenir en arrivant chez nous.

Me SIMONNEAU.

Il n'y faut arriver que demain.

Me DU ROLLET.

Que demain ; tu n'y songes pas.

Me SIMONNEAU.

Les affaires criminelles s'abonissent en vieillissant ; nous n'avons qu'à nous tranquiliser ici pendant que leur premier mouvement passera, plus l'avanture sera forte, & plus il craindront qu'elle éclate. Les maris sont devenus prudens depuis quelques années.

Me DU ROLLET.

Je ferai tout ce que tu voudras, je le veux bien. Au hazard d'un fâcheux avenir, profitons du tems present, puisque nous y sommes. La Fleur, va dire à ces Messieurs qu'ils viennent, les ennemis sont décampez, nous sommes maîtresses du champ de bataille.

BERTRAND.

Morgué se peut-il que ce ne soit-là que des bourgeoises ? alles avont les manieres bian de qualité.

Me SIMONNEAU.

Mon pauvre Monsieur Bertrand, force bougies, grande chere, & de la glace, nous ne te demandons pas autre chose.

BERTRAND.

Vous serez contentes, entrez toûjours, n'y a qu'à dire à Jeanne. Tâtigué que vela des femmes de bonne himeur, alles n'engendront point de mélancolie, ça ne gronde jamais que leurs maris, dà ; ça ne fait point, la meine. Oh j'avons ça de bon, nous autres, je ne voïons morgué point de rechigneuses.

# SCENE XXIII.

## BERTRAND, LOLIVE.

LOLIVE.

MOn maître n'est point encore venu, Monsieur Bertrand ?

BERTRAND.

Je ne l'ai point vû, Monsieur de Lolive, est-ce que vous ne l'avez pas trouvé, pour lui faire écrire ce billet pour femme ?

LOLIVE.

Cela ne presse pas encore. Puisqu'elle est mariée, tant-pis pour elle; nous allons avoir d'autres affaires.

BERTRAND.

Morgué c'est un grand libartin que vôtre maître, Monsieur de Lolive. Des vieilles, des jeunes, des Bourgeoises, des Marquises, il en aime de toutes les façons, & il n'en épouse pas une.

LOLIVE.

Qu'est-ce à dire il n'en épouse pas une ? il n'y en a presque point qu'il n'épouse : mais comme nous autres jeunes gens nous ne faisons pas les choses dans toutes les regles, il manque toûjours quelque formalité à nos mariages, & c'est ce qui fait qu'on les casse.

BERTRAND.

C'a est bien heureux ! oh il est né coëffé cet homme la ; il n'a point d'argent, il n'en gagne point, & il en dépense, comment fait-il ? je n'y comprens rian, la peste m'étouffe.

LOLIVE.

Oh ! diable je le crois bien, cela vous passe,

nous avons de grandes ressources aux parties casuelles.

BERTRAND.

Aux parties casuelles.

LOLIVE.

Nous joüissons de plus de vingt mille livres de rente en fonds d'esprit & de sçavoir-faire. Nous avons des droits sur tous les Provinciaux qui viennent débarquer à Paris, sur les enfans de famille qui entrent de trop bonne heure dans le monde, sur les Bourgeois qui veulent contrefaire les gens de qualité, sur les successions qui tombent en mains mineures; que diable sçai-je? nôtre domaine est d'une grande étenduë, & si je n'y comprens pas les vieilles coquettes.

BERTRAND.

Tâtigué que vous devez être riche! Mais vela vôtre maître qui vous fait signe, il est peut-être tombé quelques nouviaux droits dans son domaine.

LOLIVE.

Sans adieu, Monsieur Bertrand.

## SCENE XXIV.

### LE CHEVALIER, LOLIVE, BERTRAND.

LE CHEVALIER.

HE' bien, Lolive?

BERTRAND *s'en allant.*

Hom! que vela deux bonnes bêtes ensemble!

LE CHEVALIER.

Madame Bertrand s'est-elle chargée de mon

billet? l'a-t-elle rendu ? le rendra-t-elle ?

LOLIVE.

Non, Monſieur, il n'y a rien à faire, la petite fille eſt mariée.

LE CHEVALIER.

Elle eſt mariée ? tu te moques, je penſe.

LOLIVE.

Je ne me moque point & vous allez voir ici ſon lendemain de nôces.

LE CHEVALIER.

Ah ! je la verrai du moins, je lui parlerai, je lui ferai connoître...

LOLIVE.

Gardez-vous bien de lui faire la moindre mine ſeulement, vous gâteriez toutes vos affaires.

LE CHEVALIER.

Comment donc ?

LOLIVE.

De nouvelles mariées ſont encore toutes ſottes de leurs maris, réſervons cela pour le quartier d'hyver, au retour de la campagne.

LE CHEVALIER.

Et comment la faire cette campagne ; je n'ai pas vingt piſtoles.

LOLIVE.

Il en faut trouver. A quoi diable vous ſert vôtre badaut de Monſieur Ganivet, ſi ce n'eſt pour...

LE CHEVALIER.

Il a ſur lui un billet de quatre cens loüis d'or, payable au porteur.

LOLIVE.

Que diable fait-il de cela dans ſa poche cet animal-là ? voila un billet inutile... je veux le mettre en œuvre moi, Monſieur ; laiſſez-moi faire.

LE CHEVALIER.

Oüi : mais, Lolive...

LOLIVE.

Qu'eſt-ce à dire, mais ? Monſieur Georges Ganivet eſt le fils d'un Procureur qui a ruiné vôtre famille ; le pere eſt mort, le fils a herité, c'eſt à lui à faire reſtitution, à ce qu'il me ſemble.

LE CHEVALIER.

J'en demeure d'accord : mais cependant. . .

LOLIVE.

Cependant il a encore eu depuis quinze jours la ſucceſſion d'une vieille tante qui nous a quelquefois prêté de l'argent au denier un : allez, Monſieur, point de ſcrupule, nous avons de grandes hypoteques ſur tous ces héritages-là, comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Je vois bien à peu près quel eſt ton deſſein.

LOLIVE.

Et vous avez bien de la peine à ne pas l'approuver, je gage ?

LE CHEVALIER.

Mais de quelle maniere le faire réüſſir ?

LOLIVE.

De quelle maniere ? Attendez. . . Ne pourrions-nous point trouver quelque femme d'eſprit, là. . .

LE CHEVALIER.

Pourquoi faire ?

LOLIVE.

Ah ! Monſieur, ſi feuë ma pauvre couſine n'avoit pas été penduë l'année paſſée. . .

LE CHEVALIER.

Que diantre avons-nous affaire de ta couſine ? que veux-tu dire ?

LOLIVE.

C'eſt qu'il nous faudroit une perſonne de merite, voyez-vous. Hom que c'eſt bien dommage que ma tante & ma ſœur ſoient encore au Châtelet.

LE CHEVALIER.

Et qu'a de commun toute ta malheureuse famille ?

LOLIVE.

J'ai tort, & vous raison ; Monsieur. Vous avez ici rendez-vous avec Madame la Comtesse, elle vaut bien ces honnêtes personnes là.

LE CHEVALIER.

Oüi vraiment.

LOLIVE.

Monsieur Ganivet y doit venir aussi.

LE CHEVALIER.

Il m'en a donné parole.

LOLIVE.

Attendez-les & moi aussi, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Que prétens-tu faire ?

LOLIVE.

Ne vous mettez pas en peine, la Comtesse a de l'esprit, elle entrera d'abord dans ma pensée ; attendez-là, vous dis-je, nous aurons de l'argent pour faire la campagne.

LE CHEVALIER.

Mais que je sçache....

LOLIVE.

Mais, mais demeurez ici seulement, & ne vous embarassez pas du reste.

## SCENE XXV.

LE CHEVALIER *seul.*

JE ne puis deviner quel est son projet : mais il a du monde & de l'esprit, & il sort fort bien de ce qu'il entreprend, il faut le laisser faire.

## SCENE XXVI.

### LE CHEVALIER, MAROTTE.

LE CHEVALIER.

HE' bon-jour, belle Marotte, où allez-vous si vîte, ma chere enfant ?

MAROTTE.

Oh ! ça, Monsieur, ne m'amusez point, s'il vous plaît, ma tante me gronderoit, laissez-moi lui porter ses écrevisses, & puis je reviendrai causer avec vous tant que vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Quoi belle Marotte, on vous envoye chercher des écrevisses ? on vous occupe à des emplois si bas; ah ! fi, c'est se moquer que. . .

MAROTTE.

Bon qu'est-ce que cela fait, Monsieur ? je ne suis qu'une petite fille à cette heure : mais cela ne sera pas toûjours de même. Hom que j'ai bien envie de devenir grande !

LE CHEVALIER.

Et pourquoi ? vous êtes si jolie comme cela.

MAROTTE.

Pour ne plus aller chercher des écrevisses. Vous dites vous-même que cela est si vilain.

LE CHEVALIER.

Il n'y faut point aller, toute petite que vous êtes.

MAROTTE.

Il n'y faut point aller ? ah ! ah ! & ma tante ?

LE CHEVALIER.

Vôtre tante est une bonne femme qui. . .

MAROTTE.

Oüi vous la trouvez bonne femme, parce que vous n'êtes pas sa petite niece : mais moi qui la suis, je ne la trouve pas de même. Si vous l'entendiez quand elle prend son ton, & qu'elle se met à quereller...

LE CHEVALIER.

Comment elle vous querelle ?

MAROTTE.

Pas si fort depuis quelque tems que je sçaî de ses petites fredaines, elle a peur que je n'en parle à mon oncle.

LE CHEVALIER.

Oüi ; vôtre tante a de petites fredaines pardevers elle ?

MAROTTE.

Vraiment il faut bien qu'elle en ait, vous dis-je; car elle est devenuë bien meilleure qu'elle n'étoit depuis qu'elle se doute que je m'en doute.

LE CHEVALIER.

Et sur quoi vous en doutez-vous ?

MAROTTE.

Je m'en vais vous le dire : mais n'en parlez pas au moins.

LE CHEVALIER.

Non, ne craignez rien.

MAROTTE.

C'est elle qui reçoit l'argent du monde qui vient ici, & c'est mon oncle qui le serre.

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

MAROTTE.

Hé bien elle ne donne pas tout à mon oncle : non, elle garde toûjours quelque chose, & puis elle achete tantôt des gans, tantôt un chapeau, des cravattes à denteile, une canne quelquefois, & tout cela ce n'est pas pour elle, comme vous le voiez.

LE CHEVALIER.

Non ; pour qui donc ?

MAROTTE.

Pour un grand garçon qui demeure à Paris, qu'elle appelle ſon neveu, & qui ne l'eſt pas pourtant ; car je le ſçai bien.

LE CHEVALIER.

Et comment le ſçavez-vous ? ah! que vous êtes déja méchante, Marotte !

MAROTTE.

Il n'eſt pas mon couſin à moi, perſonne ne le connoît, c'eſt ma tante toute ſeule qui le met comme ça dans nôtre famille.

LE CHEVALIER.

Cela eſt admirable, Madame Bertrand qui ſe donne au Ti des parens de contrebande. A ce que je puis voir, tout le monde s'en mêle. Mais la voici, vôtre tante, je m'en vais lui dire tout ce que vous m'avez dit.

MAROTTE.

Et moi, ſi vous lui dites quelque choſe, je conterai toutes vos friponneries à vos....là, laiſſez-moi faire.

## SCENE XXVII.

Me BERTRAND, LE CHEVALIER, MAROTTE.

Me BERTRAND.

QUe faites-vous donc-là, petite fille ?

MAROTTE.

Rien, ma tante, c'eſt ce Monſieur-là qui me fait des queſtions, & qui me veut faire dire ce que je ne ſçai pas : mais je ne ſuis pas cauſeu-

se-moi, vous le sçavez bien.

Me BERTRAND.

Allez, allez porter ces écrevisses à la cuisine; & que vôtre oncle se dépêche de les faire cuire.

MAROTTE *au Chevalier.*

Si vous me trahissez, je vous le revaudai, (*à Madame Bertrand.*) je m'y en vais, ma tante.

## SCENE XXVIII.

### LE CHEVALIER, Me BERTRAND.

LE CHEVALIER.

VOus avez-là une petite niece, Madame Bertrand....

Me BERTRAND.

C'est une fine mouche, défiez-vous d'elle.

LE CHEVALIER.

Ne vous y fiez pas trop vous-même.

Me BERTRAND.

Je la connois, je sçai dequoy elle est capable. Mais, Monsieur, y-a-t-il long-temps que vous êtes ici?

LE CHEVALIER.

Je ne fais que d'arriver, ma chère Madame Bertrand.

Me BERTRAND.

Il y a une heure que Madame la Comtesse vous attend.

LE CHEVALIER.

Elle est ici?

Me BERTRAND.

Vraiment oüi. Et tenez la voila, qui commence à s'impatienter, je pense. Vous avez apparemment quelque affaire ensemble; si je vous

ſuis neceſſaire à quelque choſe, vous n'aurez qu'à dire, vous ſçavez bien que je ſuis toute à vôtre ſervice.

# SCENE XXIX.

## LE CHEVALIER, LA COMTESSE, FINETTE.

FINETTE.

C'Eſt une perſonne bien honnête & bien ſerviable, que cette Dame Bertrand.

LA COMTESSE.

Hé bien, Monſieur le Chevalier, que devenons-nous ? partirez-vous pour l'armée ? me marierai-je ? aurons-nous à ce ſoir vôtre bon ami Monſieur George Ganivet ?

LE CHEVALIER.

Oüi Madame, & ce ſera le ſort que nous lui ferons qui reglera vôtre deſtinée & la mienne.

FINETTE.

Je ne ſçai pas ce que vous lui préparez : mais ſi jamais un nigaut comme lui me donnoit rendez-vous au Moulin de Javelle, le cadeau lui coûteroit cher, ſur ma parole.

LE CHEVALIER.

Monſieur de Lolive a dans la tête une petite idée qu'il va mettre en œuvre, à ce qu'il m'a dit ; nous n'avons qu'à l'attendre, & nous verrons.

FINETTE.

Monſieur de Lolive travaille pour vous ? vous êtes en bonne main ? ce garçon-là fait de bonne beſogne.

## SCENE XXX.

### BERTRAND, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, FINETTE.

BERTRAND.

OH palſanguié, Monſieur le Chevalier, vela un Monſieur qui vous charche, qui viant de faire une belle culbute.

LE CHEVALIER.

Comment donc?

BERTRAND.

Ils étoient deux, une Madame & ly, dans une petite cariolle qui ne tiant qu'un.

LA COMTESSE.

C'eſt Monſieur Ganivet, ſans doute.

BERTRAND.

Tout juſtement, vela comme on l'appelle.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

BERTRAND.

Hé bien, ils avont varſé dans la riviere.

LA COMTESSE.

Dans la riviere!

FINETTE.

Voila le mariage & la campagne à vau-l'eau, quel dommage!

BERTRAND.

Ils ſont morgué bian heureux que les eaux ſont baſſes en cet endroit-là, & qu'ils ne ſont tombez que ſur un tas de pierres.

LE CHEVALIER.

Sur un tas de pierres! ſont-ils bleſſez!

BERTRAND.

Non, ils n'avont rian. La Madame pourtant crie de toute ſa force ; alle dit qu'alle a la tête caſſée : mais ça n'eſt pas vrai, ça ne ſe peut pas.

FINETTE.

Cela ne ſe peut pas ?

BERTRAND.

Hé morgué non ; le Monſieur n'a rien ly ; & la tête d'une femme, comme vous ſçavez, eſt bian plus dure à caſſer que non pas celle d'un homme.

## SCENE XXXI.

### LA COMTESSE, LE CHEVALIER, GANIVET, BERTRAND, FINETTE.

GANIVET.

PArbleu je n'y ſçaurois que faire, elle a verſé, n'ai-je pas verſé auſſi moi ?

BERTRAND.

Palſangué, tenez, vela le cabrioleux.

GANIVET.

Si toutes les filles & les femmes qui verſent faiſoient autant de bruit que celle-là. . . .

NICOLAS.

Alle dit qu'alle eſt toute moulue, Monſieur, & qu'alle ne ſçauroit remuer.

GANIVET.

Hé bien ! qu'on la mette dans une chambre, & mon cheval dans une écurie ? je n'ai jamais vû de fille ſi délicate.

BERTRAND.

Mais tâtigué vela un visage qui ne m'est pas inconnu.

LE CHEVALIER.

Qu'est ce qu'il y a donc ? que t'est-il arrivé ?

GANIVET.

Cette grande virago de Chanteuse, Mademoiselle Michelle, dont je me suis sottement embarrassé.

LA COMTESSE.

Vous donnez dans les beautez musiciennes, Monsieur le Baron de Ganivet.

GANIVET.

Bon ! on voit cela quelquefois par conversation seulement pour la petite débauche de table : mais du reste...

FINETTE.

Il vous l'amenoit ce soir pour chanter quelqu'air à vôtre souper, je gage.

GANIVET.

Justement. Je l'ai trouvée toute seule aux Thuilleries. Un petit Seigneur de robe, qui l'avoit priée ce soir à souper, lui a manqué de parole, je l'ai ramassée par grace, je l'ai mise dans ma petite chaise de deüil ; cette masque-là me l'a toute cassée, elle se plaint encore.

LE CHEVALIER.

Ces sortes de personnes-là sont si polies, & sçavent si peu vivre...

GANIVET.

N'est-il pas vrai ?

BERTRAND.

Morgué plus je l'envisage, & plus c'est ly-même.

GANIVET.

Tenez, parce qu'en arrivant je l'ai versée sur un tas de pierres, qu'elle a peut-être la hanche meurtrie, les coudes écorchez, & quelque bosse

à la tête, & qu'en me relevant je lui ai appuié mon talon un peu ferme sur le visage, à ce qu'elle dit, elle m'appelle mal adroit, cheval de carosse : ô dame je l'ai plantée-là, je n'aime pas qu'on me rudoye moi.

LA COMTESSE.

Monsieur le Baron a raison.

FINETTE.

Et beaucoup de politesse, Madame.

BERTRAND.

Je me donne au diable, si ce n'est le neveu de Monsieur Simonneau nôtre Procureur.

GANIVET.

Oh ça, ça, si elle est malade qu'elle se couche, nous souperons bien nous autres. Que nous donnera-t-on? n'est-ce pas ici qu'on mange des matelottes?

FINETTE.

Oüi, des matelottes, c'est le mets favori du moulin de Javelle.

GANIVET.

Je n'y étois encore jamais venu. Oh je ne suis guéres débauché moi, Madame.

LA COMTESSE.

On vous fuiroit si vous l'étiez.

GANIVET.

Allonc donc, Monsieur de Javelle, une bonne matelotte; tenez voila quatre louis d'or, faites de vôtre mieux, grande chere sur tout, & que mon cheval & mes laquais ne manquent de rien.

LE CHEVALIER.

Voilà de belles manieres, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Ah! que les gens de qualité sçavent bien faire les choses!

BERTRAND *s'en allant.*

Morgué les gens de qualité ne faisont pas comme ça, c'est un badaut, je ne m'y trompe guéres.

# SCENE XXXII.

## LA COMTESSE, LE CHEVALIER, GANIVET.

*Ganivet se promene en se donnant des airs.*

LE CHEVALIER.

AVez-vous jamais vû de Seigneur à la Cour mieux fait que ce jeune Gentil-homme-là, Madame ?

GANIVET.

Oh pour cela, Monsieur le Chevalier, vous avez des bontez.. ..

LA COMTESSE.

Je n'en connois aucun qui ait ce air-là.

GANIVET.

Ah ! quel conte, Madame.

LE CHEVALIER.

Ne lui trouves-tu pas une phisionomie toute-à-fait agreable, Finette ?

GANIVET.

Oh taisez-vous donc, vous me faites rougir.

FINETTE.

Elle est des plus insinuantes, & des plus naturelles qui se portent.

GANIVET.

Hé fy donc, morbleu quel conte, vous dis-je.

LA COMTESSE.

Et vous ne parlez pas de son esprit qui est du plus fin, du plus vif, du plus......

GANIVET.

Eh ! mais morbleu, Madame, quel peste de conte !

FINETTE.

Quand quelques voiages à la Cour auront passé là-dessus, Madame....La Cour fait bien les gens de qualité.

GANIVET.

Vous m'avez promis de m'y mener, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je n'ai garde d'y manquer.

GANIVET.

J'y ferai bonne figure, je suis riche dà, Madame.

LA COMTESSE.

N'est-ce pas vôtre dessein d'acheter une Charge, & de vous y établir?

GANIVET.

Vraiment oüi, que faire à Paris? oh je veux devenir Courtisan, j'épouserai quelque Courtisanne, belle & de qualité, c'est le moien de parvenir; n'est-ce pas? & tenez, ma mere me l'a toûjours dit que je ferois fortune par les femmes.

FINETTE.

Les meres prédisent juste quelquefois.

GANIVET.

Oh! diable la mienne n'étoit pas une sotte, elle avoit fait fortune par les hommes elle.

LE CHEVALIER.

Oüi.

GANIVET.

Ah si mon pere l'avoit laissée faire, je serois encore bien plus de qualité que je ne suis: mais c'étoit un jaloux, un bizarre, un homme incommode.

FINETTE.

Le ridicule! ne vouloit pas que sa femme lui fit des enfans de qualité.

GANIVET.

Il avoit cette folie-là, & ne m'a-t'il pas toûjours élevée comme un je ne sçai qui moi, comme un sot.

LE CHEVALIER.

Est-il possible ?

GANIVET.

Bon, si je n'avois eu un beau naturel, je serois le plus grand benêt qu'il y eût au monde.

LA COMTESSE.

Cela n'est pas croiable.

GANIVET.

Je me donne au diable, si cela ne seroit comme je le dis : mais il avoit beau me tenir la bride haute, je prenois le mords aux dents quelquefois.

FINETTE.

Et vous faisiez de belles galopades, je pense.

GANIVET.

Oh ! je vous en répons, à Charenton, à saint Clou, à Vincennes, à Charonne, & toûjours avec des femmes de qualité, & en carosse dà, & je m'enyvrois à ces parties-là, je m'enyvrois. Oh cela forme bien l'esprit d'un jeune homme !

LA COMTESSE.

Vous ne devez vôtre éducation qu'à vous-même. Et depuis la mort de Monsieur vôtre pere.....

GANIVET.

Ma tante & lui ont été troussez en moins de trois semaines, & j'herite de tout cela. Ne suis-je pas bienheureux ?

FINETTE.

Oh! pour cela oüi, vous avez été décanaillé en bien peu de temps.

GANIVET.

Il y a encore un homme à Paris qui dit qu'il est mon oncle, parcequ'il est le frere de mon pe-

re : mais à moins que ce ne soit pour heriter, je ne reconnois point cette famille-là.

LE CHEVALIER.

Et il fait bien.

GANIVET.

J'étois hier priée d'une nôce de quelque espece de cousin comme ça ; mais je n'y ai pas voulu aller.

LA COMTESSE.

Quand on s'est une fois mis dans le grand monde....

FINETTE.

Et qu'on y est aussi avant lui sur tout......... Vous ne sçauriez croire toutes les bonnes fortunes qu'a ce petit homme-là, Madame.

GANIVET.

Et toutes femmes de qualité, au moins ; je n'en connois point d'autres.

LA COMTESSE.

Je le crois bien. Mais ne craignez-vous point les affaires qui peuvent arriver....

GANIVET.

Bon, les affaires ! oh, Dieu merci, j'entens les affaires aussi-bien qu'un autre.

## SCENE XIXXI

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, GANIVET, FINETTE, LOLIVE *en Officier.*

LOLIVE.

QUe vois-je ? ah Ciel l'heureuse rencontre ! c'est toi, mon pauvre Chevalier ? & par quel hazard te trouvai-je ici ?

LE CHEVALIER.

C'eſt Lolive, ſi je ne me trompe.

LOLIVE.

Il ſemble que tu ayes peine à me reconnoître ? tu ne te remets pas le Vicomte de la Jugulardiere, ton meilleur ami ?

GANIVET.

La Jugulardiere, Madame !

LOLIVE.

Eſt-ce que le coup de canon que j'ai reçû dans le viſage m'auroit aſſez changé les traits pour ...

LE CHEVALIER.

Non, je rappelle mes idées, je te demande pardon ſi d'abord....

LOLIVE.

Nous ne nous étions point vûs depuis cette derniere affaire qui nous arriva, je penſe. ..

LE CHEVALIER.

Quelle affaire ?

LOLIVE.

Hélà, quand je tuai ces deux hommes, que je jettai ce grand laquais dans le puits, cette femme de chambre par la fenêtre, & le tout par mépriſe encore.

GANIVET.

Monſieur le Chevalier a de vilaines connoiſſances.

LE CHEVALIER.

Ah ! je m'en ſouviens, je m'en ſouviens.

LOLIVE.

Tu n'es pas ſeul au Moulin de Javelle ? mais.... non....ſifait.....point du tout....pardonnez-moi...... que j'ai de joye de te trouver ici, ma chere, ma charmante, mon incomparable Comteſſe.

LA COMTESSE.

Je croiois que vous m'aviez tout-à-fait oubliée, mon oncle.

GANIVET.

Son oncle!

LOLIVE.

T'avoir oubliée moi! Et voila aussi mes anciennes amours, cette pauvre Finette! Je suis bienheureux que ma chaise de poste ait rompu si près d'ici. Hé bon jour, coquine.

FINETTE.

Je suis bien vôtre servante, Monsieur le Vicomte.

LOLIVE.

Et ce jeune Gentilhomme-là, qui est si bien fait, & de si bonne mine?

GANIVET.

Monsieur je suis vôtre serviteur.

LOLIVE.

Il est de ta compagnie, Comtesse; tu es une coquette.

LA COMTESSE.

C'est lui qui nous donne à souper ce soir, mon oncle.

LOLIVE.

A souper au Moulin de Javelle! allons, allons, tu es amoureuse de lui, je te le pardonne. La peste voila un joli homme!

GANIVET *au Chevalier.*

Cet oncle-là sçait assez bien son monde.

LE CHEVALIER.

C'est un homme de qualité.

LOLIVE.

Comment s'appelle-t-il? qui est-il, Finette?

FINETTE.

C'est Monsieur le Baron de Ganivet, vous devez connoître cela vous, Monsieur le Vicomte.

LOLIVE.

Comment Ganivet! hé que je vous embrasse, mon cher Monsieur le Baron de Ganivet, je ne connois autres les Ganivets, ils sont de Toulouse.

GANI-

GANIVET.

Non, Monsieur, nous sommes de Paris, diantre. Oh ! je ne suis pas un Provincial moi.

LOLIVE.

Hé oüi, vous êtes de Paris vous, cela saute aux yeux d'abord ; on ne vous le dispute point, mais originairement, vôtre famille....

FINETTE.

Elle est originale vôtre famille ?

GANIVET.

Et elle vient de bien loin. Tenez, du vivant de mon pere & de ma mere il nous venoit toûjours de tems en tems des cousins de campagne qui étoient bien las quand ils arrivoient.

LOLIVE.

Justement, ce sont les Ganivets dont je vous parle : Noblesse presque aussi bonne que la nôtre, ma niéce.

GANIVET.

C'est un fort honnête Seigneur que Monsieur le Vicomte.

LE CHEVALIER.

Et d'un grand credit, cet homme-là peut tout à la Cour je t'en avertis.

GANIVET.

Voila une bonne rencontre, si Madame la Comtesse pouvoit devenir amoureuse de moi.

LA COMTESSE.

Nous vous demandons vôtre protection pour Monsieur le Baron de Ganivet, mon oncle, qu'il vous en souvienne

LOLIVE.

Si je m'en souviendrai ! il aura dans quatre jours un Regiment, laissez-moi faire.

GANIVET.

Oh ! non, non, point de Charge où on tuë, quelque Charge où on vive, là quelque Charge

à boire ou à manger ; j'aime à boire & à manger, c'est-là ma folie.

FINETTE.

Voila des inclinations bien nobles, & de bon sens, Monsieur le Vicomte.

LOLIVE.

Les Ganivets sont comme cela, tous gens d'esprit & de merite.

LA COMTESSE.

Ne pourriez-vous point, en cas qu'il m'épouse, mon oncle, lui ménager...

LOLIVE.

Oüi, je lui ferai avoir la Charge de premier Poilou suivant la Cour, cela est fait pour lui.

FINETTE.

Premier Poilou, Monsieur Ganivet, premier Poilou !

GANIVET.

Les bons hazards me viennent en dormant ; je ne m'attendois pas à celui-là.

LA COMTESSE.

Est-ce que vous voudriez vous défaire, mon oncle...

LOLIVE.

J'ai acheté depuis trois semaines la Charge de Grandinutile moi ; & en faveur de vôtre mariage je remettrai l'autre à Monsieur Ganivet a trés-bon compte.

GANIVET.

C'est bien de la grace que vous me faites, & Madame la Comtesse n'a qu'à vouloir ; je suis tout prêt pour moi.

LA COMTESSE.

Puisque mon oncle le veut absolument, voila qui est fini, je me détermine.

GANIVET.

Ah ! Madame....

LE CHEVALIER.

Tu es le plus heureux mortel que je connoisse.

GANIVET.

Oh! j'irai loin, il n'y a qu'à me laisser faire.

LOLIVE.

Il ne me faut à present pour ma Charge que deux mille écus d'argent comptant, elle en vaut dix, je donne le reste pour present de nôces.

GANIVET.

Voila un oncle qui fait bien les choses.

LOLIVE.

Mais je veux les deux mille écus tout à l'heure.

LA COMTESSE.

Tout à l'heure, mon oncle, le moyen?

GANIVET.

Le moyen, Madame! le moyen? ah, ah, tenez, mon oncle, voila déja un diamant de trois mille livres.

LOLIVE.

Oüi, il les vaut bien, je le prendrai pour cela.

GANIVET.

Et puis un billet de quatre cens pistoles.

LOLIVE.

Cela est fort bon, mon neveu Ganivet.

GANIVET.

En voulez-vous encore? oh! dame je ne suis pas un gueux moi, afin que vous le sçachiez.

## SCENE XXXIV.

BERTRAND, LOLIVE.

BERTRAND.

JE viens vous dire que vôtre matelotte...
*On entend un bruit de simphonie.*

Hé palsangué qu'est-ce que j'entens-là ? vela vos Menétriers qui s'enyvront en musique, je pense.

## SCENE XXXV.

### Me BERTRAND, LE COCHER, LA COMTESSE, MAROTTE, &c.

Me BERTRAND.

PLace, place, Messieurs, & de la joye, voici tout le lendemain de nôces qui nous arrive.

LE COCHER.

J'en ai voituré plus de la moitié moi. ( *A la Comtesse.* ) Ah! vous voila encore? voulez-vous que je vous remene?

LA COMTESSE.

Oste-toi de-là, yvrogne.

MAROTTE.

Ah! ma tante, que la mariée est gentille, & qu'elle est aise: La voila qui vient, vous allez voir.

## SCENE DERNIERE.

### MARCHE DE LA NOCE.

LA MARIE'E.

HE', ma mere! voila le cousin Ganivet qui n'a pas voulu venir à ma nôce, il vient au lendemain, cela est bien honnête.

LA MERE.

Hé voirement oüi, fille, c'est ly-même, je le sçavois bian moi que ce n'étoit pas par orgüeil qu'il n'étoit pas venu aux fiançailles. Je vous sommes bien obligez, cousin, de nous faire tant d'honneur que de...

FINETTE.

Comment, comment l'entendez-vous donc, ce n'est pas lui qui vient à vôtre nôce, c'est vous qui venez à la sienne, ne vous y trompez pas.

LA MERE.

A la nôce de Monsieur Ganivet ?

LOLIVE.

Oüi vraiment, nous venons de le marier avec Madame la Comtesse de la Grenoüillere, que vous voyez.

LA MARIE'E.

Une Comtesse, ma mere ! & il ne nous a pas priez de sa nôce, vraiment c'est un plaisant visage : Nous sommes pourtant cousins-germains, afin que vous le sçachiez.

LOLIVE.

Cousins germains ? Monsieur le Baron de Ganivet est de race païsanne, & il a le front d'épouser une Comtesse qui est ma niéce : par la mort, ..

LA MERE.

Qu'est-ce à dire une Comtesse ? & c'est la fille à la commere Tiennette, qui est Blanchisseuse à la Grenoüillere.

GANIVET.

Fille d'une Blanchisseuse, mon oncle le Vicomte !

LOLIVE.

Cela se pourroit bien, mon neveu le Poilou ; moi qui suis Vicomte & son oncle, je ne suis pas de meilleure maison que vous & elle.

GANIVET.

Comment ventrebleu c'eſt Lolive ! Parle donc ; hé tu te moques de moi, je penſe ?

LOLIVE.

Je fais bien l'homme de qualité, n'eſt-ce pas ? Je ſuis un petit Prothée moi. Et tenez je vais me faire Mitron pour danſer à la nôce ; vous ne me reconnoîtrez pas, je gage.

LA MERE.

Il me paroît que vous avez fait une ſottiſe, couſin Ganivet.

GANIVET.

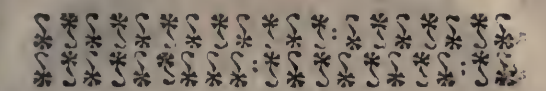
Pourquoi une ſottiſe ? je n'en démordrai point, je ne ſuis pas plus de qualité qu'elle, nous n'aurons rien à nous reprocher ; elle s'eſt fait Comteſſe, elle me fera bien autre choſe.

BERTRAND.

C'eſt le bian prendre. L'air de chez nous baille de l'eſprit, tout chacun y eſt toûjours d'accord. Allons, allons, morgué que les Menêtriers s'accordiaint, pour bailler l'exemple.

FINETTE.

Et vivent les parties du Moulin de Javelle ! les mariages s'y font ſans ceremonie.



# CHANSONS DU DIVERTISEMENT.

LOLIVE en Mitron chante.

*Venez, jeunes filles,*
*Si gentilles ;*
*Venez, jeunes filles de Meudon,*
*Prenez bavolets & corsets à dentelles,*
*Pour danser le rigaudon ;*
*Ne faites point les sottes ni les cruelles,*
*Et prenez chacune un garçon.*

Les Filles de la Nôce répétent.

*Ne faisons point les sottes ni les cruelles,*
*Et prenons chacune un garçon.*

Deux petits Mitrons, & deux petites Païsannes dansent un Rigaudon.

LE MARIE' chante.

*L'amour que j'ai pour toi, Claudenne,*
*Me fait morgué bian de la peine ;*
*Pour tes biaux yeux soir & matin*
*Je laisse brûler mon pain.*
*Mets la main sur ma poîtrenne,*
*Et tu sentiras comme quoi*
*Mon cœur est toûjours hors d'haleine,*
*Dès que je badeine avec toi.*

LA MARIE'E.

*A toutes celles du village*
*On t'a vû jusqu'à ce jour,*
*Mitron volage,*
*Tour à tour*
*Faire la cour:*
*Mais puisque le mariage*
*L'un à l'autre nous engage,*
*Laissons-là le badinage,*
*Et pour la paix ménage*
*Ne va plus cuire qu'à mon four.*

LOLIVE danse un Passe-pied avec une Mitronne.

LA MARIE'E vient saluër GANIVET, en chantant.

*Humble salut au cousin George,*
*De la part des cousins Mitrons.*

Les Mitrons & les Mitronnes répétent.

*Humble salut, &c.*

LE MARIE'.

*Aga donc comme il se rengorge!*
*C'est la fleur des nouveaux Barons.*

LES MITRONS.

*Humble salut, &c.*

LA MARIE'E en s'adressant à GANIVET, chante.

*Voyez comme il fait le Seigneur,*
*Et les airs qu'il se donne!*
*Il est le fils d'un Procureur,*
*Nous sommes de race de mitronne;*
*Entre ces deux états, cousin,*

*La difference n'est pas forte ;*
*L'un conduit le sac au moulin ,*
*L'autre au Palais le porte.*

IOLIVE & une MITRONNE dansent ensemble une Gavotte.

LE COCHER yvre, qui a mené une partie de la Nôce, chante.

*Sur ces charmantes rives ,*
*Cochers que vôtre sort est doux !*
*Vous êtes toûjours yvres :*
*Trop heureux , trop heureux qui l'est comme vous.*

**

*Vive nos équipages !*
*On fait dans ces réduits d'amour*
*Nombre de mariages ,*
*A vingt sols , à vingt sols par heure , en un jour.*

Les deux petits Mitrons , & les deux petites Paisannes dansent une Gigue.

LOLIVE chante.

*Pour faire honneur à la Nôce ,*
*Rions , chantons , & dansons tous.*

Tous les Acteurs & Actrices répétent.

*Pour faire honneur , &c.*

LOLIVE.

*Que pour neuf mois Monsieur l'époux*
*Releve sa Claudenne en bosse.*
*Pour faire honneur , &c.*

LE CHOEUR.

*Pour faire honneur , &c.*

LE MARIÉ.

*Mais que Claudenne à son époux*
*Ne donne point de fruit précoce.*
*Pour faire honneur, &c.*

LE CHOEUR.

*Pour faire honneur, &c.*

LOLIVE

*Du premier enfant de chez nous*
*Margot ne fut que trois mois grosse.*
*Pour faire honneur, &c.*

Tous les Acteurs & Actrices sortent du Théâtre en dansant & en chantant.

*Pour faire honneur, &c.*

FIN.

# LES EAUX
## DE
# BOURBON.

## COMEDIE.

Representée pour la premiere fois le 4. Octobre 1696.

N 6.

## *ACTEURS.*

LE BARON de ſaint Aubin.

Mr GROGNET, Medecin.

Me GUIMAUVIN, Veuve d'Apotiquaire.

LA PRESIDENTE.

LE CHEVALIER de la Breſſandiere.

LA MARQUISE de Fourbanville.

BABET, Fille de Mr Grognet.

BLAISE, Payſan de Bourbon.

VALERE, Fils du Baron de St Aubin.

LA ROCHE, Valet de Chambre de Valere.

JASMIN, petit Laquais.

Pluſieurs Muſiciens & Danſeurs.

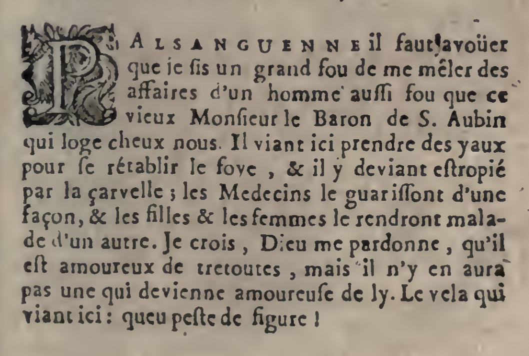
*La Scene eſt à Bourbon lez-Bains.*



# LES EAUX DE BOURBON, COMEDIE.

## SCENE PREMIERE.

BLAISE *seul.*



PALSANGUENNE il faut avoüer que je sis un grand fou de me mêler des affaires d'un homme aussi fou que ce vieux Monsieur le Baron de S. Aubin qui loge cheux nous. Il viant ici prendre des yaux pour se rétablir le fove, & il y deviant estropié par la çarvelle; les Medecins le guarissont d'une façon, & les filles & les femmes le rendront malade d'un autre. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il est amoureux de tretoutes, mais il n'y en aura pas une qui devienne amoureuse de ly. Le vela qui viant ici: queu peste de figure!

# SCENE II.

## LE BARON, BLAISE.

LE BARON.

ME voilà quitte de mes petites fonctions de la matinée ; j'ai bû mes eaux, pris mon boüillon, rendu mon remede, & mangé ma petite soupe, je me sens gai comme un pinçon Hé bien, mon pauvre Blaise, as-tu songé... ?

BLAISE.

Oüi, Monsieur : mais ne vous en déplaise vous n'y songez pas ; vous, courir les ruës dans l'équipage où vous vela ?

LE BARON.

Pourquoi non ? C'est ici un pays de liberté où l'on vit sans façon & sans contrainte, ah ! l'aimable séjour ! on donne une partie du temps au soin de sa santé, & le reste au plaisir & à la galanterie. Les malades se divertissent mieux à Bourbon, que les gens bien sains ne font ailleurs. Oh ! que j'ai été bien conseillé de venir aux eaux cette année !

BLAISE.

Oüidà il y a bonne compagnie, n'est-il pas vrai ?

LE BARON.

Tous gens d'esprit, de goût, de plaisir, de bonne chere ; cette Présidente, par exemple, à soixante-dix ans, quel humeur de femme !

BLAISE.

C'est une gaillarde, oüi.

LE BARON.

Et ce Chevalier qui est si beau joüeur, &

qui me gagne tous les jours mon argent, l'agréable homme!

BLAISE.

Oüidà, il aime itou bian ce pays-ci ftilà, il viant aux yaux deux fois l'année; & l'an ne ſçait pour queu maladie. Morgué s'il a la goutte, ce n'eſt pas au bout des doigts, je vous en avertis.

LE BARON.

C'eſt encore un bon original que ce vieux Intendant qui amene ici ſa femme pour avoir des enfans.

BLAISE.

Alle n'en aura point de ce voyage-ci, c'eſt moi qui vous le dis.

LE BARON.

Elle n'en aura point? comment ſçais-tu cela?

BLAISE.

Bon, târigué eſt-ce que je n'avons pas l'experience; Tenez, Monſieur, quand des maris amenont ici leurs femmes pour ça, les yaux n'y font rian? quand les femmes venont toutes ſeules, les yaux operont que c'eſt des marveilles.

LE BARON.

Elles ſont admirables; & depuis que j'en prens, je me ſens le corps & l'eſprit tout rajeuni.

BLAISE.

C'eſt ce que je diſois tout ſeul tout à l'heure, vous devenez auſſi fou qu'un jeune homme.

LE BARON.

Quand on veut plaire à une jeune fille, il faut avoir des manieres jeunes, mon enfant.

BLAISE

Vous voulez plaire à une jeune fille, Monſieur?

LE BARON.

Et je lui plairai, je t'en répons. Je ne m'y prens pas mal, & les petits régals que je lui donne..

BLAISE.

Quoi ! c'est pour ça que vous faites tant de sottises ?

LE BARON.

Comment des sottises ? ce maraut-là....

BLAISE.

Dame acoutez, je vous demande pardon, je sommes francs en ce pays-ci. Mais qui est cette jeune fille, s'il vous plaît ? je connoissons tout le monde, & je vous dirai bian si alle sera assez ridicule.

LE BARON.

Pour m'aimer, n'est-ce pas ?

BLAISE.

Oüi, Monsieur.

LE BARON.

Ce ne sont pas-là tes affaires. M'as-tu amené ces Flûtes, ces Musiciens....

BLAISE.

Ils attendont vôtre commodité tout ici proche.

LE BARON.

Fais-les venir, & apporte-moi une chaise Je suis si foible, que j'ai toutes les peines du monde à me tenir sur mes jambes.

BLAISE.

Tâtigué que vela des manieres bien jeunes !

## SCENE III.

LE BARON.

Voici la maison de mon Medecin, Monsieur Grognet, les fenêtres de l'aimable Babet Grognet sa fille donnent sur cette place-ci justement, je vais me mettre tout vis-à-vis, afin

qu'elle me voye. Ah ! qu'elle va être aise d'entendre de la musique faite exprès pour elle ! Voila comme on les attrape. Oh ! pour cela, je sçai bien faire l'amour, c'est grand dommage que je vieillisse, je suis un joli homme.

## SCENE IV.

LE BARON, BLAISE, des Musiciens, &c.

BLAISE.

TEnez, Monsieur, vela une chaise pour vos jambes, & de la musique pour vos oreilles. Je fais tout ce que vous me dites, comme vous voiez.

LE BARON *s'assied à un des bouts du Théâtre.*

Allons enfans ce trio des flûtes, & cet air Italien seulement. Nous verrons tantôt la petite Mascarade que je vous ai commandée pour le bal de ce soir.

BLAISE.

Un bal aux yaux ! morgué que je vatrons danser de fluxions & de rhumatisme !

*Le Baron s'endort dans le fauteüil pendant le concert.*

Air Italien.

*Que giêva*
*Tra l'aquâ*
*Cercar la sanita,*
*Quando il Cûore*

*Del fuoco d'amore*
*S'estrugge ê s'avampa.*

*O Belta Cara Belta*
*Deth per pieta.*
*Sanate me.*

*Un Ciglio Vivace*
*Mi tolze*
*La pacé*
*Et con strali severi*
*Ardenti,*
*Pungenti,*
*Il cûor mi feri.*

*O Belta Cara Belta*
*Deth per pieta*
*Sanate me.*

## SCENE V.

LE BARON, Mr GROGNET, BLAISE, les Musiciens.

Mr GROGNET.

C'Est une chose étrange que la manie de ce pays-ci toûjours des flûtes, des haut-bois, des violons, de la musique, cela me fera renoncer à la Medecine. Le grand plaisir d'avoir des malades qui ne font rien moins que leur métier, & qui ne songent qu'à se divertir!

BLAISE.

Le Medecin Grognet n'aime pas la joye.

Mr GROGNET.

Est-ce toi, gros coquin, qui m'amene ici ces

canailles-là faire leur charivari, qui est le sot qui les paye?

BLAISE.

C'est Monsieur que vela qui viant dormir en musique, pour plaire à une jeune fille: ne seroit-ce pas la vôtre?

Mr GROGNET.

C'est Monsieur le Baron de S. Aubin, je pense?

LE BARON *s'éveillant.*

Qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il? ils ont déja fini?

Mr GROGNET.

Hé! à quoi songez-vous donc, Monsieur le Baron; puisque vous avez envie de dormir, vous seriez mieux dans vôtre lit que dans la ruë.

LE BARON

Dans mon lit, Monsieur Grognet? quand on donne un petit régal de Musique à quelque belle, la regle est qu'on soit sous les fenêtres.

BLAISE.

Oüi: mais la regle n'est pas qu'on y dorme.

Mr GROGNET.

Vous avez de l'émotion.

LE BARON.

Le moyen de n'en pas avoir, je suis tout feu, Monsieur Grognet.

Mr GROGNET.

Entrez chez moi pour vous reposer.

LE BARON.

Très-volontiers, j'ai mes raisons pour m'y trouver mieux qu'en lieu du monde.

BLAISE.

C'est à Babet Grognet qu'il en veut, je gage.

LE BARON.

Allez, enfans, voila qui est bien; tantôt sur le soir ne manquez pas de venir aux Fontaines, & que la Mascarade soit jolie, nous y danserons nous y danserons.

# SCENE VI.

## Mr GROGNET, LE BARON.

Mr GROGNET.

VOus prenez trop ſur vous, Monſieur le Baron, & vous me débauchez tous mes malades, vous n'y ſongez pas au moins. Leur donner le bal! vous m'en ferez crever plus de la moitié.

LE BARON.

La joye & le plaiſir ne font jamais de mal, Monſieur Grognet ; demandez à Madame la Préſidente que voila, c'eſt bien la femme la plus enjoüée que je connoiſſe.

# SCENE VII.

## LA PRESIDENTE, Mr GROGNET, LE BARON, BLAISE.

LA PRESIDENTE.

OH cela eſt bian changé, mon pauvre Monſiéur le Baron, je n'en puis plus, les eaux me ſont mortelles, & l'on m'enterrera ici, je penſe.

Mr GROGNET.

J'ai paſſé chez vous ce matin ſur les dix heures, Madame : Mais vous n'étiez pas encore éveillée,

LA PRESIDENTE.

Je venois de me coucher, Monſieur Grognet, nous avons joüé toute la nuit a ſa ballette.

LE BARON.

Joüé toute la nuit, Madame la Préſidente !

LA PRESIDENTE.

Rien ne me fait tant de bien, Monſieur le Baron. Avez-vous vû ma ſœur aînée, Monſieur Grognet, Madame la Comteſſe de la Ratatiniere, qui arriva hier, & qui vient prendre des eaux pour ſon inflammation de poitrine ?

Mr GROGNET.

Elle dormoit auſſi, Madame, ſans cela j'aurois eu l'honneur.....

LA PRESIDENTE.

Vraîment je le crois bien qu'elle dormoit. Cette vieille folle, malade comme elle eſt, qui s'enyvra hier de vin de Canarie.

BLAISE.

Tâtigué que voila de biaux regimes de vie pour de vieilles malades.

LA PRESIDENTE.

On dit que vous donnez le bal aujourd'hui, Monſieur le Baron ?

LE BARON.

Oüi, Madame.

LA PRESIDENTE.

Il n'eſt pas mal-aiſé de deviner pour qui la fête ſe fait ? Vous êtes amoureux, petit badin.

LE BARON.

C'a toûjours été vôtre foible, & le mien, ma chere Preſidente.

LA PRESIDENTE.

Oh 'çà, dites-moi donc, Monſieur Grognet, que faut-il que je faſſe pour mes maux de tête, & pour ce rhumatiſme ? car je m'en meurs, je vous en avertis.

Mr GROGNET.

Je vous l'ai déja dit, Madame, la diete est une des choses qui contribuëra le plus....

LA PRESIDENTE.

A propos de diete, nous faisons cette nuit medianox chez le Chevalier de la Bressandiere, il vous l'a fait dire, Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Oüi, Madame.

LA PRESIDENTE.

C'est un joli homme que ce Chevalier. La tête me fend, Monsieur Grognet, vos Eaux de Bourbon me rendent plus malade que je ne l'étois quand je suis arrivée.

BLAISE.

Morgué la vieille Presidente crevera de débauche, & les yaux de Bourbon en auront le blâme.

Mr GROGNET.

Entrez au logis, Madame, nous y parlerons de vôtre maladie, & nous prendrons des mesures.....

LA PRESIDENTE.

Donnez-moi donc la main, Monsieur le Baron.

BLAISE.

Pargué le bal de tantôt sera drôle. Vela déja deux bons Mascarades. Qui est celle-ci encore?

## SCENE VIII.

### LA MARQUISE, JASMIN, BLAISE.

LA MARQUISE *avec une servante, & un petit laquais portant des hardes*

ALlez petit garçon, allez, vous sçavez bien où j'ai coûtume de loger, menez y cette fille.

JASMIN.

N'est-ce pas là-bas, en tournant du côté gauche ?

LA MARQUISE.

Oüi, chez la veuve de cet Apotiquaire, là auprès de la Fontaine ; qu'on vous donne les mêmes chambres que j'avois l'année passée.

JASMIN.

Je lui dirai, Madame.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

## SCENE IX.

### LA MARQUISE, BLAISE.

BLAISE.

HE' pargué c'est encore une beuveuse d'yau de nôtre connoissance.

LA MARQUISE.

C'est toi, Blaise. He bon jour, mon enfant.

BLAISE *en l'embrassant.*

Vôtre valet, Madame la Marquise, & comment vous en va ?

LA MARQUISE.

Tu vois, je reviens encore en ce pays-ci.

BLAISE.

J'avons le bonheur de vous y voir tous les ans ; c'est une rente : mais ce n'est pas les yaux que vous venez prandre cette fois-ci peut-être ?

LA MARQUISE.

Non, mon enfant.

BLAISE.

Tant mieux pour vous. Cet abcés que vous aviais à la hanche est donc refarmé pour le coup ?

LA MARQUISE.

Oüi, ne parle point de cela, je te prie. Je me porte à merveilles.

BLAISE.

A marveilles! bon, j'en sis bien-aise, & je comprens ce qui vous amene, c'est queuque mari ou queuque galand que vous venez charcher à Bourbon: acoutez je n'avons quasi que des malingres cette année, & j'ai bian peur que vous ne trouviais pas vôtre affaire.

LA MARQUISE.

Tu me crois donc bien difficile?

BLAISE.

Oui; vous avez la meine d'une connoisseuse, il vous faut de bonne marchandise, je gage: mais vôtre hôtesse Madame Guimauvin vous aidera à charcher, c'est une habile femme.

LA MARQUISE.

Pour une personne de Province, elle a autant d'esprit & de sçavoir vivre.

BLAISE.

Oh! morguenne oüi, pour ce qui est d'en fait d'en cas de ça c'est la parle du pays: aussi alle a fait ses études à Paris, & dans le Fauxbourg saint Germain encore. Tâtigué que n'an dit que c'est une bonne école.

LA MARQUISE.

La voila, je pense.

BLAISE.

Vous pensez bian, c'est elle-même. Jusqu'au revoir. Vous avez queuque affaire ensemble, morgué dépêchez-vous, je vous en prie, j'ai itou queuque chose à lui dire.



SCENE

# SCENE X.

## Me GUIMAUVIN, LA MARQUISE.

Me GUIMAUVIN.

JE ne me trompe point, c'est Madame la Marquise de Fourbanville.

LA MARQUISE.

C'est moi-même, Madame Guimauvin : que j'ai de joye de te revoir, & de t'embrasser!

Me GUIMAUVIN.

Vous arrivez aparemment ?

LA MARQUISE.

Je descens de carosse, & je viens d'envoyer mes hardes chez toi.

Me GUIMAUVIN.

Que vous vous portez bien à present! c'est plus par habitude que par necessité que vous venez à Bourbon, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

J'y viens, j'y viens faire comme beaucoup d'autres, changer de plaisir & d'occupation, respirer un autre air que celui de Paris, faire quelque nouvelle connoissance pour passer l'hiver agréablement; & que sçait-on ce qui peut arriver? avec un peu d'esprit, quelque agrément, des manieres tendres engageantes....

Me GUIMAUVIN.

Je vous entens, c'est une dupe que vous venez chasser en ce païs-ci : il s'y en rencontre quelquefois de bonnes ; & si vous étiez arrivée trois jours plûtôt seulement, il y avoit un vieux gouteux de quinze mille livres de rente, dont on auroit tâché de vous mettre en possession :

c'eſt un Gentilhomme de Quimpercorentin, Seigneur Banneret de Kergrohinizouarn, qui vous auroit fort accommodée.

LA MARQUISE.

Je ſerois partie plûtôt de Paris, ſans une partie de lanſquenet qui a duré huit jours plus que nous ne penſions.

Me GUIMAUVIN.

Une partie de lanſquenet qui dure huit jours !

LA MARQUISE.

Oüi, mon enfant. Un petit Chevalier de la ruë ſaint Denis, & un jeune orphelin de la huitiéme des Enquêtes ſe ſont adonnez chez moi pour ſe mettre dans le monde.

Me GUIMAUVIN.

C'eſt une des belles portes par où l'on y puiſſe entrer, Madame, à ce que j'ai oüi dire.

LA MARQUISE.

Nous avons été prés de trois ſemaines à leur gagner cinq ou ſix cens mauvaiſes piſtoles qu'ils avoient. Tant que leur argent a duré il auroit été de mauvaiſe grace de ne leur pas tenir compagnie.

Me GUIMAUVIN.

Que vous êtes complaiſante, Madame! pourquoi ne les pas expedier plus vîte ? j'ai vû le tems qu'une bagatelle comme celle-là n'auroit pas tenu vingt-quatre heures.

LA MARQUISE.

Tout déperit à Paris, ma chere enfant, nous n'avons preſque plus de beaux joüeurs, les meilleurs même ſont en Province, à Turin, à Lyon, à Chamberi. Depuis la paix de Savoye nous avons de gros détachemens ſur la route.

Me GUIMAUVIN.

Il y a ici depuis quelque tems auſſi un Chevalier de vôtre connoiſſance, & qui fait vraiment bonne figure.

LA MARQUISE.

Qui donc ?

Me GUIMAUVIN.

Hé la, celui qui faisoit l'Abbé l'année passée.

LA MARQUISE.

Ah ! vraiment oüi je le connois, c'est son département que les Eaux de Bourbon, il en rend quelque chose à la bourse commune ; il y a deux ans qu'il y étoit encore en Officier Suisse.

Me GUIMAUVIN.

Je m'en souviens, vous avez raison ; il faisoit l'hydropique, si je ne me trompe.

LA MARQUISE.

Justement, c'est lui-même.

Me GUIMAUVIN.

J'ai aussi quelque idée de l'avoir vû faire le Marchand de bœufs dans le Coche d'Auxerre.

LA MARQUISE.

Cela n'est pas impossible. Et sur quel prétexte vient-il aux Eaux cette année ? quel nom s'est-il donné ?

Me GUIMAUVIN.

On l'apelle Monsieur le Chevalier de la Bressandiere : il est ici pour une jambe qu'il a eu cassée en Catalogne par un parti de Miquelets, à ce qu'il dit, à la descente d'une montagne : mais...

LA MARQUISE.

Il ne ment que dans les circonstances. La jambe cassée n'est pas un conte : mais ce fut à Paris, dans la ruë de l'Université, par un parti de laquais, à la descente d'une fenêtre, par où les maîtres l'avoient prié de sortir. Il est un peu sujet aux avantures d'éclat, c'est un de ces fripons de distinction...

Me GUIMAUVIN.

Le voila, Madame.

LA MARQUISE.

Oüi je le reconnois, c'est lui-même.

## SCENE XI.

LE CHEVALIER, Me GUIMAUVIN, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

MAdame la Marquise de Fourbanville encore à Bourbon cette année !

LA MARQUISE.

J'y trouve Monsieur l'Abbé Trafiquet changé en Chevalier de la Bressandiere !

Me GUIMAUVIN.

Vous venez souvent ici l'une & l'autre : mais ce ne sont pas les mêmes raisons qui vous y amenent.

LA MARQUISE.

La fortune y conduit les uns, & l'amour y attire les autres.

LE CHEVALIER.

Pour moi malheureusement une vraïe blessure...

LA MARQUISE.

Ces canailles-là vous maltraitérent bien.

LE CHEVALIER.

La guerre est vive en Catalogne ; j'étois poursuivi, je me trouvai sur une éminence.

Me GUIMAUVIN.

Au premier étage peut-être ?

LE CHEVALIER.

Oüi justement, de la hauteur d'un premier étage. Je franchis le péril avec intrepidité, je tombai dans une embuscade...

Me GUIMAUVIN.

Quelque troupe de laquais qui vous guettoit aparemment

LE CHEVALIER.

Non, de Miquelets, Madame, de Miquelets en Catalogne, que diable.

Me GUIMAUVIN.

Je confons, Monsieur, je vous demande pardon, c'est que Madame la Marquise me contoit dans le moment même une avanture de la ruë de l'Université à peu prés...

LE CHEVALIER.

De la ruë de l'Université! ah! vous rirez sur vos amis, cela n'est pas bien, Madame la Marquise; & l'on pourroit par represailles...

LA MARQUISE.

Ne vous fâchez pas, elle est discrette.

LE CHEVALIER.

Elle est discrete: j'en suis bien aise; il n'y a donc pas d'inconvenient à lui dire que Madame vôtre mere est la Bouquetiere de la pointe saint Eustache.

LA MARQUISE.

Que vous êtes badin, Chevalier

Me GUIMAUVIN.

Ce sont des choses que vous me permettrez, Monsieur...

LE CHEVALIER.

Ne vous a-t-elle jamais parlé de Monsieur son frere la jambe de bois, ce fameux ouvreur d'huitres?

LA MARQUISE.

Vous êtes un petit ridicule, je me fâcherai à la fin.

LE CHEVALIER.

C'est encore un joli petit Seigneur que Monsieur vôtre cousin le valet de chambre, Madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Oh! finissez donc; je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ne vous chagrinez pas, elle est discrette.

Me GUIMAUVIN.

Ce Chevalier-là est dangereux, croyez-moi, Madame, passez-lui sa jambe de Catalogne, & qu'il laisse en repos vôtre famille. Il me paroît que vous avez ici tous deux interêt d'être bien-ensemble.

LA MARQUISE.

Ce petit étourdi-là prend si mal les choses, & il est si piquant...

Me GUIMAUVIN.

Laissons cela, parlons d'autre chose. Vous avez ici vos vûës l'un & l'autre : au lieu de vous détruire, ne pourriez-vous point travailler ensemble à frais communs pour...

LA MARQUISE.

J'aurai peut-être une confidence à lui faire...

LE CHEVALIER.

J'ai déja nombre de choses à vous dire, & si nous étions en lieu de pouvoir...

Me GUIMAUVIN.

*à la Marquise.*

Vous voilà bien embarassé. Je vous ai fait garder vôtre apartement, allez-y conduire, Madame, Monsieur le Chevalier, aussi-bien voici un de mes comperes qui me veut parler; car depuis le matin l'on m'a dit qu'il me cherche.

LA MARQUISE.

Nous aurons besoin de toi, Madame Guimauvin.

Me GUIMAUVIN.

Ne vous inquietez point, & allez m'attendre.

# SCENE XII.

## Me GUIMAUVIN, BLAISE.

BLAISE.

AH, ah ! ce Monsieur le Chevalier qui en sçait si long est itou de vôtre connoissance, ma commere l'Apoticaresse. Oh ! morgué vos meilleures pratiques ne sont pas celles qui avont affaire des drogues de la boutique, sur ma parole.

Me GUIMAUVIN.

Si l'on ne faisoit ses petites affaires qu'avec les personnes qui ont vraiment besoin de prendres des Eaux...

BLAISE.

Je ne gagnerions pas de quoi boire de l'yau nous-mêmes.

Me GUIMAUVIN.

Il faut bien se prêter un peu à l'humeur & au temperament de certains malades.

BLAISE.

Et aux necessitez de ceux qui se portont bian, n'est-ce pas : Morgué que les filles & les femmes qui venont de ce Paris avont d'esprit, & qu'alles sont futées

Me GUIMAUVIN.

N'est-il pas vrai ?

BLAISE.

Acoutez, il m'est avis que celles de ce païs-ci commençont à faire de même, alles se dégourdissont : Il y a nôtre Madame la Baillive, par exemple.

Me GUIMAUVIN.

Hé bien ! Madame la Baillive.

BLAISE.

Alle loge depuis queuque tems cheux elle de certains drôles de malades qui avont plus de santé que Monsieur le Bailly, sur ma parole ; il ne leur faut morgué point d'yaux à ceux-là, & la femme le sçait bian dà : mais stampendant ils ne laissont pas d'en boire pour attaper l'homme.

Me GUIMAUVIN.

Madame la Baillive n'est pas sotte.

BLAISE.

Hé voirement non, c'est le Bailly qui l'est, je sçavons bian ça. Vela encore la fille de Monsieur Grognet qui n'est qu'une morveuse celle-là.

Me GUIMAUVIN.

Babet Grognet, la fille du Medecin ?

BLAISE.

Oüi, c'est pour elle que je vous cherche : mais motus au moins.

Me GUIMAUVIN.

Non, non, ne crains rien. De quoi s'agit-il ?

BLAISE.

Morgué il y a du dégourdissement dans son affaire ; si alle n'étoit pas d'ici encore, n'an la meneroit aux yaux : mais comme a'le est de yaux, ça est chagrinant, où diable la menerons-je ?

Me GUIMAUVIN.

Tu es un fou, tu ne sçais ce que tu dis.

BLAISE.

La vela elle-même. J'ons tous deux de l'esprit ; voulez-vous que je l'y tirions les vars du nez ?

## SCENE XIII.

Me GUIMAUVIN, BABET, BLAISE.

BABET.

AH ! que je te rencontre à propos, ma chere Madame Guimauvin : je ſuis accablée de chagrins.

Me GUIMAUVIN.

Accablée de chagrins vous ? à moins que ce ne ſoit l'amour qui vous les donne, je ne vois pas. . ,

BABET.

Ah ! ma chere Madame Guimauvin.

BLAISE.

Ah ! morguenne oüi, c'eſt le mal d'amour qui la tiant, ſur ma parole.

Me GUIMAUVIN.

Ne craignez point de vous expliquer, il n'y a rien que nous ne faſſions pour vous rendre ſervice.

BLAISE.

Je vous bouterois pargué dans ma chemiſe moi, pour vous faire plaiſir.

Me GUIMAUVIN.

Parlez ; quel eſt le ſujet de vos chagrins, & que peut-on faire pour y remedier ?

BABET.

Mon pere veut me ma ier, Madame Guimauvin.

Me GUIMAUVIN.

Il veut vous marier ; & cela vous afflige ?

BABET.

Si vous ſçaviez le mari qu'il me deſtine, & les engagemens où je ſuis. . .

Me GUIMAUVIN.

Il veut vous donner un magot, & vous aimez quelque joli homme peut-être ?

BABET.

Tu connois ce vieux Baron de ſaint Aubin, qui eſt à Bourbon depuis trois ſemaines, & vous vous ſouvenez tous deux de ce petit homme qui a été tout le Printemps ici à prendre des eaux.

Me GUIMAUVIN.

Qui ? Valere, ce jeune Officier de Dragons ?

BLAISE.

Si je nous en ſouvenons, il logeoit cheux nous, & Monſieur de la Roche ſon valet de chambre étoit l'amoureux de la commere.

Me GUIMAUVIN.

C'eſt ce petit homme-là qui vous tient au cœur aparemment ? & je vous en ai vû vivement épriſe, ſi je ne me trompe.

BABET.

Il y a plus que tout cela, Madame Guimauvin, je ſuis ſa femme.

BLAISE.

Comment ſa femme ? ce ne ſont morgué pas-là des jeux d'enfans au moins.

Me GUIMAUVIN.

Et la Roche ne m'a jamais parlé de cela, eſt-il poſſible ?

BLAISE.

Mais palſangué vôtre pere a tort de vous vouloir marier ly, puiſque vous vous mariez ſi bian toute ſeule.

BABET.

Juge de l'embarras où je ſuis, Madame Guimauvin.

Me GUIMAUVIN.

Si Valere étoit ici encore.

BABET.

Il y dévroit être, il y a quinze jours que je

n'ai reçû de ses nouvelles.

Me GUIMAUVIN.

Quinze jours ! être si long-tems sans vous écrire.

BABET.

Je ne sçai à quoi l'imputer.

BLAISE.

A quoi ? à ce que vous êtes sa femme ; si vous n'étiais que sa maîtresse...

## SCENE XIV.

LA ROCHE *botté*, BLAISE, BABET, Me GUIMAUVIN.

LA ROCHE *botté*.

OHé, ohé, ohé. Ah ! la maudite voiture que la Poste, cela n'est bon que pour les lettres, ouf.

BLAISE.

Oh ! palsangué vela des nouvelles, c'est Monsieur de la Roche en personne.

LA ROCHE.

Vôtre serviteur, Monsieur Blaise.

BABET.

C'est toi, la Roche. Hé bien, mon enfant, où est ton maître ; vient-il ? est-il arrivé ? quand le verai-je ? n'as-tu rien à me dire ?

LA ROCHE

Sa chaise de poste vient de rompre à demi lieuë d'ici, Madame, il est au desespoir ; il m'a dit de prendre le devant pour...

BABET.

Tu veux me flâter, mon pauvre la Roche ; il n'a pas tant d'empressement que tu le dis.

LA ROCHE.

Il n'a pas tant d'empressement ? Je me donne au diable si sur la route nous n'avons pas crevé trois chevaux, & prés de deux Postillons. La peste en revenant de l'armée, nous autres amoureux, nous sommes bien plus pressez que quand nous y allons.

BABET.

Il va trouver en arrivant des chagrins qu'ils n'a pas prévûs.

LA ROCHE.

Comment des chagrins ! qu'est-ce à dire ? Monsieur le Médecin sçauroit-il quelque chose ? le mariage n'a pas eu l'indiscretion de se déclarer de lui-même peut-être ? & vous voila encore d'assez belle taille, à ce qu'il me semble.

BABET.

Voici mon pere, éloigne-toi, va te débotter, & reviens ici parler à Madame Guimauvin, ou à moi, on a des choses de consequence à te dire.

LA ROCHE.

Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

# SCENE XV.

## Mr GROGNET, BABET, Me GUIMAUVIN.

Mr GROGNET.

AVec qui étiez-vous donc-là, Mademoiselle ma fille ? vous avez toûjours quelque affaire que je ne sçai pas, voila qui est étrange.

BABET.

Je suis avec Madame Guimauvin, mon pere.

Mr GROGNET.

Avec Madame Guimauvin, & avec un maître

fripon, que je connois pour le valet de chambre de ce petit Officier qui vous muguetoit ce Printemps, & que je vous ai défendu de voir.

BABET.

Mon pere.....

Me GUIMAUVIN.

Il en a quelque air, Monsieur, cela est vrai, vous avez raison : mais il me semble pourtant que ce n'est pas lui ; l'autre a le nez plus grand & la barbe plus longue.

Mr GROGNET.

La barbe plus longue. Oh bien pour éviter les querelles que nous pourrions avoir là-dessus, je vous marie dès demain. je vous en avertis.

BABET.

Dès demain, mon pere !

Mr GROGNET.

Et de grand matin même. Monsieur le Baron va vous donner le bal avec une vingtaine de mes malades avec qui nous ferons medianox, signeront le contrat que je vais faire dresser, & vous serez mariée en sortant de table, en sortant de table.

BABET.

Quelle extrémité !

Me GUIMAUVIN.

Il n'y a rien de mieux concerté. Que Monsieur vôtre pere prend bien ses mesures !

Mr GROGNET.

Ce Monsieur le Baron de Saint Aubin est un homme riche, sans cr sans, qui lui assûre la moitié de son bien, & qui n'a pas deux mois à vivre

Me GUIMAUVIN.

Quelle trouvaille, une demie douzaine de maris comme cela seulement, voila une fortune faite au bout de l'année.

Mr GROGNET.

N'est il pas vrai ?

Me GUIMAUVIN.

Assûrément.

BABET.

Je suis contente de la mienne, je n'en veux point d'autre, & je me donnerai plûtôt la mort que de consentir à ce mariage.

Mr GROGNET.

Comment; insolente?

Me GUIMAUVIN.

Ne vous emportez pas, Monsieur, & laissez-moi lui parler en particulier, je la réduirai, je vous en répons.

Mr GROGNET.

Oui, tu as de l'esprit, tâche de lui faire entendre raison, je te prie.

Me GUIMAUVIN.

Je le ferai, je vous assûre; je vous la garentis mariée moi, vous pouvez compter là-dessus, c'est une affaire faite.

Mr GROGNET.

Si tu viens à bout de le persuader, je reconnoîtrai ce service-là, je te le promets.

Me GUIMAUVIN.

Ce n'est point l'interêt qui me fait agir, Monsieur, &....

Mr GROGNET.

Tu as chez toi de vieilles drogues gâtées, je les ferai toutes consommer à mes malades, je t'en donne ma parole.

## SCENE XVI.

Me GUIMAUVIN, BABET.

BABET.

QUe devenir? comment faire, Madame Guimauvin?

Me GUIMAUVIN.

Le bon-homme eſt preſſant, cela eſt incommode.

BABET.

Conçois-tu rien de plus embaraſſant que l'é-que l'état où je ſuis ?

Me GUIMAUVIN.

L'arrivée du petit Officier nous tirera d'intrigue. On ne peut ſe marier en ſecondes nôces, avant que d'être veuve une fois, & les maris ne ſont pas comme les amans, on ne les prend que les uns après les autres.

# SCENE XVII.

## Me GUIMAUVIN, BABET, LA ROCHE.

LA ROCHE.

ME voila debotté, Madame, & en diſpoſition de recevoir vos ordres. C'à de quoy s'agit-il ? voions.

Me GUIMAUVIN.

Il s'agit de faire entendre raiſon à Monſieur Griognet.

LA ROCHE.

Cela ſera difficile ; & à propos de quoi, s'il vous plaît ? fait il le ridicule, & trouve-t-il mauvais que nous ayons pris une alliance ſecrette dans ſa famille ?

BABET.

Il ne ſçait rien de cette alliance : mais il veut m'en faire prendre un autre.

LA ROCHE.

Quoi! ce n'eſt que cela ? voila une belle bagatelle !

BABET.

Tu traite cela de bagatelle ?

LA ROCHE.

Oüi, Madame, la poligamie est un cas pendable à la verité, mais à cela près elle a son merite ; & moi qui vous parle, moi dans toutes nos Villes de quartier d'hiver, je ne manque jamais de faire quelque alliance, c'est-là ma folie.

Me GUIMAUVIN.

Oh ! cesse de plaisanter, la Roche ; on n'est point dans une situation assez tranquille pour....

LA ROCHE.

Je me donne au diable si je plaisante, cela est comme je vous le dis. Je suis un garçon fort reglé moi, j'aime à tenir ménage par tout où je me trouve.

Me GUIMAUVIN.

Fort bien. Si le maître & le valet sont de même caractere, vous avez beau jeu, Madame.

LA ROCHE.

Oh ! diablezeau, c'est un petit poli que mon maître, un fidele, un pasteur.... Sans la fureur qu'il a pour le vin, le jeu, & les femmes, ce seroit bien le garçon le mieux moriginé.....

BABET.

Je meurs de peur que mon pere revienne, & qu'il ne le voie encore avec nous.

Me GUIMAUVIN.

Voila un beau ménagement. Ne faudra-t-il pas bien qu'il sçache vos affaires ?

BABET.

Qu'il les sçache du moins le plus tard qu'il sera possible. Allons chez toi, Madame Guimauvin.

Me GUIMAUVIN.

Très-volontiers, allons, aussi-bien y a-t-il des gens qui m'y attendent.

BABET.

Demeure ici, la Roche, pour attendre ton maître, & si-tôt qu'il sera venu, dis-lui qu'il nous vienne trouver, je te prie.

LA ROCHE.

Je n'aurai pas la peine de lui dire deux fois, je vous assûre.

## SCENE XVIII.

LA ROCHE *seul.*

VOici pourtant une affaire assez delicate ; & si Monsieur mon Maître par avanture étoit las de son mariage, comme ce n'est qu'un mariage à la dragonne, nous pourrions bien...

## SCENE XIX.

LE BARON, LA ROCHE.

LE BARON.

J'Ai promis à Monsieur Grognet.... N'est-ce pas-là ce pendart de la Roche?

LA ROCHE.

Voilà Monsieur le Baron, je pense?

LE BARON.

C'est le valet de chambre de mon coquin de fils, c'est lui même.

LA ROCHE.

Qu'est-ce que le bon homme vient faire ici? lui auroit-on donné quelque avis de nôtre mariage....

LE BARON.

Hé la Roche, la Roche?

LA ROCHE.

Comment c'eſt vous, Monſieur? quelle ſurpriſe! à Bourbon vous! qui diantre vous y amene?

LE BARON

Tu ne t'attendois pas de m'y voir, n'eſt ce pas? mais j'y ſuis venu pour vivre long-temps, & pour vous faire enrager tous tant que vous êtes à force de ſanté.

LA ROCHE.

Nous faire enrager à force de ſanté! helas, Monſieur, vous n'en ſçauriez tant avoir qu'on vous en ſouhaite, & vous en creveriez, que nous en ſerions ravis, je vous aſſûre.

LE BARON.

Tu es un bon maraut; & qui te fais venir ici toi? que fait ton maître a preſent? où eſt-il, dis?

LA ROCHE.

A preſent, Monſieur, il eſt dans ſa chaiſe de poſte.

LE BARON.

Voila une plaiſante réponſe, dans ſa chaiſe de poſte.

LA ROCHE.

Oui, Monſieur, & ſi vous en voulez ſçavoir davantage, ſa chaiſe de poſte eſt dans une orniere: mais j'eſpere qu'elle en ſortira, & qu'ils arriveront bien-tôt ici tous deux de compagnie.

LE BARON.

Il vient à Bourbon?

LA ROCHE.

Oui, Monſieur.

LE BARON.

Le fâcheux contretemps! écoute, vas dire à

ton maître que je suis ici, que je ne l'y veux point voir, entens-tu?

LA ROCHE.

Cela ne l'empêchera pas d'y venir, Monsieur; au contraire, il n'a point d'argent, & nous vous trouvons le plus à propos du monde.

LE BARON.

Oüi, oüi je lui en donnerai, il n'a qu'à s'y attendre. Ecoute, s'il s'avise de se renommer de moi, ni de dire à personne que je suis son pere...

LA ROCHE.

Il ne manquera pas si tôt qu'il sera arrivé, Monsieur....

LE BARON.

Je ne le veux point voir, te dis-je.

LA ROCHE.

Vous le verrez, je vous l'amenerai moi-même.

LE BARON.

Je le desheriterai si je le vois, & je te ferai donner cent coups d'étrivieres à toi si tu me l'amenes.

LA ROCHE.

Adieu donc, Monsieur, sur ce pied-là je me tiens dispensé de la visite.

## SCENE XX.

LA ROCHE *seul.*

OUais, que veut dire ceci? je n'y comprens rien. Comme on nous traite!

# SCENE XXI.

## BLAISE, VALERE, LA ROCHE.

BLAISE.

TEnez, Monsieur, alle étoit ici tout à l'heure, & vela encore Monsieur de la Roche qui vous dira. ....

VALERE.

Que viens-je d'apprendre en arrivant, mon pauvre la Roche ?

LA ROCHE.

Vous ne sçavez que la moitié des nouvelles, Monsieur, on veut marier vôtre femme, cela n'est rien ; vôtre pere est ici, c'est le diable.

VALERE.

Mon pere est ici ! l'as-tu vû ?

LA ROCHE.

Oüi vraiment, & nous nous sommes parlé méme.

VALERE.

Que t'a-t-il dit ?

LA ROCHE.

Que vous êtes un coquin, que je suis un pendard ; qu'il vous desheriteroit, & qu'il me feroit donner les étrivieres.

VALERE.

Il est donc instruit apparemment?

LA ROCHE.

Non, Monsieur, c'est par abondance de cœur ce qu'il en dit, un petit fond d'estime & d'amitié qu'il nous conserve.

VALERE.

Que je suis mal-heureux ! & la charmante Ba-

bet l'as-tu vûë ? t'a-t-elle expliqué le dessein de son pere ? sçais-tu. . . .

LA ROCHE.

Il veut la marier, c'est tout ce que j'en sçai, elle est au desespoir.

BLAISE.

Je le crois bian. Alle pardroit au change, vous valez mieux au bout de vôtre petit doigt, que sti que n'an ly veut bailler ne vaut en tout son corps. Vous le varrez tantôt, il loge itou cheux nous, c'est Monsieur le Baron de saint Aubin qu'on l'appelle.

VALERE.

Le Baron de saint Aubin !

BLAISE.

Vous le connoissez peut être ?

VALERE

La Roche, mon pauvre la Roche.

LA ROCHE

Oh ! par ma foi en voici bien d'un autre, je ne m'étonne plus qu'il soit fâché de nous sçavoir ici, il ne veut pas que nous soions de la nôce.

VALERE.

Mon pere se vouloit marier à son âge !

BLAISE

Quoi ! ce vieux Baron, c'est Monsieur vôtre pere ?

VALERE.

Lui-même.

BLAISE.

Palsangué vôtre pere est un vilain marle.

VALERE.

Quelles mesures prendre, mon pauvre la Roche ?

LA ROCHE.

Aucunes. Monsieur vôtre pere ne sçauroit épouser vôtre femme premierement.

BLAISE.

Oh! parguenne non; on ne baille point de dispense pour ça, il aura biau faire.

VALERE.

Mais pour empêcher ſon mariage, il faudra déclarer le mien.

LA ROCHE.

Sans doute; & comme la grande affaire eſt de le déclarer bien à propos, j'en fais la mienne. Mademoiſelle Babet vous attend chez Madame Guimauvin, qui eſt une femme de conſeil & d'expedition : allez pren dre langue avec elle, & me laiſſez ici attendre le bon homme de pied ferme.

VALERE.

Je ne ſçai où demeure Madame Guimauvin.

BLAISE.

Je m'en vais vous y mener, c'eſt ma commere.

## SCENE XXII.

LA ROCHE *ſeul.*

AH! le vieux penard qui vient aux Eaux de Bourbon épouſer ſa bru : il n'y auroit ma foi qu'à le laiſſer faire, nous verrions de belles choſes.

# SCENE XXIII.

## LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LA ROCHE.

LA MARQUISE *au Chevalier.*

VOila qui est fait cela se rencontre le mieux du monde.

LE CHEVALIER.

Executons de bonne foi les conditions au moins? à moi l'argent comptant, à vous la dupe & ses dépendances.

LA ROCHE.

Voici deux personnes de ma connoissance, quel marché font-ils ensemble?

LE CHEVALIER.

Hé voilà l'homme dont nous parlions tantôt, Madame, le cousin valet de chambre. Serviteur, Monsieur de la Roche.

LA ROCHE.

Ton valet, Lespine. Bonjour, ma cousine la Marquise.

LA MARQUISE.

Bonjour, Monsieur, bonjour.... Ne vous avisez pas au moins de faire connoître ici que.....

LA ROCHE.

Non, non, je suis bon Prince, je sçai vivre, ma cousine.

LE CHEVALIER.

Prens garde aussi, je te prie.....

LA ROCHE.

Ne te mets point en peine. Je n'ignore pas aussi

le respect que je te dois devant le monde, pourvû que tu le payes.

LE CHEVALIER.

Je suis en fonds, nous ferons bien les choses.

LA ROCHE.

Cela va donc comme il faut? Y a-t-il ici bien des dupes d'amour, & de jeu cette année?

LA MARQUISE.

Il ne s'y en est jamais moins trouvé, je pense, nous sommes tous deux obligez de nous attacher à la même personne.

LA ROCHE.

Voila un heureux mortel, il faut qu'il ait bien du merite, ce Gentil-homme-là, pour s'attirer ainsi une préference si avantageuse. Hé qui est-il, par parenthese? ne pourrois-je point aussi de mon côté. . . . quand nous serions trois à travailler sur le même sujet, les choses n'en iroient pas plus mal, à ce qu'il me semble.

LE CHEVALIER.

C'est un certain vieux Baron de saint Aubin.

LA ROCHE.

Monsieur de Saint Aubin! vous en revenez là: vous avez donc rompu avec le grand page?

LA MARQUISE.

Je ne feignois d'aimer celui-là, que pour animer la passion de l'autre, & pour le déterminer au mariage.

LA ROCHE.

Vôtre dessein a réüssi, il va se marier: mais à la verité ce n'est pas vous que cela regarde.

LA MARQUISE.

Il va se marier?

LE CHEVALIER.

A la fille du Medecin, je gage; ne vous disois-je pas bien que j'en soupçonnois quelque chose?

SCENE

## SCENE XXIV.

### BLAISE, LA MARQUISE, LA ROCHE, LE CHEVALIER.

BLAISE.

HE' vîte, hé tôt, dépêchez-vous, on a affaire de vous chez la commere Guimauvin, Monsieur de la Roche...

LA MARQUISE.

Chez Madame Guimauvin ? quel es liaisons. . ..

LA ROCHE.

C'est un petit conseil que nous allons tenir contre le mariage de Monsieur de saint Aubin aparemment ; vous y pouvez venir, si vous voulez, vous ne serez point suspecte.

LA MARQUISE.

Je prens trop d'interêt à la chose pour ne pas être du conseil. Allons.

## SCENE XXV.

### BLAISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

VOici Monsieur Grognet & le Barón.

BLAISE.

Ils nes'attendont pas à la pièce que n'an leur va faire.

# SCENE XXVI.

## Mr GROGNET, LE BARON, LE CHEVALIER, BLAISE.

Mr GROGNET.

OUi, ma fille ſignera tantôt, je vous en répons, on s'eſt chargé de lui faire entendre raïſon là-deſſus.

LE BARON.

Ah! vous voila, Monſieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Vous voulez bien, Meſſieurs, qu'on vous félicite l'un & l'autre de l'heureuſe alliance que vous contractez.

LE BARON.

Comment donc, nous ne venons que de ſigner le contrat, & vous ſçavez déja la choſe ?

BLAISE.

Si n'an la ſçait ? tous les petits enfans du païs ſe préparont à faire charivari à vôtre nôce. Queu tintamare!

# SCENE XXVII.

## LE BARON, Mr GROGNET, LE CHEVALIER, BLAISE, LA PRESIDENTE.

LA PRESIDENTE.

AH! les petits diſſimulez qui viennent enſemble de ſigner au contrat de mariage, & qui ne m'en avoient rien dit.

Mr GROGNET.

Le ſecret eſt éventé, mon gendre: mais il n'importe.

LA PRESIDENTE.

Vous êtes bien content de vous, Monſieur le Baron.

LE BARON.

Je ne me ſens pas d'aiſe, Madame, & le raviſſement où je ſuis me fait preſque oublier que je ſuis malade.

LE CHEVALIER.

Il faudra pourtant vous ménager, & dans un avenement...

LE BARON.

Oüi, vous avez raiſon, je ne me porte pas bien. Si nous faiſions commencer nôtre maſcarade de bonne heure, j'ai un petit ſomme à faire avant le medianox.

BLAISE.

Hé pargué vous n'avez qu à dire, je m'en vas charcher vos violonneux, & avartir tout le monde, ne vous boutez pas en peine.

# SCENE XXVIII.

## LA PRESIDENTE, LE BARON, LE CHEVALIER, Mr GROGNET.

LA PRESIDENTE.

NE feriez-vous pas d'avis que nous nous masquaſſions auſſi pour nous divertir ?

LE BARON.

Oüidà, cela n'eſt pas mal imaginé, qu'en dites-vous, Monſieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Moi, je ferai tout ce qu'on voudra, je ſuis la complaiſance même.

Mr GROGNET.

Et comment nous maſquer ?

LE BARON.

Comment ? vous en Cupidon par exemple, Monſieur le Chevalier en Chauve-ſouris, Madame la Preſidente en Satyre, & moi en Bergere.

LE CHEVALIER.

J'ai des habits pour Madame & pour moi, laiſſez-nous faire. Allons, Madame.

# SCENE XXIX.

## Me GUIMAUVIN, BABET, Mr GROGNET, LE BARON.

Me GUIMAUVIN.

VIvat, Monſieur, j'ai perſuadé, mon éloquence eſt triomphante. Voila Mademoiſelle vôtre fille qui vient de ſigner le contrat, je l'ai menée moi-même chez le Notaire.

BABET.

Oüi, je me ſoûmets à vos volontez, mon pere, & je n'ai qu'à vous remercier du choix que vous avez bien voulu faire.

Mr GROGNET.

Je vous l'avois bien dit, Monſieur le Baron, qu'elle ſeroit raiſonnable.

LE BARON.

Je ſuis plus heureux mortel...

# SCENE XXX.

## LE BARON, Mr GROGNET, LA PRESIDENTE, BLAISE.

BLAISE.

TAtigué que j'allons nous divartir, vela toute l'infirmerie de Bourbon que je vous amene; des poumoniques qui joüont de la flûte, des enrhumez qui chantont, & des boiteux qui faiſont la capriole.

LE BARON.

C'est la manie du siecle, chacun veut faire ce qui ne lui convient point.

BLAISE.

Morgué c'est vrai. Vous qui épousez une jeune personne par exemple.... Mais n'an vous corrigera, vous n'y êtes pas encore.

LE BARON.

Que veut donc dire ce faquin-là ?

BLAISE.

Hé morgué ne vous fâchez pas, vela de la joye.

*MARCHE DE LA MACARADE.*

Tous les Acteurs de la Mascarade chantent en se plaçant,

*Beuvons tous rasade de ces eaux,*
*On dit que c'est un remede à tous maux.*

## SCENE DERNIERE.

LE BARON, Mr GROGNET, LA ROCHE, LA PRESIDENTE, VALERE, Mr GUIMAUVIN, BLAISE, BABET.

LE BARON.

VOila une petite drôlerie assez bizarre, & cela n'est pas mal troussé pour la Province.

LA ROCHE *déguisé.*

Oh! diable fines gens s'en sont mêlez aussi; & voila Monsieur vôtre fils qui a bien voulu lui-même se donner la peine...

Mr GROGNET.

Comment son fils ?

LE BARON.

Ah ! pendart que tu es, ne t'avois-je pas défendu...

LAROCHE.

Oüi, Monsieur, les visites serieuses : mais comme tout le monde est bien venu au bal, nous avons pris l'occasion de vous venir rendre nos devoirs en masque.

VALERE *ôtant son masque.*

Je ne puis assez vous témoigner, mon pere, la joïe que me donne le nouvel établissement que vous voulez faire en ce pays-ci, & je vous assure que bien loin de m'oposer...

LE BARON.

Je n'ai que faire de vôtre compliment, ni de vôtre aveu, Monsieur mon fils, &...

LAROCHE.

J'ai pourtant oüi dire que si moi, Monsieur, & je ne crois pas que sans nôtre permission...

LE BARON.

Qu'est-ce à dire : Je voudrois bien...

Me GUIMAUVIN

Ils vous la donneront, ne vous fâchez point. Tenez, Monsieur, ne serez-vous pas ravi d'avoir une belle-mere aussi aimable que cette charmante personne ?

VALERE.

Ma belle-mere elle ! tu rêves, Madame Guimauvin, cela ne se peut pas, c'est ma femme.

LE BARON & Mr GROGNET.

Sa femme !

BLAISE.

Vous ne sçaviez pas ça, il y a plus de six mois que l'affaire est faite.

Mr GROGNET.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Me GUIMAUVIN.

Ils n'étoient mariez que sous seing privé, je pense : mais le contrat que vous venez de faire ratifie la chose.

LE BARON.

Comment donc le contrat que nous venons de faire ?

LA ROCHE.

Oüi, Monsieur, ils l'ont signé aussi, c'est une chose reglée.

Mr GROGNET.

Mais c'est à Guillaume Evariste de saint Aubin que j'ai marié ma fille, moi.

LA ROCHE.

Hé bien justement, voila l'affaire, le pere & le fils portent le même nom, & nous profitons de la ressemblance.

LE BARON.

Oüi, . . mais je ne prétens pas moi.

BLAISE.

Morgué ly a du mal entendu là-dedans : vous prétendiez signer comme mari, & ils prétendont que vous avez signé comme pere.

LE BARON.

Oh ! je leur ferai bien voir...

Me GUIMAUVIN.

Vous perdrez vôtre procés, Monsieur, ils ont six mois d'avance.

LE BARON.

Ah ! je creve, j'enrage, & voila dequoi déranger tout le bien que les eaux de Bourbon m'auroient pû faire.

BLAISE.

Jusqu'au revoir : allez vous coucher, Monsieur le Baron, vous avez un petit somme à faire.

BABET

C'est avec la derniere confusion, mon pere, . .

Mr GROGNET.

Les choses ont mieux tourné que tu ne merites ; va je te pardonne.

VALERE.

Et moi, Monsieur, puis je esperer aussi ?

Mr GROGNET.

Vous avez pris la place de vôtre pere, faites pour lui des honneurs de la Mascarade, & de la nôce

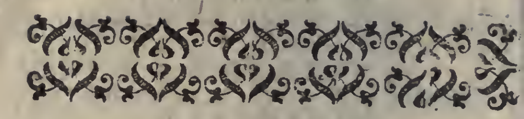
Me GUIMAUVIN.

Il les fera mieux que personne.

BLAISE.

Allons, Messieurs des yaux de Bourbon, vive la joye, ce que n'an se baille de plaisir dans la vie fait morgué plus de bian que toutes les yaux du monde.





# DIVERTISSEMENT.

Une des Actrices du Divertissement s'avance au bord du Theâtre, avec trois Flutes, & chante l'Air suivant.

*On trouve dans cette fontaine*
*La source de la santé,*
*Et son eau guérit sans peine*
*Le mal dont on est tourmenté;*
*Elle ramene*
*La jeunesse & la beauté.*

Un Pantalon prend la place de l'Actrice, & chante.

*Heureux malades de Bourbon,*
*Chantez, dansez, bannissez la tristesse:*
*Contre la maladie est-il rien de si bon*
*Qu'une prise d'allegresse ?*

Entrée d'une petite Pantalonne, & de deux petits Apotiquaires.

Une Actrice du Divertissement, avec une robe rouge de Médecin, une bouteille à la main.

*De par la Faculté je viens défendre l'eau;*
*Contre le mal qui vous possede*
*Je vous aporte pour remede*
*Un petit doigt de vin nouveau.*

*L'eau n'est qu'une liqueur ingrate*
*Qui mene tout droit au tombeau ;*
*Les meilleurs juleps d'Hipocrate*
*Sont ceux qu'on prend dans le tonneau.*

Entrée d'un Officier avec des bequilles, d'un malade dans une chaise, & d'un cul de jatte.

*Medecins, fermez boutique*
*Si l'on nous permet le vin ;*
*Ce jus divin*
*Fait rire un mélancolique,*
*Et danser un paralytique.*
*Médecins, fermez, &c.*

Premiere Entrée d'un Flamand & d'une Flamande.

Un Pantalon & un Polichinelle chantent.

*Quel bien devez vous attendre*
*De la rhubarbe & du sené :*
*On veut vous surprendre*
*Quand on fait prendre*
*Un tel recipé.*

*Un bon lavement*
*Est toûjours un tourment*
*Qui nous fait pousser bien des cris,*
*Qu'il faut rendre quand on l'a pris.*
*Que le remede est précieux,*
*Qui plaît au goût ainsi qu'aux yeux !*
*De-là je conclus que le vin*
*Malgré Galien est le vrai Medecin.*

Seconde Entrée du Flamand & de la Flamande.

Le Pantalon chante.

*Tous les beuveurs d'eau de Bourbon*
*N'ont pas besoin d'Apotiquaire ;*

*Ces eaux ſont dans l'occaſion*
*Un prétexte fort ſalutaire.*
*Tous les beuveurs, &c.*

*Un joüeur Normand ou Gaſcon*
*Y fait toûjours bien ſon affaire.*
*Tous les beuveurs, &c.*

*Prés du beau ſexe un vieux barbon*
*N'y fait que de l'eau toute claire.*
*Tous les beuveurs, &c.*

*Sans s'attirer mauvais renom*
*Plus d'une fille y devient mere.*
*Tous les beuveurs, &c.*

*Il s'y fait maint petit poupon,*
*Qui bien ſouvent a plus d'un pere.*
*Tous les beuveurs, &c.*

Fin du troiſiéme Tome.